

LA REVUE MODERNE



9ème Année - No 2

MONTREAL, CANADA
DECEMBRE 1927

PRIX: 25 SOUS



Manteau en écureuil et manteau en rat musqué. Deux beaux modèles nouveaux, visibles dans nos salons de la rue Saint-Denis.

CHAS DESJARDINS & C^{IE}.
LIMITÉE

1170, rue Saint-Denis

La Revue Moderne

— Littéraire—Politique—Artistique —

Directrice: Madame HUGUENIN (Madeleine)

Rédigée en Collaboration

198 EST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL, CANADA

TEL: MAIN 3272

Il n'est pas accepté d'abonnement pour moins d'une année. Toute année commencée est due en entier.

Tout chèque pour paiement d'abonnement doit être fait payable au pair à Montréal.



Chèques, mandats, bon de poste doivent être faits payable à l'ordre de la "Revue Moderne"

Prière d'adresser toute communication à

"LA REVUE MODERNE"
Montréal

9e Année No. 2

"S'Unir pour Grandir"

Décembre, 1927

Nuit de Noël

PAMPHILE LEMAY.

La cloche des beffrois sonne à toute volée...
Sur le flanc des côtes, au fond de la vallée,
Brûle joyeusement, dans l'âtre des aïeux,
La bûche de sapin. Les maisons s'illuminent.
Courbés sur leur bâton, les vieillards s'acheminent,
Évoquant tour à tour des souvenirs pieux.

On entend tout-à-coup de glorieux cantiques...
La terre parle au ciel. Et sous les hauts portiques
Des temples merveilleux élevés par la foi,
Et sous le frêle arceau de la pauvre chapelle,
La foule émue accourt. Quel spectacle l'appelle,
Étrange multitude, et d'où vient ton émoi?

C'est la nuit de Noël... Nuit calme et parfumée,
Qui berce mollement la lande accoutumée
Au murmure des eaux, au vol des papillons...
C'est la nuit de Noël... Nuit glacée, éclatante,
Qui s'ouvre sur nos champs comme une immense tente,
Où les ensevelit dans ses blancs tourbillons.

La foule accourt... Des lieux où le soleil se lève,
Et des lieux où le vent transperce comme un glaive;
Du midi plein d'arôme et du couchant obscur,
La foule accourt, joyeuse en ses habits de fête,
Sous les feux de l'étoile ou malgré la tempête,
Par les chemins de neige ou les clos de blé mûr.

Elle vient saluer le plus grand des mystères.
Dans leurs chants inspirés, les prophètes austères
L'avaient promis. Et siècle après siècle s'en va,
Et, prosterné devant l'humble Vierge Marie,
Tout le monde chrétien adore, chante et prie.
Dans l'amour et la foi, le fils de Jéhova.

O chrétiens, croyez-vous à ce Dieu fait poussière?
A l'Eternel Esprit sous cette chair grossière?
A l'infini pouvoir dans ces débiles mains?
Croyez-vous à l'amour sans fin et sans mesure?
Au cœur inassouvi qui rend avec usure?...
O chrétiens, croyez-vous au rachat des humains?

La cloche des beffrois sonne à toute volée...
Sur le flanc des côtes, au fond de la vallée,
Brûle joyeusement, dans l'âtre des aïeux,
La bûche de sapin. Les maisons s'illuminent,
Courbés sur leur bâton, les vieillards s'acheminent,
Évoquant tour à tour des souvenirs pieux.

Mais déjà tout bruit meurt sous les voûtes du temple,
L'adorateur s'en va. Le ciel ému contemple
Le flot impétueux des inconstants mortels.
Les cierges sont éteints. Par les fenêtres sombres
On voit quelques rayons se perdre dans les ombres...
C'est la lampe qui veille au milieu des autels.

Les croyants sont partis par des routes diverses,
Et des suggestions habilement perverses,
Comme des traits brûlants traversent les esprits,
Car tout homme est menteur... La soif des biens s'allume;
Et le cœur mal gardé, sonne comme une enclume
Aux baisers de l'amour qui l'a déjà surpris.

Et le rêve divin comme un oiseau s'envole...
Le pauvre porte envie au riche qui le vole;
L'orgueilleux parvenu méprise l'indigent;
La bouche qui priait injurie et diffame;
Le libertin ourdit la chute de la femme,
Et l'avare, à genoux, adore son argent.

Comme un oiseau qui fuit, le saint rêve s'efface...
Vers le sol, de nouveau, l'homme a penché sa face;
La prière est muette et le cantique dort.
Seuls, des cris étouffés du milieu de la foule,
Montent encore les cris des malheureux que foule,
Sous son talon brutal, le lutteur le plus fort...

Ah... trop tôt le bruit meurt sous les voûtes du temple...
L'adorateur s'en va. Le ciel ému contemple
Le flot impétueux des inconstants mortels.
Les cierges sont éteints. Par les fenêtres sombres
On voit quelques rayons se perdre dans les ombres...
C'est la lampe qui veille au milieu des autels.

Jacques de Lesseps

La mort tragique de Jacques de Lesseps a causé une émotion intense, surtout au Canada où hélas! la tragédie se déroula, au cœur de mon beau pays d'en-bas, où la sympathie est si profonde et si entière. C'était notre premier désastre aéronautique, et il tue justement celui-là qui nous avait, pour la première fois, présenté l'aviation, et de la façon la plus gracieuse, comme la plus pathétique, en survolant avec son célèbre "Scarabée", oiseau léger et charmant, la terre canadienne. Depuis ces jours lointains, Jacques de Lesseps nous appartient, et lorsqu'il revint définitivement vers nous, il ne trouva que des mains tendues et des cœurs disposés à l'aimer.

Jamais homme ne mérita mieux la plus haute estime, car son nom fut toujours symbole d'honneur et de bravoure. Ses actes d'héroïsme de la guerre, le classent parmi les héros, et le Colonel Brocard, qui fut son chef et son ami, nous a dit de lui le plus splendide hommage. Il est mort à son poste, dans des circonstances que nous ne saurons jamais. Il est mort au Devoir, et nous devons à sa tombe un tribut sacré d'admiration et de regret. Il a "servi" jusqu'à la dernière heure.

Dans la vie intime, il était bon, sincère et doux, et ceux qui bénéficiaient de son amitié éprouvaient la forte satisfaction d'être honorés par toute la noblesse que son caractère, comme sa naissance, lui conféraient.

MADELEINE.

SOMMAIRE

Nuit de Noël, (poésie), Pamphile Lemay....	3
Jacques de Lesseps, Madeleine.....	3
Les prochains concerts, Luc Aubry.....	5
Plus qu'aucune Autre Femme, Madeleine...	6
Puyis de Chavanne, Maurice Denis.....	8
A Lindbergh, (poésie), Ch. A. Milette.....	9
Le Noël de la Marie-Jeanne, (conte), F. Cartier.....	17
Entre les deux France, La rédaction.....	18

Livres et Revues, Louis Claude.....	45
ROMANS:	
Anne Merival, (inédit, suite et fin), Madeleine.....	11
C'est votre Histoire, (complet), Jeanne Perdriel Vaissière.....	19
Malencontre, (à suivre), Guy de Chantepierre.....	42

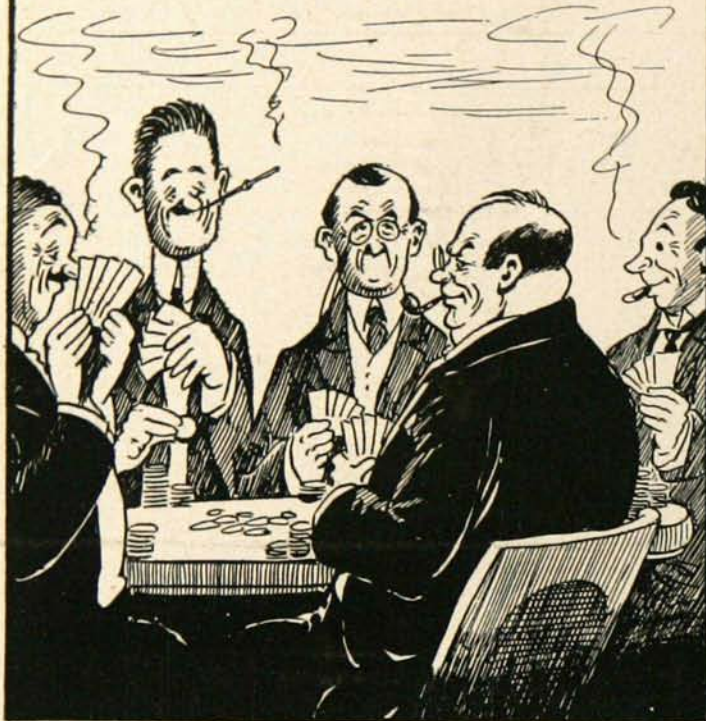
FEMINA

Le Courrier du Mois, Madeleine.....	46
Études Graphologiques, Pierre Lumen.....	48
Modes Illustrées.....	38
Les Ouvrages Féminins, Mme R. Vennat....	47
La Petite Poste.....	49
Comment élever nos bébés, Dr Pironneau..	49
Les Choses Féminines, Soeur Marthe.....	50

T'a pas ?

par — RACEY —

T'AS PAS JAMAIS PRIS UNE
PARTIE AVEC LA GANG, ET
APRÈS UNE SÉRIE DE RACLÉES—



RÉUSSIS À ACCROCHER TROIS
"TARAUDS", DE SOURIRE À LA VUE
DU "POT" QUI GROSSIT, TE PRÉPARER
À RAMASSER LA GALETTE, EN
METTANT TA DERNIÈRE PIASTRE
AU JEU —



POUR ATTRAPER UNE MAGISTRALE CLAQUE
DE TON VIS-A-VIS TIMIDE QUI VIENT
D'ÉTENDRE UNE "STRAIGHT FLUSH"—



T'AS PAS PRIS UNE BONNE BLACK HORSE ?
ÇA APAISE ET REMET LES NERFS.



dites simplement—

"Dawes

Black Horse ale,
s.v.p. !

LES PROCHAINS CONCERTS

Le public sérieusement amorcé par les séances d'opérette et réussies de la Société canadienne d'opérette, attend les grands concerts avec une hâte extrême. Déjà quelques artistes ont passé éblouissants et parmi ceux-là Madame Galli-Curci et Géraldine Farrar et le ténor canadien Johnson. Le délicat concert de Mme Lucille Angers-Délage attira un public nombreux et enthousiaste qui fut sous le charme de l'exquise chanteuse.

De même, enfin, ravirent ceux qui eurent l'heur de les entendre, M. Jean

Son oncle maternel, notre grand Suzor-Côté a fait de lui cette tête remarquable que nous sommes heureux d'offrir à l'admiration de nos lecteurs comme une bien belle oeuvre.

LA TOURNÉE FRANCCELL

Le Canada, grâce à M. Bernard Laberge, aura sa tournée Francell qui promet de remporter un succès, encore plus grand que celui qui a salué sa première visite chez nous. M. Francell est ténor à l'Opéra Comique de Paris, et a mérité cet éloge dont Jean Bernardy l'a qualifié: "Francell cavalier de pianistique élégance, comédien, tout en finesse, chanteur de haut goût, est incomparablement au-dessus des effets habituels des autres interprètes". "Il chante avec simplicité et avec goût," écrit Pierre Lalo, tandis que le maître Gabriel Fauré déclare: "Il a fait sien le rôle de Fortunio", et que M. Henri de Curzon affirme: "Comme plastique aux lignes pures, comme jeu émouvant, comme voix excessivement prenante, il a ravi les plus difficiles".

Il ravira le public canadien, qui déjà, l'an dernier, lui a fait un accueil des plus enthousiastes, et a prodigué à son art si profond dans sa simplicité, une admiration complète. M. Francell sera accompagné de Madame Francell-Fernet, qui le suit dans sa voie triomphante et participe à ses succès avec tout son beau talent de pianiste. M. Francell a trouvé l'accompagnatrice idéale, artiste susceptible de comprendre et de mettre en plei-



Léo-Pol Morin, pianiste.

Belland, violoncelliste et Mademoiselle Germaine Malepart, pianiste.

Nous attendons, le quatre décembre, en la salle Windsor, sous l'administration des concerts Bogue-Laberge, le récital du jeune violoniste canadien Roland Poisson, du Conservatoire Royal de Bruxelles, frère du ténor Jacques Gérard de l'opéra Royal de Liège, et fils de ce charmant Roméo Poisson, l'homme le plus gai et le plus charmant que nous ayons connu, doué au point de vue artistique de façon surprenante. Il était la joie de toutes les réunions où il se trouvait heureux de se prodiguer, dans des concerts, comédies et toutes distractions susceptibles de divertir la société lettrée d'Arthabaska. Quel dommage qu'il n'ait pas vu monter ses fils, mais leur talent il l'avait pressenti, et il savait que ses enfants réaliseraient tous les beaux rêves d'art qu'ils n'avaient pu, lui, que rêver! M. Roland Poisson est donc né dans un milieu bien fait pour développer ses instincts artistiques, et l'encouragement de toutes parts a souri au jeune talent, que l'on qualifiait de prodigieux, de cet enfant appelé si jeune à tant de succès.



Mme Cécilia Brault, soprano.

ne valeur, "cette voix exquise et joliment menée qui donne l'impression de chanter d'une façon toute naturelle, sans jamais dépasser la limite de ses moyens personnels". Ce couple de musiciens a une fille, artiste elle-même, et que nous retrouverons, cette année, aux côtés de son père qu'elle seconde avec tout son talent plein de grâce.

M. Francell, accompagné de Madame et de Mademoiselle Francell, donnera une tournée de concert à travers le Canada et les états américains, sous la direction de Bogue et Laberge, dont il faut saluer avec admiration et gratitude, les initiatives et les succès.

UN FESTIVAL DEBUSSY

Montréal, deuxième grande ville française du monde, n'avait jamais honoré le génie de Claude Debussy. Il fallait qu'une pareille négligence fut réparée et nous apprenons avec joie qu'un Festival Debussy aura lieu le 11 décembre prochain, au Windsor.

Trois artistes spécialisés en ce genre de musique vont consacrer un programme entier à l'oeuvre du grand musicien français qui sut, par son clair et rayonnant génie, au début du 20e siècle, remettre la France au premier rang des grandes nations musicales de l'Europe.

Madame Cécilia Brault, mezzo-sopra-



M. Roland Poisson, violoniste.

no, Léo-Pol Morin, pianiste et Robert Imandt, violoniste de New-York, sauront donner à la musique de Debussy son vrai sens. Et si ce Festival ne veut pas s'annoncer comme une fête de la virtuosité, mais plutôt de la musique française, cela ne veut pas dire que l'exécution n'en sera pas excellente. La réputation des artistes inscrits au programme est une garantie que Debussy sera, ce soir-là, digne-ment célébré. Notre public se doit,

d'encourager une fête de la musique française aussi rare que justifiée.

M. Morin est récemment rentré de France et il a aussitôt repris ses leçons au studio Langelier, où de nombreux élèves l'ont retrouvé avec tant de joie. Déjà il a repris son activité débordante et nul doute que si Debussy est fêté chez nous par des artistes d'un tel choix, l'initiative en revient à notre grand pianiste Léo-Pol Morin.

Luc AUBRY.



M. Robert Imandt, violoniste.



M. Fernand Francell, ténor de l'Opéra Comique de Paris.
Mademoiselle Francell, sa fille, soprano.



Plus Qu'Aucune

Par MADELEINE

"TU sais, ma chère Angèle, que l'on m'a toujours reproché de ne pas savoir donner. Et cela m'humiliait car je comprenais si bien le sens de ces gourmandises que grand'mère, puis papa, maman, mes soeurs, mes amies, m'ont sans cesse distribuées depuis ma petite enfance chaque fois que j'ai tenté un acte de générosité. J'en étais venue à me refuser le plaisir d'offrir quelque chose autrement qu'en cachette, et à dérober mes petits bienfaits à toute inquisition. Il m'a semblé que le mystère dont je m'entourais plaisait assez à ceux que je faisais bénéficier de mes largesses. Seulement on a toujours oublié de me remercier: La mère dont j'ai habillé les petits, la vieille dont j'ai soigné les rhumatismes, le tuberculeux dont j'ai réglé les notes d'hôpital... Et si souvent, cette phrase est montée jusqu'à moi: Combien sont heureux ceux qui peuvent donner..." Je trouvais que c'était vrai, et jamais je ne me suis révoltée. Le rôle de donner dépasse tellement en joie, celui de recevoir... Et comme je comprends l'âme ulcérée de ceux qui, au bas de l'échelle, grelottent, affamés, déchirés, attendent que d'en haut, un visage compatissant s'intéresse à tout ce qu'ils représentent de souffrance et de lassitude humaines!

"Pourtant un jour, j'ai donné mon coeur, et je crois que j'ai su comment! Peut-être me suis-je abusée, parce que mon mari est un être exquis qui ne m'a jamais fait sentir que j'ignorais l'art discret et tendre d'envelopper un bienfait. Quelquefois, je lui répète comme l'on m'a dit maladroitement dans l'expression de mes dons, et alors il répond en riant: "Mais je ne suis pas une bonne oeuvre, moi, et je ne te prends pas pour ma bienfaitrice, dis donc, mais pour ma petite femme, la plus aimée, la plus jolie et la plus douce..." Mon Dieu, comme j'aurais voulu faire quelque chose de grand pour qu'il sente combien son amour me faisait bienheureuse... Mais les années passaient, et le bébé que nous avions tant attendu ne venait pas. Je trouvais souvent dans l'oeil songeur de mon mari, le reflet de ma propre angoisse. Autour de nous, le bataillon des amis se multipliait comme à miracle. Nous seuls rentrions le soir dans une chambre qu'aucun berceau n'ornait. Je cachais ma douleur; lui ne dit jamais ses regrets, mais nous espérions toujours.

"Un jour je fus acquise à la proposition que me fit une amie, bienfaitrice d'un hôpital d'enfants: la confection d'une foule de poupées qui décoreraient les arbres de Noël offerts aux petits malades. Je fus enthousiasmée, et je me lançai dans de folles promesses. Mon mari me représenta vite qu'à moi seule, dans un court temps, je ne pourrais combler tous les vœux, et me conseilla sagement de faire appel aux femmes généreuses, par la voie des journaux. J'usai de ce moyen, et pendant une quinzaine les envois me parvinrent. Mon but était atteint. J'avais moi-même installé mes "enfants" dans deux coins du vivoir en m'inspirant d'un ravissant dessin de Lelong, dessin dont j'encadre cette confidence que je n'adresse qu'à toi seule, en qui j'ai une entière confiance, parce qu'il me faut tout de même dire mon secret à quelqu'un, et que ce quelqu'un ne peut être que toi... Donc j'avais débarrassé tous mes colis, et au milieu des belles poupées je me réjouissais déjà de la joie que cette distribution magnifique mettrait aux petits coeurs attristés des enfants. Mon mari me surprit dans ce décor, et m'embrassa chaudement. "Quel dommage, Jack, que nous n'ayions pas un tout petit à qui faire un beau Noël." Il me ferma la bouche d'un baiser. A ce moment la porte d'entrée sonna, et nous entendîmes bientôt la bonne qui disait: "Le colis est lourd, Madame, faut-il le faire déposer dans le vivoir?"

"Oui, apportez, fis-je, et je vis deux hommes portant un lourd paquet qui avait la forme d'un Moïse. Encore des poupées... Mais si c'était un cadeau pour moi..."

"Je remerciai, payai, et congédiai jusqu'à la bonne curieuse: Je présentai les ciseaux à mon mari, en lui disant simplement:



Autre Femme.....

LA VEILLE DE NOËL

"Ca, c'est une surprise pour nous deux, on pense à nous souhaiter la Noël... Au fond, je n'en croyais rien... Il coupait les cordes, déchirait les papiers multiples, et enfin dévoilait la si jolie chose, Angèle, que nous souhaitions: Dans des flots de dentelle, un petit bébé dormait, il n'avait que quelques jours. Il était beau et sentait bon, il dormait, et ses petits poings fermés semblaient prêts à la défense. J'étais bouleversée et mon mari ému. Ma première pensée fut toute de jalousie, une femme plus heureuse avait été aimée et ne pouvant élever cet enfant, elle me l'envoyait; elle m'en faisait la glorieuse aumône. Une petite lettre était attachée au replis du drap brodé. Je l'ouvris: "Je le confie à votre coeur. Vous qui savez si bien donner, saurez l'aimer". La première qui me disait de tels mots, qui lavait tous les reproches d'une seule ligne, écrite dans une circonstance où tout son être devait trembler d'angoisse. J'essayai de regarder mon mari, mais je n'osai pas longtemps. Je jouais ma vie, et je le sentais. Alors je contemplai l'enfant si beau, si confiant, et je voulus croire que le petit Noël me l'envoyait, et mon coeur eut un grand élan. Délicatement, pour ne pas l'éveiller, je le sortis de l'abri, où on l'avait soigneusement emmaillotté. Il avait une robe finement brodée, et un mignon bonnet lui donnait l'allure de ces frais bébés admirés dans les tableaux des Primitifs. Je mis sa petite joue sur la mienne; elle était chaude et ronde, ses menottes se levèrent jusqu'à mon visage, d'où elles glissèrent avec un geste de caresse instinctive.

"Mon mari s'était rapproché et il regardait notre couple avec une émotion qu'il ne savait pas dissimuler. Je lui demandai simplement: "Veux-tu que je le garde?"

"Alors, il nous enlaga, et la tête sur mon épaule, il dit dans un court sanglot: "Il sera notre fils, veux-tu?"

"Je ne tressaillis même pas à ce qui fut pour moi l'aveu décisif. Il savait que c'était un fils, ce petit être emmaillotté jusqu'au cou et dont personne n'avait dénoué les langes. Je ne chancelai pas devant la claire vision qui m'apparut. Une autre femme avait été aimée, et mon mari était le père du petit être que je tenais entre mes bras... Pourquoi l'aurais-je repoussé ce petit qui était tout chaud contre mon coeur? Le remettre dans la rue, le livrer à un hospice, en faire un paria, un sans-famille, un dévoyé peut-être. Non, je le gardais, je le gardais, je le gardais!

"Nous adoptâmes le petit, et lui donnâmes le nom de son père. Et je disais à tout le monde: "Maintenant que j'ai un fils!"

"L'enfant a aujourd'hui cinq ans, il est intelligent notre fils! Comme je l'aime, mais je crois bien que c'est encore Jacques que j'aime à travers lui... L'autre, je n'y pense jamais, et là où d'autres auraient été rongées de jalousie, je ne songe même pas à cette femme qui fut la mère de mon petit André. J'imagine que Jacques ne l'a pas laissé souffrir, mais je suis certaine que depuis, il ne m'a jamais été infidèle. Puis je l'aime assez pour tout lui pardonner. "Lâche", diront celles à qui je répondrai volontiers: "Furies!" J'ai une âme passive, pas compliquée, peu encline aux grands drames? Il se peut. Celles qui auraient voulu que je détruise ma vie, que je rompe avec l'être que j'aimerais à travers toutes les épreuves, toutes les misères, et j'ajoute, puisque c'est vrai, toutes les déchéances, que je devienne une femme isolée, suspecte, méchante, aigrie de la joie des autres, à cause de ce petit être qui est tombé dans mes bras une veille de Noël, celles-là sont les destructrices de la bonté humaine, et je les hais!

"Je pousse le commutateur, la pièce ruisselle de lumière. J'attends mon bien-aimé et son enfant, plutôt mon mari, mon fils, en songeant bonhureusement que si je n'étais pas de celles qui savent donner, j'ai connu dans toute son auguste splendeur la douceur de recevoir... plus qu'aucune autre femme..."

MADELEINE.

PUVIS DE CHAVANNES

Je n'ai pas connu Puvis de Chavannes. Je ne m'en console pas. On me dit maintenant qu'il m'aurait accueilli avec bienveillance, et que dans les jurys il montrait de la sympathie pour mes premiers tableaux, qui, d'ailleurs, procèdent de lui. Une fois je me trouvais près de Puvis, sur la plate-forme d'un omnibus; je le regardais avec une ardente curiosité, je mourais d'envie de lui crier mon admiration. Il m'en imposait. Il avait l'aspect solennel d'un président de conseil d'administration, d'un chef de grande industrie.

M. Baudouin, son élève et son ami, m'affirme qu'il était tout le contraire d'un pontife; qu'il avait l'esprit jeune, le caractère enjoué, l'abord facile, qu'il aimait à rire, et que sous cette solide charpente bourguignonne se cachait une âme d'enfant, un bon cœur naïf, et la fantaisie d'un gamin de Paris.

Tout de même, mon impression n'était pas entièrement fautive. Bien qu'il eût raté l'examen de Polytechnique, il y avait de l'ingénieur en lui: avec des méthodes rationnelles, il fabriquait de l'idéal en série. L'idéal! mot désuet qui sent de loin son Renan, ami de Puvis, et qui résume toute une époque et toute une philosophie. C'est ainsi que l'œuvre de Puvis se présente d'abord à mon esprit: une construction décorative et intellectuelle sortie d'un cerveau qui raisonne et qui calcule: "...Et du jugement partout," dit Poussin. Cette construction a un sens symbolique et des proportions volontaires, clairement affirmées, comme un monument d'architecture. Le maître en a donné les plans, et peu importe d'ailleurs qu'il y mette la main. L'essentiel est qu'il ait de belles idées, de bonnes mesures, et qu'il trouve des formes très générales, très lisibles et très régulières pour exprimer sa pensée.

Une telle conception de l'art implique les qualités qu'on s'accorde à exiger d'un architecte ou d'un ingénieur. Est-ce bien la sienne? C'est ce qu'on voit, ce me semble, dans une page qu'il a signée et où il explique sa méthode psychologique:

"Une œuvre naît d'une sorte de confuse émotion dans laquelle elle est contenue comme l'animal dans l'œuf. La pensée qui gît dans cette émotion, je la roule jusqu'à ce qu'elle soit élucidée à mes yeux et qu'elle apparaisse avec toute la netteté possible. Alors, je cherche un spectacle qui la traduise avec certitude. C'est là du symbolisme, si vous voulez..."

Pour symboliser sa pensée, pour écrire son poème, Puvis de Chavannes emploie une matière éminemment plastique. Sans quoi, son art n'intéresserait personne, et les jeunes peintres de natures mortes qui méprisent le "sujet", auraient beau jeu à prétendre que la *peinture à boniment* comme ils disent, n'est que de la littérature. Mais cette matière plastique, Puvis la veut aussi simple, aussi générale, aussi usuelle, disons même: aussi banale que possible. Pas de tours de main, pas de virtuosité, pas de secret; c'est moins une matière qu'un "matériau", que l'élève doit employer selon le *dessein* du Maître. L'école en effet n'est inférieure au maître que par la qualité du dessin ou la conception de l'œuvre. Comme les anciens fresquistes, Puvis réduit au minimum les hasards de l'exécution. Si l'on pense à la technique mystérieuse, imprévisible, inanalysable d'une figure de Corot, les procédés matériels de Puvis nous paraissent plutôt d'un artisan que d'un artiste. Au rebours de bien des modernes qui n'ont que l'œil et les doigts, l'imagination et l'intelligence du Maître font ici la valeur de la peinture. Et sans doute, je sais tout le charme du métier de Corot dans ses figures, et des impressionnistes. Mais cette conception de l'œuvre d'art réduite à une technique austère et sommaire ne manque ni de grandeur ni d'opportunité. J'avoue que je sais gré à Puvis d'avoir, en pleine période d'empirisme impressionniste, tenté d'in-

dustrialiser la peinture. Industrialiser la peinture, c'est en somme substituer la méthode, telle que l'entendaient les anciens, à la fantaisie individualiste, aux tâtonnements des autodidactes. C'est ressusciter la tradition. C'est instituer une ligne de conduite selon la raison et l'expérience. C'est rétablir les conditions normales de la collaboration entre le maître et l'élève, et réaliser l'utilisation des divers talents dans l'œuvre commune. L'exemple salubre de Puvis de Chavannes est à l'origine du mouvement décoratif moderne, bien qu'il n'ait jamais fait ce qu'on appelle de l'art appliqué, et à l'origine de la renaissance de la fresque, bien qu'il n'ait jamais peint à fresque.

Il a suffi qu'il mît au service d'une intelligence et d'une imagination admirables, les ressources de son esprit de méthode, de son tempérament de chef, et la robuste éloquence d'un métier rudimentaire.

* *

Comment s'est développée cette imagination, comment ce grand conteur d'histoires, ce grand inventeur de fables, ce Poussin du dix-neuvième siècle, a-t-il fait jaillir de la sécheresse de l'école d'Ingres, la source d'un art nouveau? L'histoire de la peinture le place, tout naturellement, entre Delacroix et Ingres, tout près de Chassériau, élève de ces deux grands maîtres. Généalogie facile et qu'attestent d'étroites ressemblances, par exemple entre les peintures de l'ancienne Cour des Comptes (Chassériau) et le musée d'Amiens, mais il faut aussi faire entrer dans la famille artistique de Puvis le prodigieux novateur que fut Corot, ou tout au moins l'esprit que représente Corot dans l'art français. L'école d'Ingres entretenait pieusement le culte du dessin et du style, et c'est le cas de rappeler ce que disait Poussin: que le "dessin tourne toujours au profit de la pensée". Pour Delacroix, l'imagination était la faculté maîtresse, et il avait donné, sur les murs de Saint-Sulpice, à la voûte de la bibliothèque du Palais-Bourbon, dans la coupole du Luxembourg, les plus magnifiques exemples d'un art décoratif à la fois classique et vivant.

Or, une chose frappe d'abord dans une peinture de Puvis: c'est l'harmonie froide, le ton bleuâtre, argenté. Est-ce là la palette vénitienne de Delacroix ou la palette chinoise d'Ingres? Je sais bien qu'il y a Chassériau, et surtout que l'hémicycle de la *Paix* qui est à la bibliothèque de la Chambre ouvre déjà à la peinture murale des horizons de lumière et de paysage français. Mais combien Delacroix et Chassériau sont loin des tonalités de Puvis. Ses gammes sont les gammes gris et argent de Corot; c'est Corot qui a découvert et fait entrer dans notre art cette délicieuse fraîcheur, cette atmosphère humide, ces harmonies bleues nacrées de l'Ile-de-France.

Pour les peintres, il y a encore chez Puvis une autre influence de Corot: le régime des valeurs ramené, par une échelle de gris, à plus de finesse, de vérité et de poésie. Loin de Corot, verdure bleutée, je vous retrouve dans le décor de *Sainte Geneviève* dans la campagne d'Amiens, dans le paysage parisien de l'*Elé* qui se trouve à l'Hôtel de Ville. Votre charme subtil, Puvis de Chavannes l'a transposé dans son œuvre, aux dimensions d'une épopée.

Les figures de Corot, beaucoup plus peintes, beaucoup plus sensibles que celles de Puvis, montrent souvent des gaucheries, des déformations qui sont l'effet, non d'un système, mais de la bonhomie et de la délicieuse naïveté du peintre. Je ne recherche pas si les systèmes qui sont nés de cela, n'ont pas abouti finalement à des modes de dessin assez grossières. Je retiens que cette gaucherie d'après nature a eu chez Puvis l'heureux résultat de contrebalancer certaines habitudes académiques, certaines banalités de forme, qu'on sur-

prend par exemple, dans les premiers morceaux d'Amiens (1861). Un esprit attentif distinguait aisément devant les œuvres, ce que je n'entreprends pas d'expliquer ici, à savoir que la gaucherie des premiers paysages, l'*Elé* du musée de Chartres par exemple, doit plus à Mottez ou à Amaury Duval, au primitivisme de l'école d'Ingres, qu'à Corot. Tandis que le *Pauvre pêcheur* et la *Sainte Geneviève* sont de la famille des figures de Corot. Je veux dire que le dessin en est synthétique et gauche, beaucoup moins par ce qu'il rappelle du dessin de Giotto, que parce qu'il est une transcription personnelle et spontanée de la vérité naturelle. Ce qui sort de l'observation naïve, du contact avec la vie est plus prenant que ce qui provient d'un parti-pris esthétique. Il semble bien que malgré tout le réalisme de leur maître, les élèves d'Ingres avaient fini par perdre le sens de la nature au profit de la recherche d'un style conventionnel. L'exemple de la sensibilité, de la naïveté, de l'amour passionné de Corot pour le réel, oriente l'art français, tout au contraire, vers un renouveau total, aux antipodes de l'académisme...

On ferait la même observation sur le modelé sobre, à base de gris froid, et sans reflets, que Puvis semble avoir aussi emprunté à Corot...

On ne pense pas ici, contrairement à l'opinion commune, diminuer Puvis de Chavannes, en avançant qu'il a subi des influences. Il n'y a que les petits talents qui peuvent se prétendre originaux. Un grand décorateur comme Puvis résume en lui tout l'effort intellectuel et artistique de son temps. Ce n'est pas par jeu que je cherche à l'arracher à Ingres et même à Delacroix, pour le rattacher à Corot. Quel qu'ait été ce genre d'influence, il est évident qu'il y a une parenté spirituelle entre eux, et cette parenté s'affirme autant, selon moi, dans le dessin naïf et le modelé des figures que dans la tonalité générale, dans la couleur du paysage, et dans le régime de valeurs qui en fait l'unité. J'insiste en somme sur ce fait qu'il est un peintre moderne. Il n'archaïse pas, il ne répète pas: il n'est pas une fin, il est un commencement.

L'optique actuelle des jeunes écoles de peinture, cubistes et post-cubistes, a tellement bouleversé les anciens points de vue que Puvis de Chavannes fait maintenant figure de pompier. Adepte de la peinture plate et de la peinture à sujet, il n'est pour eux qu'un froid continuateur des élèves d'Ingres, alors qu'il est en réalité le rénovateur de la tradition de Poussin et l'initiateur de tout le grand mouvement décoratif français. En un mot, il est démodé; comme Degas, comme Gauguin. De mon temps, il passait pour un révolutionnaire, et le mot d'ordre des académies était qu'il avait des idées, mais qu'il ne savait pas dessiner. Aujourd'hui, on le méprise à cause de la peinture à idées, qu'il représente en effet supérieurement, et aussi à cause de son dessin, trop épuré, trop classique... Simple éclipse d'ailleurs, et qui ne durera guère plus que n'a duré la défaveur d'un Delacroix.

* *

Ainsi, avec un métier volontaire et pauvre, avec un sens très moderne de l'apport de Corot, entre l'académisme finissant et l'aube de l'impressionnisme, avec une connaissance approfondie des nécessités de la peinture murale, Puvis de Chavannes a rénové la décoration en France.

Tout a été dit sur la qualité de sa pensée, sur la poésie de son œuvre. Je ne crois pas utile d'y insister. Je remarque pourtant que la valeur religieuse de cette œuvre ne tient pas seulement au sentiment et à l'intelligence de la Foi, qui paraissent dans les magnifiques interprétations qu'il a données des sujets chrétiens, et notamment dans l'*Inspiration chrétienne* de Lyon, et dans les deux *Sainte*

A LINDBERGH

A la manière de Verhaeren.

Lindbergh!	des temps nouveaux,	l'Ambassadeur,
tu partis	tu perforas	humble
"f' Lindbergh,	l'azur,	et
au vent!"	tu sillonnas	superbe,
(Pardonne-moi,	la nuit,	d'un
héros,	éperdument!	idéal
ce "mot"	Tu fondis	nouveau!
qui s'imposa).	sur Paris,	
	Aigle Royal,	"Je suis
Et,	Et,	Lindbergh!"
"f' Linbergh,	conquérant	Paroles
au vent!"	jailli	inouïes,
tu pourfendis	des nues,	simplicité
les éléments	de la	sublime!
et bousculas	Ville-Reine	"Je suis Lindbergh!"
les ouragans!	tu fus	
	le Roi!	Et tu
Bolide	Tu fus	l'effaças!
		Et
		l'univers
		entier
		l'acclama!

Puviss de Chavannes

Suite

Geneviève du Panthéon. La valeur religieuse de l'œuvre de Puviss de Chavannes, l'exemple qu'il en faut retenir pour la pratique de l'art sacré, cherchons-les plutôt dans l'humilité de son métier, dans l'austérité et la sobriété de ses moyens, dans la noblesse de ses ordonnances, dans la douceur de ses harmonies, dans cet hiératisme rajeuni par la simplicité de l'observation, qui lui a permis de donner à ses figures un si grand caractère, une éloquence si générale tout en s'abstenant soigneusement du geste théâtral et de la mièvrerie. La leçon de Puviss, pour un peintre chrétien, elle est aussi dans son symbolisme, c'est-à-dire dans l'étroite correspondance qu'il a toujours cherchée entre les formes, les signes plastiques, les harmonies colorées et, d'autre part, la pensée qu'il veut exprimer. Ce langage plastique, ce pouvoir de suggestion, ces images parlantes, il n'en a pas demandé le secret aux arts d'autrefois, à des conventions déjà fixées; il l'a trouvé en lui-même, dans la nature et dans la vie, dans l'art de son temps, dans sa propre sensibilité qui est aussi la nôtre, et dans l'effort qu'il a fait pour concrétiser, généraliser, rendre claires les formes de cette sensibilité d'abord entrevues par le regard intérieur.

La méthode psychologique, le contact avec la nature, l'austérité du métier, dans l'œuvre de Puviss de Chavannes, témoignent de préoccupations intimes qu'on pourrait presque qualifier de mystiques. Son besoin de clarté et de certitude, l'équilibre de ses facultés étaient de bonnes conditions pour parvenir à la Foi, et en tout cas, le prédestinaient à considérer la peinture comme une fonction de l'intelligence, dont le but, la délectation, est un plaisir d'ordre intellectuel.

Peut-être même cette conception idéaliste de son art allait-elle jusqu'à attribuer à la peinture la mission d'enseigner les vérités spirituelles. Je suis frappé de lire, dans l'explication qu'il a lui-même donnée de sa décoration de la Sorbonne, ceci: "Pour moi, l'Eloquence constitue la plus haute expression de la puissance de l'esprit humain; la première place était la seule qui lui convint." Avant la philosophie, avant la poésie épique! Quelle confiance dans le pouvoir du discours! C'est dommage que les catholiques n'aient pas imité M. de Chennevières qui lui commanda la vie de Sainte Geneviève au Panthéon, et ne lui aient pas offert des murs pour annoncer les vérités de la Foi. Il y avait en Puviss de Chavannes l'étoffe d'un grand orateur chrétien.

MAURICE DENIS.

Et
ton nom,
pour
jamais,
au fronton
de l'Histoire,
se grava!

Père!
de qui
naquit
ce nouvel
Icare,
dont
les ailes
ne fondirent
point
au Soleil
fulgurant,
mais le
vainquirent!
sois loué!

Que tes
mânes
tressaillent
de
joie,
à
l'entendre
acclamer!

Et Toi,
Mère
stoïque,
héroïne
des
temps
antiques,
remplis
ton cœur
de
son
triomphe
magnifique!

Chs.-Alb. MILETTE,
de 11 heures à minuit,
le 24 sept. 1927

RÉVEILLONS
Noël et Jour de l'An

chez

Kerhulu & Cédicau
LIMITÉE

Grand Souper Dansant

MENU CHOISI

Orchestre et Autres Amusements

"SOUVENIRS"

Prière de réserver vos tables dès maintenant

1284, rue S.-Denis, Tél.: Est 2140

— et —

366, rue Ste-Catherine Ouest, Tél.: Lancaster 1809



À DOMICILE

Réveillons et Dîners de Noël et du Jour de l'An

QUEL attrait anticipé offre ce délicieux dîner de Noël et du Jour de l'An, mais comme aussi les préparatifs sont fatigants.

NOUS vous épargnerons cette épreuve. Nous vous servirons directement à votre domicile ou vous fournirons le plus délicieux dîner de Noël et du Jour de l'An que puissent préparer nos chefs parisiens experts.

366, rue Ste-Catherine Ouest

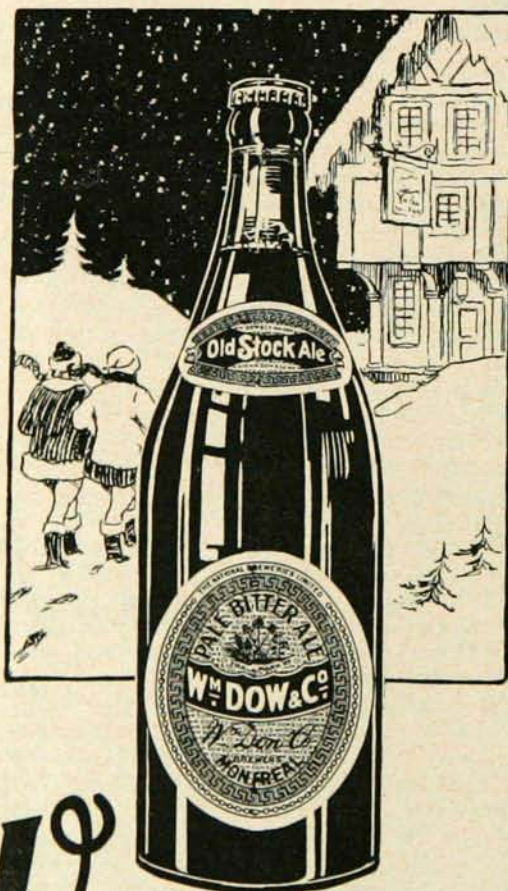
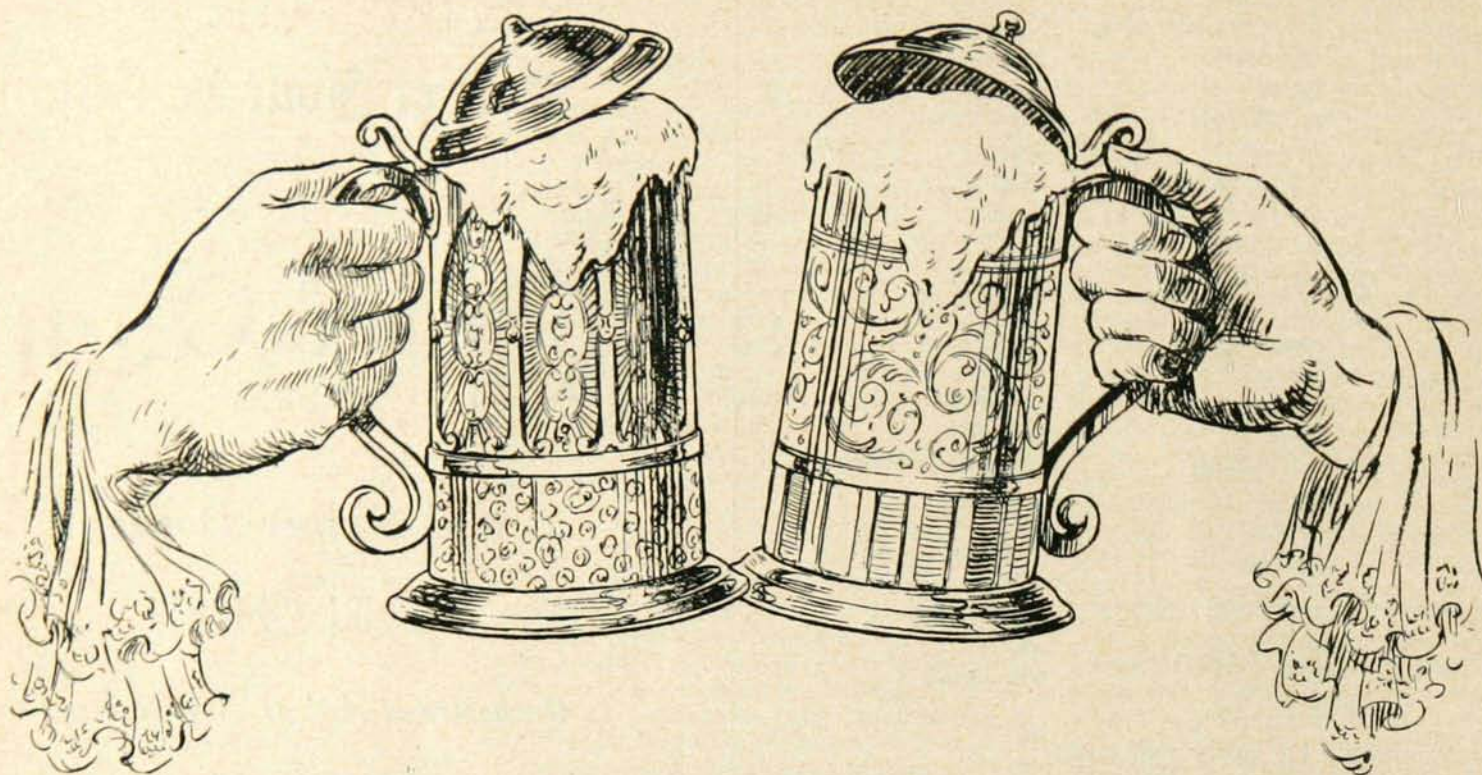
4901, rue Sherbrooke Ouest

5718, Avenue du Parc

1284 rue S.-Denis

COMMANDES: Est 2140

SPÉCIALITÉ : Réveillons à domicile, Thés,
Banquets, Mariages, Réceptions.



Dow

Old Stock Ale
mûrie à point

PRIME PAR LA FORCE ET PAR LA QUALITÉ

Roman inédit

Anne Mérival

Par MADELEINE

Résumé des Chapitres Parus dans nos Editions d'Octobre et de Novembre

Répondant à l'appel du grand Quotidien qui sollicitait son talent, Anne Mérival a quitté son village, malgré les protestations de Jean, son ami d'enfance, son "Promis". Résolue à ne pas laisser se tarir les sources fécondes qu'elle sent dans tout son être, et à donner de son cœur à la femme canadienne, dont le rôle dans la société l'intéresse profondément. Pour tout le bien qu'elle se sent la force d'accomplir, elle reste sourde à l'amour enveloppant de Jean et décide de suivre sa voie. Dans une conférence, son talent fut consacré, et Anne connut les joies du vrai triomphe; pendant qu'elle parlait, deux yeux obstinément fixés sur elle la troublèrent délicieusement. Elle l'écrivit à Jean et le rassura, tout de suite, par ces mots charmants: Calmez-vous, mon cher jaloux, ces yeux-là sont mariés, et passent pour être des yeux fidèles. Mais ces yeux-là devaient se mettre sur sa route; Paul Rambert, intellectuel et politicien influent, s'intéresse vivement à la jeune journaliste, pour avoir un jour connu son père, et l'avoir estimé et apprécié.

Cependant, Anne se refuse à partager les idées purement féministes de son amie Claire Benjamin, et sa plume hésite à plaider la cause du féminisme moderne... son Jean traite les revendications féminines avec tant de mépris... Il haït même ses succès à elle; ses lettres touchantes, où perce une inquiétude un peu jalouse, laisse Anne toute bouleversée. L'avenir l'effraie. Elle voudrait tant que Jean mit sur un pied d'égalité son talent littéraire et le talent musical de sa "Payse" Henriette; mais il se refuse à croire que la musique puisse traduire les sentiments de l'âme avec la même intensité que la plume. Oh, être comme cette Henriette... regretter Clair-Ruisseau, et n'aspirer qu'à y vivre dans l'ombre, et à y mourir. Anne a des révoltes... les sources vives, qui chantent en elle, la poussant à vivre sa vie... Accompagnée d'un camarade: Henri Daunois, elle assiste à une réception chez les Rambert. Toute la sagesse d'Henriette est impuissante à la retenir... Pauvre Jean... soupire Henriette. Oui, pauvre Jean, qui à la même heure arrivait tout joyeux se promettant une bonne soirée. Il fallut toute la sollicitude et la persuasion d'Henriette, pour le consoler de cette déception. Anne revint de cette soirée un peu attristée de la froideur de l'hôtesse, mais charmée du bon accueil du maître de la maison, et parfaitement heureuse d'avoir pendant quelques instants conversé en toute simplicité avec M. Laurier qui gardait de son Père à elle, un souvenir vivace. Mais l'échéance approche... et quand Jean réclamera, Anne sent avec terreur qu'elle ne pourra pas payer. Ingénument, elle se raconte à Paul Rambert qu'elle croise assez souvent sur sa route, sans songer à s'en étonner. Puis vient la dépêche de Jean: "RECU".

A l'occasion du départ d'Henriette qui vient de remporter le prix d'Europe et qui part incessamment, elle reçoit une lettre de Rambert, elle y répond tout de suite; et ainsi s'établit entre Paul Rambert et Anne, cette intimité que les lettres ont le don de créer. Du Nord où il s'est réfugié avec sa femme malade, Rambert écrit à Anne ses inquiétudes. Puis à l'Hôtel-Dieu où on l'a transportée, madame Rambert s'éteint doucement.

Anne part pour Clair-Ruisseau, où pendant quelques jours elle veut retremper son âme aux souvenirs d'antan, essayer de retrouver dans sa vieille maison, le cœur d'enfant qu'elle y a laissé...

Elle s'arrêta un moment pour regarder l'admirable paysage des hautes montagnes qui encaissaient la vallée et regarder la rivière limpide où les petits cailloux blancs riaient au soleil. Elle écouta la chanson de l'eau rieuse, chanson qui avait bercé tant de rêves, alors qu'elle pensait ne jamais changer d'horizon, et que l'amour de Jean satisfaisait son cœur. Elle salua son village qui s'éveillait radieux, et soudain, pour lui souhaiter la bienvenue, l'angelus sonna. Anne s'arrêta et tout naturellement lui revint le geste désappris de s'incliner au son de la cloche. Elle poussa la barrière qui grinça un gémissement... L'herbe, tout autour de la maison, avait été fauchée, et Anne remercia Jean qui, seul, avait pu ainsi préparer l'accueil à sa petite amie qui ne devait pas, en rentrant dans sa demeure, recevoir une impression d'abandon. "Pauvre Jean" dit-elle, pour le remercier. "Pauvre Jean"! C'est ainsi qu'elle le nommait toujours, maintenant, lorsqu'elle pensait à lui... Elle poussa la porte et entra. Au lieu de poussière et de désordre, elle trouva tout propre et rangé. Là encore, elle reconnut l'attention de son ami, et un remords lui vint d'être venue seule, alors que, sans doute, il avait espéré la ramener dans le logis de son enfance. D'une potiche de vieille faïence émergeait toute une moisson de fleurs. La maison sentait bon, elle lui faisait fête. Anne rentrait comme si elle revenait d'une promenade, et un moment elle crut qu'elle n'était jamais partie et que la vie d'autrefois n'était pas interrompue. Elle reprit possession de toutes les chambres, et remonta le cours de ses souvenirs. Pauvre petite Anne et pauvre petite vie! L'émotion qui la tenaillait mettait de la fièvre à ses joues et du feu dans ses yeux. Elle avait la nette impression d'être devenue une étrangère pour toutes les choses qui étaient là et que rien de son passé ne la reconnaissait. Cette pensée étreignait sa gorge et le supplice de son cœur alourdi soudain crispait sa poitrine. Elle avait escompté son retour comme une joie immense, et voilà qu'elle se sentait, au centre de ses pénates retrouvées, encore une absente. Elle aurait éprouvé, à pleurer, presque de la joie, mais les larmes sont souvent une récompense,

et Anne ne trouva pas ce bienfait. Elle errait de pièce en pièce, à la recherche de ses souvenirs, et rien du passé ne criait vers elle. Alors elle comprit combien elle n'était plus elle-même, et se soumit à la douleur d'être devenue une étrangère à ses dieux familiers. Elle parla tout haut, pour rompre le maléfice qui l'envoûtait, mais sa voix mourut sous les poutres qui jalonnaient le plafond de leur robuste soutien. Elle comprit qu'elle était venue pour un adieu définitif, et que dorénavant elle resterait une déracinée, que la maison natale reverrait sans joie.

Ce reniement la frappa comme une déchéance, mais elle ne se révolta pas. Un élan l'emporta vers la vie qu'elle avait voulue, et un flot joyeux balaya tout. C'en était fait de son désir de retour. Puisque tout restait silencieux à son approche, c'est que plus rien ici n'était pour elle.

"Personne n'est maître de son cœur", songeait-elle, "et j'irai, comme tous les autres, vers mon destin."

Maintenant, elle pouvait repartir. Elle aurait voulu retourner vers la ville, sans que personne ne la revît... Mais il y avait Jean, son pauvre Jean... Et le cœur d'Anne souffrait de penser à lui. Elle lui devait ces quelques jours, les derniers, pendant lesquels elle s'efforçait de le convaincre que la perte ne pouvait pas être un malheur. Elle ne voulait pas, dans cette maison qui avait abrité son âme puérile et douce, parler de passion et nommer l'écu de son cœur. Dans leurs cadres, son père et sa mère souriaient, comme ils lui avaient toujours souri dans la vie. Elle imagina que leurs regards l'absorbaient dans leur merveilleuse expression d'amour, et de toute son âme elle les en bénit.

Elle avait fini d'errer de pièce en pièce, et de redire le "souviens-toi" de son pèlerinage. Sa montre marquait neuf heures. Le village maintenant ne dormait plus et Anne sentit le désir de retourner vers la vie. Elle traversa le jardin qui embaumait le seringa, et elle cueillit les fleurettes blanches à l'un des arbustes. Elle vit que les arbres n'avaient pas une plaie, et que toutes les branches portaient

un léger mouvement. Cependant maints petits détails réclamaient: ici, un peu de peinture; là une restauration; plus loin une planche à remplacer... Elle songea à quelques belles campagnes où les clôtures n'existaient pas, et qui lui avaient paru si jolies, et elle se demanda si elle ne ferait pas bien d'abolir la sienne. Non, elle ne changerait rien à sa maison, elle aimait à la voir entourée de ce fragile enclos qui la faisait plus privée, plus à elle. A elle, et pour combien de temps? Anne se posa la question, mais ne voulut pas y répondre tout de suite. Elle reculait instinctivement l'heure des décisions.

Une petite fille la regardait venir en souriant. Anne essayait de la reconnaître et n'y parvenait pas:

— Vous ne me remettez pas, Mm'zelle Méri-val? Je suis Louise, la petite Louise à la Marie à Germain...

— Comme tu es devenue grande, fit Anne en l'embrassant, ravie de retrouver cette façon savoureuse de se présenter au village, en nommant les prénoms de deux ou trois générations, pour éviter la confusion des noms de famille se répétant à l'infini:

— Tu es bien Louise Tremblay? Et comment va ta maman, ton papa, tes petits frères? Elle prit la main de l'enfant qui continua de cheminer à ses côtés, en lui donnant les nouvelles du canton et quand Anne atteignit la maison des Deschâtelets, elle savait que le fils de Joseph à Pierre allait épouser la fille de François à Philippe, et que le père Grandin avait vendu son clos d'en bas à la veuve Prévost qui y avait bâti une maison pour loger son fils Emile nouvellement marié à la fille de Côme à Séraphin, qui lui avait apporté en dot le moulin du bord de l'eau, une vache, un cochon, deux moutons, dix couvertures de laine du pays, deux douzaines de draps, des tas de serviettes, sans compter le ménage que Louise décrivait avec ravissement. Elle apprit encore que Monsieur le Curé avait défendu aux filles de sortir avec les garçons, le soir, et qu'il avait dit du haut de la chaire que, s'il rencontrait des couples passés huit heures, il les séparerait et irait reconduire les jeunes filles chez leurs pa-

Anne Mérival

rents... La maîtresse d'école était partie parce qu'elle avait battu Tit Louis avec un hant, et que le père de Tit Louis l'avait insultée. Puis l'enfant interrogea Anne :

— Venez-vous pour rester, Mam'zelle Anne ? Et c'est-y vrai que vous allez vous marier avec le Docteur Deschâtelets ? C'est un beau garçon, le docteur, fit-elle, d'un ton entendu. Puis, c'est un vrai monsieur, qui n'est pas fier, et qui parle au pauvre monde, comme si c'était du monde riche.

Anne savait que l'enfant irait colporter partout sa réponse, elle eut soin de l'esquiver.

— Me voici arrivée, petite Louise. Tu diras à ta maman qu'elle a une gentille petite fille, et que j'irai la voir bientôt.

— Maman sera bien contente, parce qu'elle reçoit la gazette où vous écrivez, et qu'elle aime bien la lire.

Anne fut touchée de cet hommage naïf qui lui sembla la pensée de tout son village.

Madame Deschâtelets, la main abritant ses yeux, regardait monter Anne vers la maison. Elle eut, en la reconnaissant, un grand cri joyeux :

— Vite, Jean, viens voir qui nous arrive !

Dans un élan de tendresse, elle pressa Anne sur son cœur, puis à Jean accouru, et qui, restait embarrassé elle cria :

— Mais, embrasse-là, voyons, il y a des mois que tu ne l'as vue... En voilà des manières !

— Nous ne vous attendions que ce soir, ma petite, et nous mettions tout en toilette pour que la maison ait un air de fête. Regardez Philippe qui lave l'auto dans la cour. Il astique ferme, le brave gâs, c'est sa façon de montrer comme il est content, lui aussi, de vous voir... Mais elle n'a pas déjeuné, cette petite-là, s'avisait-elle. Jean non plus. Vous allez donc manger tous les deux, de bons œufs, du beurre frais, de la crème douce, puis des confitures... Les aimez-vous toujours, Anne ?

— Surtout les vôtres, Madame, nulle part je n'en ai goûté de meilleures.

Anne expliqua l'heure tardive de son arrivée, sa visite à la vieille maison, sa joie de trouver tout en ordre... Et levant les yeux vers Jean qui la regardait extasié :

— C'est vous, Jean, qui m'avez ainsi préparé le retour... Je vous remercie.

— Il était tout simple qu'il agit ainsi, répondit sa mère, et j'espère que tout le long de sa vie, il songera à votre plaisir.

Les paroles si simples de la douce femme avaient l'autorité d'une décision. Evidemment, ce mariage sur lequel elle avait édifié l'avenir de son fils, était lié à toutes ses pensées comme à tous ses projets, et rien ne l'en pourrait désintéresser.

Elle vit Anne pâle d'émotion, et la crut bouleversée par ce retour vers la maison où elle avait tant de souvenirs. Cette femme, qui n'avait vécu que par le cœur, ne pouvait rester insensible à un tel sentiment, et ses attentions envers la jeune fille se firent plus tendres, plus maternelles.

Jean avait compris que, pour ne pas alarmer sa mère, il devait feindre la gaieté qui était si loin de son esprit, et, dans l'atmosphère qu'on lui créait ainsi, l'âme endolorie de la visiteuse se rassénérât. Elle vivait au jour le jour.

— Comme il ferait bon, pensait-elle, de n'avoir connu que ces tendresses-là, et de pouvoir s'arrêter ici pour toute sa vie.

Jean et Anne eurent tous les loisirs de se parler, mais ils ne se dirent rien. Tous deux pensaient "demain", dans le besoin de retarder le déchirement de la séparation. Je parlerai avant de partir, se disait Anne, tandis que Jean songeait qu'il ne pourrait dire le mot qui provoquerait la définitive rupture. Dans leur pensée, tout était fini du beau roman de leur jeunesse, mais ni l'un ni l'autre ne voulait parler le premier. Anne s'exaspérait de sa lâcheté, et ainsi elle arriva à quelques jours du départ, sans avoir rien dit.

Elle savait, par une lettre de Daunois que Paul Rambert avait reçu ses fleurs, et sa pensée

n'allait pas jusqu'à imaginer des fleurs couchées sur un cercueil. Elle ne voulait pas, de crainte de la joie qu'elle ferait jaillir en elle, songer à cette mort qui légitimait son rêve mais elle se sentait délivrée du poids d'un amour défendu.

Le soir du 31 juillet, sous la large véranda, Anne jouissait de la beauté du soir en attendant Jean parti chercher le courrier du soir. Elle aimait ces moments de solitude que Madame Deschâtelets avait choisis pour ses prières, et où elle était absolument seule. Elle rêvait simplement, délivrée du souci de s'observer, heureuse de cette détente qui l'isolait en face d'elle-même. Tous ces jours de vacance, elle avait refusé les journaux :

— Non, non, j'aurai toute l'année pour les lire ; ici, je me repose, je suis la journaliste en vacances". Et la nouvelle, que l'on avait commentée devant elle, de l'assassinat de l'héritier d'Autriche et de sa femme, ne l'avait pas alarmée comme un crime qui devait ébranler le monde. Il semblait que rien de ce qui n'était pas la tragédie de son âme, ne pouvait l'occuper... Elle perçut le pas de Jean qui faisait gémir le gravier de l'allée, et l'écoula venir à elle. Il froissait nerveusement son journal, et semblait ne pouvoir parler. Elle eut l'intuition que quelque chose de grave se passait, qui les dominait de très haut.

— Anne, c'est la guerre, la France mobilise. Dans trois jours ses armées seront aux frontières allemandes... On croit que l'attaque se fera du côté de la Belgique. L'Allemagne attendait son heure, et elle s'est formidablement armée...

— La guerre, répéta Anne, la guerre !

Jean s'était assis à ses pieds, et son visage, éclairé par un reflet de lune, apparaissait transfiguré :

— Pourvu que l'Angleterre marche... Est-ce que l'on sait jamais avec elle ?

— L'Angleterre ne marchera que si elle sent ses intérêts menacés...

— La France sera-t-elle encore seule comme en 70, et aura-t-elle l'éternelle crainte d'être frappée dans le dos ? O Anne, se sont des instants pareils qui nous révèlent ce que nous ignorons de notre âme : son invincible attachement à la France belle et fière entre toutes les patries, et dont le sourire éclaire le monde. Songez un peu, petite fille, à ce que représente son soleil ; imaginez qu'il s'éteigne un moment. Que deviendrait l'humanité plongée soudain dans les ténèbres ? Mais pour qu'elle ne meure pas, cette fois-ci, sous l'étreinte abominable qui va la terrasser, il faut des forces surhumaines qu'elle seule ne pourra trouver. On la proclame affaissée, minée, à bout... Vous n'y croyez pas à cette débâcle, moi non plus, parce que nous avons la foi absolue en son immortalité. Et puis si elle devait disparaître, croyez-vous que la vie vaudrait ensuite d'être vécue, alors que serait morte la Beauté, que serait morte la Joie !

Jamais Jean ne lui avait ainsi parlé, et Anne émue de savoir sa pensée tout contre la sienne, descendit sa petite main sur ses cheveux...

Il arrêta un moment pour savourer cette caresse qui le récompensait, puis il poursuivit :

— Anne, ne croyez-vous pas que tous ceux qui l'aiment devront se lever et courir à son secours. Et nous, qui lui devons tant, resterons-nous insensibles et muets devant la leçon d'héroïsme dont elle va, une fois encore, magnifier la vie ?

— Que pourrions-nous pour elle, Jean, de si loin ?

— Si loin que nous soyions, nous pouvons nous rapprocher, et mettre notre cœur à côté du sien, pour qu'elle le sente battre très-fort... Nous pouvons aller là-bas, nous battre... mourir pour elle...

— Jean !

— Oui, mourir pour elle, ne serait-ce pas un peu lui payer notre dette...

— Jean !

— Un soir que l'on se serait bien battu, s'endormir sur un champ de bataille, face à un ciel criblé d'étoiles... des étoiles que nous aurions allumées... se dire que la vie a été belle, mais que la mort l'est encore plus, et au nom de sa bien-aimée ajouter celui de la douce France... Croyez-vous qu'une autre mort, Anne, puisse valoir celle-là ?

— Mais, Jean, vous ne songez pas...

— Si, j'y songe... depuis quelques jours, depuis que je lis dans ces journaux, que vos petites mains refusaient de prendre, les sinistres nouvelles qui faisaient pressentir la guerre... Alors j'ai décidé que je serais l'un des premiers à partir...

— Jean, pensez-vous à tous ceux qui vous aiment ?

— Ceux qui m'aiment seront fiers de moi, Anne, car je serai digne de leur amour. Le danger ne signifie rien, voyez-vous, la mort peut tout aussi bien me prendre bêtement au premier coin de route. Il y a une heure marquée au grand cadran... Si cette heure-là s'auréolait d'héroïsme pour le pauvre Jean, ne seriez-vous pas un peu contente de lui ?

— Jean, je vous en supplie, attendez, ne songez pas à partir maintenant...

— Attendre, mais pourquoi ? Si l'Angleterre ne se porte pas au secours de la France, croyez-vous qu'on laissera partir les soldats des colonies ? Nous serons barrés ici, et tout s'opposera à nos desseins. Je sais que des milliers des nôtres donneraient leur vie avec élan, mais cet élan sera vite anéanti. Puis si, comme je veux le croire, l'Angleterre obéit à l'appel impérieux qui lui commande de prendre place aux côtés de la France, le Canada sera sûrement appelé à mobiliser des troupes, mais ces troupes seront de formation anglaise, et nous serons perdus au milieu de soldats qui nous sont étrangers tout autant que si nous n'habitions pas le même pays... Non, Anne, il est un régiment dont je rêve, celui où aboutissent des malheureux, des méconnus et souvent des déçus qui veulent refaire leur âme, et dans un incognito sublime volent à la mort pour racheter une faute ou réhausser un sacrifice. La Légion étrangère, vous le savez, Anne, est un corps d'élite que la France a toujours rangé en face des pires dangers, parce que ces soldats n'accepteraient jamais d'être vaincus !... C'est parmi eux que je rêve de combattre.

Anne s'était penchée jusqu'à lui, et il sentit les pleurs qui tombaient maintenant sur ses cheveux où la petite main s'était crispée. La voix de Jean se fit plus douce :

— Ma petite fille, pourquoi pleurez-vous sur moi, me croyez-vous malheureux de tourner ainsi ma volonté vers quelque chose de grand ? Ici, nous avons la vie trop facile, voyez-vous, et l'effort nous apparaît comme un geste gigantesque, quand pour d'autres, pour des Français surtout, l'acte de donner sa vie sciemment et librement est tout simple.

Il avait maintenant descendu la petite main d'Anne pour y poser sa joue brûlante :

— Pourquoi vous apparaît-il extraordinaire que j'agisse comme un Français... N'en suis-je pas un ? Les siècles auraient-ils détruit les instincts de générosité et de bravoure que des générations de héros nous ont légués... Non, Anne, tout sommeille en nous ; il s'agit qu'un appel retentisse pour que notre âme nous commande : en avant !

— Dites-moi, Jean, fit Anne oppressée, dites-le moi, que je ne suis pour rien dans cette résolution, dites-moi que vous n'avez pas trouvé ce moyen de nous rendre libres tous les deux, dites-le moi

— Taisez-vous, petite folle, et ne vous faites plus ainsi du mal. Je partirai, parce que j'ai le goût de la grande et belle aventure de me battre pour la France, parce que je le dois d'abord, et que je le désire ensuite. Je croyais que ma vie s'écoulerait ici dans le calme et l'oubli, près de mère, à vos côtés, mais voilà que la vie me projette hors du cadre accoutumé et me commande d'être un vaillant. L'appel est irrésistible, Anne, et il faut que vous m'approuviez d'y obéir...

— Je vous approuve et je vous admire, Jean, et à côté de vous qui vous révélez si grand, combien je me sens petite. Mais votre mère, qui n'a que vous, et qui n'est plus jeune, votre mère, Jean, aura-t-elle le courage de supporter la seule idée que la mort à tout instant peut vous prendre ?

— Maman est petite-fille et fille de soldats. L'ancêtre est venu avec le Royal-Roussillon; un aïeul se battit à Carillon, l'autre tomba à Châteauguay, et le père de ma mère mourut à Saint-Eustache pendant la rébellion de 1837, d'une balle au front... Comme vous voyez, Anne; ils ont tous été des soldats; je ne ferai donc que reprendre la tradition...

Ils étaient maintenant debout, l'un en face de l'autre, et la lune rendait encore plus tragique la pâleur de leur visage. Ils se regardaient dans les yeux, comme s'ils venaient de se découvrir une âme nouvelle. Anne eut vers son ami d'enfance le geste éternel des confiances, et dans les bras qui s'ouvraient elle se mit à sangloter désespérément. Ce fut lui, alors, qui caressa la tête brune abandonnée sur son épaule, et avec des mots berceurs consola le gros chagrin de sa toute petite fille.

Le lendemain, une dépêche rappela Anne au journal, quatre jours avant la fin de ses vacances, quatre jours qu'elle aurait tant voulu donner à Jean. Il n'eut pas une révolte, pas même un mot pour se plaindre, il acceptait ce sacrifice comme le premier acte de sa nouvelle destinée.

L'entrée en lice de l'Angleterre ne modifia pas la décision de Jean. Il savait que le Canada enverrait des troupes, mais il ne se souciait pas d'être enrégimenté dans une brigade anglaise. Il obtint facilement son passeport, car l'on n'exigeait pas encore d'explications de la part des voyageurs. Il était prêt à partir le 10 août, quand on lui apprit que le bateau de la Transatlantique quitterait son quai de New-York, dès le 9. Déjà des précautions se prenaient pour déjouer les manœuvres ennemies, sur mer, comme sur terre. Anne ne l'attendait que le lendemain, et afin de lui réserver sa journée, elle se multipliait dans les divers comités qui surgissaient de partout, pour organiser la Croix-Rouge et les secours d'assistance à la Belgique où les hordes boches accomplissaient leur œuvre d'affreuse dévastation. Lorsque Jean se présenta à sa maison et au journal, il ne la trouva pas, et ne put lui laisser qu'un mot d'adieu.

"La délivrance, — avait dit Anne Merval à Henriette Mélines, mais je sens qu'elle viendra" En effet, elle était venue, et si brutale, si décisive, laissant les remords ineffaçables d'avoir été désirée!

XII

Anne fut déchirée de ce départ et pendant quelques jours elle eut peine à agir. Tant que Jean était là, elle trouvait tout simple de le sacrifier, maintenant qu'il était parti, il lui devenait presque sacré. Elle fut sauvée de sa douleur par la fièvre qui agitait le peuple entier. Elle assista au départ des contingents de soldats français et elle fut impressionnée par la tenue des mères, des jeunes femmes et des fiancées qui regardaient partir leurs bien-aimés, sans défaillance, et ne cédaient à leur chagrin que lorsque le bateau qui les emportait était assez loin pour que leur douleur puisse éclater, sans rien enlever au sacrifice vaillant que tous ces hommes accomplissaient avec une intrépide confiance. Ils allaient à la mort, ils le savaient, mais ils portaient, le sourire aux lèvres, l'œil allumé d'une fière joie, puisqu'ils couraient au secours de la patrie menacée.

— Comme notre patriotisme nous semble fâlot, comparé à celui de tous ces braves, disait Claire Benjamin, et comment oser être lâche en face d'une telle bravoure! Je me pique pourtant de froideur, vous le savez, Anne, eh bien! ma petite, depuis que je regarde partir tous ces hommes qui, du premier coup, ont répondu ou devancé l'appel, et vont joyeux se

Anne Merval

battre pour leur patrie, quand j'entends ces soldats français parler de la revanche, je deviens émue à pleurer. Comme leurs femmes doivent être fières d'eux! Vous aussi, Anne, vous pouvez être fière de Jean... Dans la grande tragédie où nous allons tous jouer un rôle, il a choisi le meilleur. Sa mère a accepté l'affreuse séparation. Elle a l'âme cornélienne, cette femme, et combien peu de Canadiennes auront ce courage... Il ne faudra pas les en blâmer; rien dans notre éducation ne les a préparées à une telle catastrophe. Il faut donc comprendre le sentiment d'épouvante qui règne chez nos femmes affolées à la seule pensée que leurs fils peuvent partir. Elles ont élevé leurs enfants pour la paix, et elles refuseront d'accepter la guerre, parce que la guerre ne se fait pas chez nous. Elles ne songeront pas combien elles sont privilégiées de ne pas habiter les zones douloureuses où une longue théorie de femmes passe par les routes sinistres, en traînant des enfants accrochés à leurs jupes. Elles n'auront toutes qu'une idée fixe: sauver leurs petits... Elles ne sauveront rien du tout, car voyez-vous, Anne, cette guerre-ci, c'est la guerre du monde entier, la lutte du *droit* contre la *force*, et si la civilisation ne terrasse pas la barbarie, croyez-vous vraiment que ce sera la peine de vivre?... Celles parmi nous qui comprennent la guerre comme une croisade mille fois sainte, ont un devoir qui doit les dominer, tant que durera la tragédie, un devoir absolu: *Servir*! Il ne faut plus penser qu'à cela, et l'heure n'est pas aux regrets stériles, et aux larmes inutiles. Pardonnez-moi de vous parler ainsi, mais vous devez à votre talent de faire votre part, et je sais, ma petite Anne, que vous ne faillirez pas à la tâche. L'organisation qui requiert en ce moment toute notre attention c'est la Croix-Rouge. Les comités s'organisent. Nous aurons une section canadienne-française; nous y travaillerons. Toutes les initiatives devront nous intéresser... A propos, cet après-midi, je suis passée au comité belge; j'y ai rencontré M. Rambert qui m'a recommandé de vous y emmener: "Nous essayons, — m'a-t-il dit — de grouper toutes les femmes qui ont de l'esprit public". J'ai promis que vous m'accompagneriez à l'assemblée de demain où doit s'établir le conseil permanent des œuvres.

Le cœur d'Anne s'était mis à battre. Rien qu'à l'évocation de ce nom, tout son être avait frémi. Mon Dieu, comme elle l'aimait pourtant, et comment expliquer que ce sentiment eut pris en son cœur une place qui laissait dans l'ombre tout, même la pensée de Jean exilé. Elle eut besoin de savoir:

— J'irai avec vous, Claire, je ferai d'ailleurs tout ce que vous voudrez... Mais puisque vous me parlez de Rambert (elle disait Rambert tout court) comment l'avez-vous trouvé? changé?... triste?... Je ne l'ai même pas entrevu depuis la mort de sa femme...

— Chagné? non, peut-être un peu pâle. Vous savez qu'il est chargé de l'organisation générale des œuvres de guerre qui lui donne une besogne énorme... Triste? Non... plutôt grave, ce qui n'est pas étonnant, avec sa claire vision des choses et les responsabilités qui pèsent sur lui... — Quel homme remarquable, ajouta Claire, comme négligement.

— Mais Anne eut l'intuition que cette femme si fine la devinait, et lui marquait discrètement qu'elle était comprise. Et la joie remonta dans les yeux qui avaient pleuré...

Le lendemain, à l'heure dite, Anne retrouvait Claire au Comité Central des œuvres de guerre. Elles prirent place sur des banquettes tout au fond de la salle. L'assemblée fut bientôt ouverte par Paul Rambert. Il parla de la violence de l'attaque qui avait terrassé la vaillante petite Belgique, fit ressortir la générosité de ce pays, la vaillance de son roi, le stoïcisme

de sa reine. Il dépeignit la grande misère des femmes et des enfants assaillis et violentés, et quand il parla des petites mains que l'on coupait aux bébés belges, un sanglot monta de la salle bouleversée. Enfin, il traça admirablement le devoir de l'humanité pensante.

— C'est un grand orateur, chuchota Claire Benjamin, tandis qu'Anne pensait: C'est sur-tout un grand cœur!

An moment où il terminait, Paul Rambert aperçut Anne, et un éclair joyeux flambait dans le regard dont il l'enveloppa.

L'élection d'un conseil suivit immédiatement. Elu président, Rambert interpella Anne pour lui demander d'être l'une des secrétaires du nouveau comité. Elle eut un simple geste pour accepter le rôle qu'on lui destinait, et quand elle regarda Claire Benjamin, celle-ci, souriante, lui dit:

— Vous avez bien fait d'accepter. D'abord ce sera un plaisir de travailler avec un président tel que celui-là, et cela vous tiendra constamment occupée...

— Mademoiselle ma secrétaire, nous allons nous mettre tout de suite à l'œuvre!

Anne rougit violemment. Elle n'avait pas vu venir Rambert, et son émoi était visible. Ils parlèrent rapidement de la tâche qu'ils accompliraient ensemble et fixèrent la prochaine séance de travail. Il la regardait attentivement et vit qu'elle avait pleuré. Il fut touché de cet hommage plus que de n'importe quel succès.

Anne, en se retrouvant seule, dans sa petite chambre, se livra à la joie insensée qui venait de jaillir en elle. Comme elle l'aimait pourtant, puisque sa seule présence avait chassé le souvenir de Jean, et qu'elle n'avait pas un remords de désertier sitôt celui qui allait peut-être mourir parce qu'elle n'avait plus su l'aimer... Était-ce sa faute, après tout? Elle n'avait jamais demandé à un tel amour de l'envahir; il avait pris possession de son être, sans même qu'elle s'en doutât; et maintenant, pour le garder, elle sentait qu'elle passerait au travers de tous les obstacles, qu'elle endurerait toutes les douleurs. Heureuse à la pensée qu'elle le reverrait demain, elle s'endormit, en refermant ses deux bras sur le cœur joyeux où elle avait enfoncé son adoré.

Le lendemain la trouva tôt levée et vite rendue au travail. Elle trouva ses camarades tristes et consternés. Les dépêches annonçaient des désastres continuels, la Belgique saccagée, la France mutilée et l'avance sur Paris, Paris où le Kaiser avait juré de déjeuner dès le début de septembre... Les mots glissaient sur Anne; il semblait qu'elle ne pût accepter la certitude d'un malheur, et elle affirma aux alarmistes, avec une belle sérénité:

— Cela ne fait rien, les Français doivent gagner; ils gagneront, Laissez faire... attendez... vous verrez...

L'un de ses camarades, enervé, lui jeta:

— Vous êtes agaçante, Mademoiselle Merval, avec votre optimisme... Ne sentez-vous pas que la partie est perdue, et que la France est fichue!

— Fichue, la France, ce n'est pas vrai! fit Anne avec véhémence, en toisant le jeune rédacteur abasourdi. Quand tout le monde dirait que la France est battue, vous m'entendez, moi, je ne le croirais pas! Il ne faut pas songer un instant qu'une pareille chose puisse être vraie! Et vous, Godon, en tisonnant ainsi nos inquiétudes, vous vous faites et vous nous faites du mal...

— Bien dit! lui cria Bouliane de son coin. Il faut avoir du nerf, que diable! et ne pas s'affoler ainsi aux premiers revers. Je pense comme Mademoiselle Merval: la France ne sera pas battue, parce qu'elle ne peut pas être battue. Voilà tout, mais c'est assez! Et maintenant, les gâs, abattez-moi de la besogne et rondement. Lévesque, à vos dépêches! Et vous, Daunois, votre article, et optimiste, hein?

Daunois regardait Anne avec admiration :
— Il n'y pas à dire, vous êtes une vaillante !
Vous venez de ranimer tout le monde, voyez-les !

En lui-même, il pensait que, pour avoir autant de foi, il fallait qu'Anne fût heureuse, et si elle était heureuse, c'est qu'elle avait revu Rambert...

XIII

Les mois passaient. Anne travaillait, chaque jour, avec Rambert, soit dans une œuvre, soit dans l'autre. En les voyant si assidus à la tâche et si unis dans leur dévouement, il arriva que plus d'un conclut à une entente encore plus profonde, celle qui noue les âmes indissolublement. Mais le respect entourait ces deux êtres de talent et de courage qui donnaient l'exemple du sacrifice et de la vaillance. Les jours passaient dans un travail acharné. De comité en comité Anne, promenait son ardeur infatigable. Elle rédigeait pour son journal des articles optimistes et sentis. À côté des œuvres de guerre de plus en plus nombreuses, les œuvres locales appelaient son aide, et ce fut dans un vrai tourbillon de charité que l'année se passa, assombrie souvent par les sinistres nouvelles des champs de bataille, éclairée parfois par la nouvelle d'une grande victoire qui, suivant celle de la Marne, faisait pressentir qu'à la longue, "on les aura", ces féroces ennemis qui semaient sur leur route les horreurs renouvelées et aggravées des temps les plus reculés de la barbarie... Plusieurs régiments canadiens étaient déjà partis. Ils étaient maintenant sous les ordres de l'Amirauté anglaise. Les lettres se faisaient de plus en plus tristes. Embourbés dans les champs de boue de Salisbury, nos soldats passaient une pénible période d'entraînement, et les Canadiens-Français écrivaient : "Comme nous serons heureux, le jour où nous pourrions nous battre, et mourir s'il le faut pour la France".

Un sourd mécontentement régnait. De sentir malheureux les braves qui avaient fait le beau geste de partir librement, toute la population se sentait opprimée. Personne ne comprenait ce campement malsain de Salisbury, et l'élan spontané de notre race en fut singulièrement entravé. Anne comprenait combien Jean avait su choisir. Maintenant, il n'était plus possible de tenter l'enrôlement dans les unités françaises, mais le ministre de la guerre autorisait la création de régiments canadiens-français, et plusieurs s'organisèrent aussitôt qui devaient plus tard renouveler, en se fondant dans le 22e Régiment, les forces de cet admirable bataillon, qui fut si souvent à l'honneur.

Les nouvelles de France arrivaient chaque semaine. Jean avait retrouvé Henriette dont il vantait la force de caractère. Il la comparait à tant d'hommes qui, à la première alarme, avaient quitté les écoles où ils apprenaient leur art et avaient hâtivement regagné leur pays de crainte de se battre ou même de souffrir au cas d'un siège qui affamerait Paris, Henriette, vaillante, avait voulu, elle aussi, servir. "Elle est tout bonnement admirable. Elle donne ses services dans une ambulance et il faut la voir travailler, le jour, la nuit, aussi longtemps que l'on a besoin d'elle... Sollicitée de partir, elle a donné à tous ces fuyards qui prétendaient aimer la France, l'exemple de ce que c'est qu'aimer. On la voit auprès des réfugiés, et si pitoyable, si généreuse, si compréhensive. Elle donne plus qu'elle ne devrait, je le crains. Vous ne savez pas de quel secours elle m'est à moi-même. Elle n'est plus la jeune fille un peu distante et distraite que nous avons connue. Elle va de l'avant maintenant, et ceux qui souffrent trouvent le chemin de son cœur si chaud et si tendre".

"De son côté, Henriette, dans ses longues lettres à Claire Benjamin, comme à Anne vantait le courage et la conduite de Jean : "Ces deux êtres-là sont en parfaite harmonie". avait déclaré Claire, et peut-être trouverez

Anne Merval

vous, petite Anne, dans cette entente la libération qui vous fera heureuse.

— Jean et moi avions formé des projets, mais ce n'est ni lui ni moi qui n'avons pas voulu, Claire, c'est mon cœur qui s'est détaché tout doucement...

— Il n'en pas moins vrai que vous hésitez à aller vers l'amour qui vous sollicite.

— Je n'hésite pas, Claire, et si Rambert me disait tantôt qu'il m'aime, je tomberais dans ses bras. Je suis à bout de force et de courage ! Je l'aime à ne voir et n'entendre que lui. J'ai honte de l'avouer, mais si triste que soit la vie, elle m'apparaît resplendissante lorsqu'il est là, et lorsque le son de sa voix me fait vibrer. A quoi j'obéis ? Le sais-je ? A l'attraction qui fait que deux êtres se recherchent ? Avant de le connaître, j'ignorais l'amour, car j'appelais l'amour cette bonne et sincère tendresse que m'inspirait Jean. Mon Dieu, comme tout cela n'est rien, Claire, à côté du sentiment qui aujourd'hui m'emporte... Je n'étais alors qu'une petite fille... Maintenant, lorsque la main de Paul se pose sur la mienne, je me sens une femme, au feu qui coule dans mes veines, et à l'éblouissement qui m'affole... Et si je devais être séparée de lui, je n'y résisterais pas...

Les beaux yeux expressifs de Claire Benjamin s'étaient voilés. Elle dit doucement, presque bas :

— Anne, est-ce que vous ne savez pas que Rambert a demandé à servir, et que le Ministre doit lui accorder bientôt une commission pour lever un régiment, dont il aura le commandement ?

Elle s'arrêta, car Anne, livide, s'était écrasée à ses pieds.

— Ma petite, ma petite Anne, je vous en prie, soyez raisonnable. S'il n'a pas osé vous avouer son départ, c'est qu'il vous aime, et qu'il a peur de votre chagrin...

Elle la dorlotait tendrement comme si elle, avait été une maman, trouvant dans son cœur sincère les mots qui apaisent. Sous ses caresses et ses paroles, la douleur de la jeune fille se calmait, et son espoir remontait :

— La guerre finira avant qu'il ne parte, Claire, il faut que la guerre finisse...

Et Claire, en la serrant tout contre elle, répétait :

— Oui, la guerre finira... il faut qu'elle finisse !

La sonnerie du téléphone retentit impérieuse. Claire, sur un geste d'Anne, s'empressa :

— C'est vous, Daunois ?... Oui, Claire... vous voulez parler à Anne... Non... c'est moi que vous cherchiez... Hein ?... oui... Un accident d'auto... Où cela ?... Un camion oui... sur la route de Sainte-Rose... oui... à l'hôpital... Rien de grave... Oui, oui, merci, Daunois, vous êtes un merveilleux ami, merci... au revoir.

Pendant ce colloque, Anne s'était dressée, et Claire ne put dissimuler. Elle comprit qu'il était nécessaire de tout dire :

— Oui, en revenant d'une assemblée à Sainte-Rose, la voiture de Rambert a été frappée par un camion. Le chauffeur, tué sur le coup. Rambert n'est que légèrement blessé... Je vous jure, Anne, qu'il a dit *légèrement*... Soyez courageuse, je vous en prie puisqu'il n'est pas en danger...

Ce ne fut pas Paul Rambert qui mourut.

XIV

"Là-bas, sur la terre de France, un grand soldat s'est endormi dans l'immortel sacrifice. Une petite croix de bois marquera la place où il est tombé, une petite croix qui portera son nom : Jean Deschâtelets. Il s'est battu comme un preux. Tout le sang des soldats qu'il portait en ses veines, il l'a versé pour la justice

et la liberté. Il est mort en souriant, heureux d'offrir sa vie pour le rachat de tous ceux qu'il a vus souffrir, et pour que justice soit faite de leurs infâmes bourreaux.

Il ne faut pas pleurer sur lui qui fut grand, sincère et glorieux, et dont le trépas fut une utile et grande chose."

Ces lignes, écrites par Daunois, parurent dans le *Patriote de l'Est*, en date du 15 novembre 1916 elles entouraient la photographie du jeune légionnaire de vingt-cinq ans Canadien-français qui avait noblement mis sa jeunesse au service de la France, et qui était mort héroïquement pour Elle !

— Que voilà donc une jolie malade, ce matin, fit gaiment Claire Benjamin, en entrant dans la chambre toute fleurie d'Anne Merval. On dirait que toutes les roses de Noël sont tombées ici... Montrez-moi vos yeux ?... Brillants à souhait... Vos lèvres ?... Roses... Vous ressuscitez, petite Anne, mais ce que vous nous en avez donné des inquiétudes. Enfin, n'y pensons plus, puisque vous voilà guérie !

— Comment vous remercier, Claire, ma grande Claire ? Vous avez été adorable pour moi ! Quelle faible femme je suis de m'être écroulée ainsi, au moment où je pouvais être utile.

— Vous n'en pouviez plus, pauvrete, vos nerfs, exaspérés par le travail et le chagrin, criaient grâce. Cette maladie vous a donné le repos dont vous aviez besoin. Songez que les années de guerre comptent double, et que, pendant plus de deux ans, vous avez apporté aux œuvres de toutes sortes un dévouement de chaque minute. Vous passiez une grande partie de vos nuits à écrire. Vous étiez à bout, quand tous ces événements ont survenu en tourbillon...

— Oui, l'accident de Rambert, la mort de Jean, celle de sa mère... C'était trop, à la fois... J'ai l'impression, que maintenant, je ne pourrai jamais être heureuse... Sans moi, Jean serait toujours là, et sa mère vivrait encore...

— Anne, n'attachez pas à vos actes une telle importance. Nous vivons en des temps qui nous dominent, ne l'oubliez pas. Jean est parti parce qu'il devait partir. Il se serait arraché de vos bras, s'il l'avait fallu, pour voler à la mort glorieuse qui fut la sienne... Jean n'était pas le malheureux que vous avez cru... Lui aussi a connu le grand bonheur... Il l'a donné... Le nom qui monta à ses lèvres, le dernier ne fut pas le vôtre, Anne, mais celui d'une autre... J'ai là des lettres qui vous diront tout et libéreront votre esprit encore asservi à d'imaginaires responsabilités. Tout être ne peut donner que ce qu'il possède. Aussi l'amour que vous n'aviez pas pour Jean, il le trouva miraculeusement dans un autre cœur, et cet amour-là le fit devenir un héros !

Les yeux d'Anne brillaient étrangement :

— Henriette ? interrogea-t-elle.

— Oui, Henriette, à qui ce bonheur était dû...

Il y a là des lettres que vous devrez lire pour tout comprendre,—fit-elle en désignant une large enveloppe,—il y a là-dedans le testament de Madame Deschâtelets... Vous savez qu'elle avait prévu que Jean pouvait mourir avant elle, et elle vous instituait alors sa légataire universelle, à quelques restrictions près... Pendant que vous aviez la fièvre, la fortune tombait chez vous... Une lettre du notaire annexée au testament vous apprendra que vous héritez d'une soixantaine de mille dollars... Et vous ne me parlez pas de Rambert, Anne ?... Pourtant, je sais que vous ne m'écoutez plus depuis un moment, et que vous ne pensez qu'à lui...

— Claire, dans ma fièvre, je le voyais partout...

— Et vous l'appeliez tout le temps... Il vous entendait, car il a passé, lui aussi, de longues heures à vous soigner, et tandis que je me reposais, lui vous veillait, en écoutant le délire d'amour qui montait, frémissant vers

lui... Il sait combien vous l'aimez, et lui vous adore, petite fille, à rendre jaloux les anges du bon Dieu...

— O Claire, Claire, qu'il fait bon de vivre!...
— Et vous pourrez être heureuse, Anne, car Paul Rambert ne partira pas. Son bras droit, fracturé dans l'accident d'auto, est suffisamment raccommode pour qu'il puisse s'en servir, mais il est, de ce fait "réformé", et vous le garderez, ma petite amoureuse, à vous, bien à vous... Maintenant, vous allez lire ces lettres et papiers, ensuite nous causerons. Pendant ce temps, je cours déjeuner...

"Clair-Ruisseau, le 1 septembre, 1915.

Ceci est l'expression de mes dernières volontés:

Je donne mon âme à Dieu, et le prie de me prendre en sa Divine Miséricorde!

Je lègue tout ce que je possède à mon fils unique Jean Deschâtelets, actuellement soldat dans la Légion Etrangère, en service au front français. Au cas où la mort de mon dit fils Jean précéderait la mienne, j'institue sa fiancée, Anne Mèrival, ma légataire universelle, avec charge de remettre la maison de Clair-Ruisseau et ses dépendances à mon neveu Louis Deschâtelets, qui devra lui-même transmettre cette propriété à un descendant mâle afin que le nom reste attaché à cette demeure qui, depuis des générations, abrite des Deschâtelets. Anne Mèrival gardera la libre et entière disposition de tout le reste de mes biens, dont elle saura employer une large partie à faire du bien.

Marie-Ange Barré-Deschâtelets."

Anne évoque la belle tête grave de cette femme qui l'aima et eut confiance en elle jusqu'au bout, et le regret de l'avoir perdue monte en elle, lancinant...

"Claire, ma grande et sage Claire, écrivait 'Henriette, au moment où vous recevrez cette lettre, vous aurez appris la mort héroïque de Jean, mon Jean, Claire, tout ce que j'aimais dans la vie, tout ce qui faisait la joie de mon cœur s'en est allé... Jean! Je crie vers lui, et rien ne répond plus à mon appel. Jean est mort, une balle l'a tué, et tandis qu'il mourait, je l'attendais dans ma petite chambre, avec une hâte folle de revoir celui qui fût mon bien-aimé... O Claire, se peut-il que tout soit fini, que je ne reverrai plus ses yeux d'amour, que je n'entendrai plus sa voix caressante dire mon nom. Lorsqu'il vint à moi, dès son arrivée à Paris, c'est le souvenir d'Anne qu'il cherchait, d'Anne qui avait été le beau rêve de sa jeunesse, et qu'il avait perdue. Il me parla d'elle avec tendresse. Il avait bien senti par quelles alternatives passaient les sentiments de notre petite amie, et l'affreuse crainte qu'elle avait de le faire souffrir. Lui-même n'eut pas le courage de lui avouer, non son détachement, car à ce moment, il l'aimait toujours, mais sa résolution absolue de lui rendre toute sa liberté. Il avait deviné, à de légers indices, vers qui allait le cœur de notre chère Anne, et la pensée qu'elle serait heureuse le consolait de la perdre. Il avait un cœur parfait, Claire, et on pouvait lui donner toute sa confiance. Je fis plus, je lui donnai tout mon amour. Perdus, tous deux, dans ce grand Paris où tout nous parlait de douleurs, ou nous ne rencontrions que des femmes en deuil et des soldats exaltés de patriotisme, nous nous serrâmes l'un contre l'autre. Il ne savait pas que je l'aimais, il le comprit le jour où lui-même subit l'entraînement. Quels souvenirs je garde, Claire, qui seront dorénavant toute ma vie! A chaque permission il accourait à Paris, et de plus en plus notre amour grandissait. Nous avions tous deux vaguement conscience qu'il fallait confesser à Anne ce qui se passait, mais les jours passaient, et nous n'en avons rien fait. Vous savez qu'il fut blessé dès sa pre-

Anne Mèrival

mière bataille, puis soigné dans une ambulance du front, et assez tôt évacué sur Versailles pour sa convalescence. Là, il avait connu l'affection de l'infirmière-major, Madame 'Henriette de Verneuil, femme d'un grand esprit et d'une intelligente bonté. Jean s'attacha à cette femme charmante qui avait un fils de son âge, au front, et qui trouvait le courage de passer ses jours et ses nuits à soigner les blessés. Du reste, elles sont toutes ainsi les Françaises, et comme nous comprenons que les fils soient des héros quand nous regardons agir leurs mères! Madame de Verneuil vint elle-même m'apprendre la présence de Jean à son ambulance, et m'offrit, pour que je puisse le voir tous les jours, d'occuper sa chambre, en ville, alors qu'elle couchait à l'ambulance." Je sais que vous êtes tous deux, loin des vôtres, m'avait écrit Madame de Verneuil, votre présence journalière aidera mon jeune malade à guérir." Il n'y a vraiment que les Françaises pour penser à de telles délicatesses et les exercer envers des inconnus. Des inconnus! protestait Madame de Verneuil, pouvez-vous être des inconnus quand vous nous offrez votre sang, vous jeune guerrier, et quand vous nous donnez tout votre dévouement, vous, infirmière volontaire! La noble femme! Et elles sont légion, ici, celles qui lui ressemblent... Lorsque Jean fut guéri, je retournai à Paris où il vint bientôt me rejoindre pour quelques jours. Ces jours, Claire, sont toute ma vie. Nous nous aimions si parfaitement, et nous ne voulions ni l'un ni l'autre penser à l'heure qui nous séparerait. Cette heure vint trop vite. Jean devait partir par un convoi de soldats à minuit et se diriger vers la ligne de feu, où combattait la Légion Etrangère. Il avait pris à son métier un goût très vif, et il adorait ses frères d'armes, dont il ne cessait d'exalter le courage. Je vous assure, Claire, que le sien ne leur cédait en rien... Nous étions tristes atrocement, et dans la tristesse, Claire, l'on s'aime plus tendrement. Nous étions seuls dans ma petite chambre de la rue Bonaparte, et, tout près l'un de l'autre, nous échangeions des promesses et des baisers. Je mis ma tête sur son épaule, il me serra dans ses bras, nos lèvres se joignirent... puis... Nous nous aimions trop, Claire, pour ne pas nous aimer tout-à-fait... Je ne puis croire que ce fut une faute, car cette faute-là devient toute ma raison de vivre, maintenant que Jean m'a quittée à jamais. Il est mort, Claire, comment voulez-vous que je puisse regretter de l'avoir rendu heureux? En me serrant tout près de lui, dans son dernier adieu, il répétait: "Dans trois mois, je reviendrai, et alors, tu seras mienne devant la loi comme devant Dieu". J'eus, en le quittant, la nette impression que je ne le reverrais plus jamais, et je souffris d'un point intraduisible! Ses lettres étaient des poèmes d'amour, Claire, et jamais cœur ne fut plus fervent ni plus tendre. En attendant son retour, il me disait les démarches à faire pour préparer notre mariage, les papiers à réunir, les gens à voir. Il pensait à tout, et combien chères m'étaient ses plus simples pensées... Pas une fois, il ne me parla de la mort. Il ne pensait qu'à la vie, la vie qui allait être la nôtre... Puis est venue la nouvelle effroyable. Je ne suis pas morte, parce que je devais vivre... Vivre, Claire, pour que Jean ne meure pas tout-à-fait... vous me comprenez? Il est parti sans rien savoir, je ne voulais ni l'inquiéter, ni l'attrister, alors qu'il avait tant besoin de garder son moral... Et je suis effroyablement seule dans ce grand Paris qui est devenu le centre de toutes les douleurs. La mienne passera inaperçue. Je me suis créé des amitiés qui m'aideront. J'ai pour voisine une jeune femme qui porte le deuil de celui qu'elle aimait. Je ne lui ai rien dit, mais rien qu'à la façon dont elle s'empresse auprès de moi, je comprends

"qu'elle a deviné, et qu'elle m'approuve. Les temps où nous vivons ont développé dans les consciences une sensibilité telle à l'égard des combattants, qu'il semble presque justice que nous leur abandonnions tout ce qui augmente leur courage et exalte leur désir de la victoire. Je ne serai donc ni délaissée, ni méprisée, Claire, mais, comprise et aidée, par les femmes qui m'entourent. Elles ont atteint, à force de souffrir, à la plus sublime compréhension humaine.

"Mais avant tout, Claire, ma grande Claire, je viens à vous, vous dire que je souffre et que rien ne peut amortir le regret que j'ai d'avoir perdu Jean. Combien il me paraît injuste qu'il soit parti, alors que nous avions connu le bonheur de nous aimer. Claire comment vi-vrai-je en portant un cœur si lourd, dites, ma tendre et douce Claire, comment ferai-je?

"Maintenant, il me reste une mission à vous confier. Je veux que vous disiez tout à Anne. Elle ne peut concevoir aucune pensée de reproche, mais, la connaissant comme je la connais, je sais qu'elle n'acceptera son propre bonheur que lorsqu'elle sera délivrée entièrement du passé. Je lui apporte la libération qui lui permettra d'aller sans remords vers l'avenir. Elle aime, qu'elle soit heureuse! Ce qui est arrivé était écrit au grand livre de nos vies. J'ai pris le bonheur dont elle n'a pas voulu; elle est trop juste pour m'en punir, et trop bonne pour ne pas me comprendre. C'est donc vous qui lui direz tout, Claire, à l'heure où vous croirez que cet aveu peut aider à son bonheur. Ajoutez que Jean l'aimait tous les jours 'mais... autrement, comme un ami, un frère. Dites-lui encore qu'elle est restée pour moi, et avec vous, Claire, la plus tendrement chérie...

Un à un, les petits feuillets s'étaient éparpillés sur le lit d'Anne, le dernier tomba... Les yeux d'Anne se fermèrent.

Alors ce fut le déroulement de tous ces souvenirs qui passèrent sur l'écran de sa conscience pour recevoir le définitif jugement. Cette sensitive que l'amour avait impérieusement amenée en face du destin qu'elle avait désiré, voulait regarder en arrière. Toute son enfance surgit en quelques tableaux où Jean occupait le premier plan. Des ondes de tendresse passaient en son cœur et l'attendrissaient. Elle se rappelait de quoi s'était fait leur affection: de tous les petits détails que la vie, quotidiennement, tisse autour des êtres, la vie qui emprisonne tant de volontés. Il avait fallu la séparation pour faire naître la divergence des pensées, mais l'amour seul avait pu les éclaircir. Dans tous les tableaux qui s'estompaient, Anne entrevoyait Henriette à l'arrière-plan, presque invisible. Aurait-elle jamais soupçonné que cette belle jeune fille à l'air digne et calme, sur laquelle tout semblait glisser et qui n'avait de pensée que pour son art, saurait aimer dans toute sa plénitude, et ferait litière de tout pour que son bien-aimé fût heureux. La vraie, la suprême délivrance, ce n'était par la mort de Jean, cette mort qui l'aurait sans cesse torturée, qui la lui apportait, mais elle la recevait des mains de sa grande Henriette, transfigurée de passion, et qui, sous ses voiles de deuil, lui apparaissait la belle et tragique figure de la Douleur réparatrice! Elle lui devenait sacrée pour tout ce qu'elle effaçait du passé, pour tout ce qu'elle incarnait de l'avenir. Maintenant, ce n'est plus seule et émue que lui viendrait l'image de Jean, mais liée à celle d'Henriette, dans le tableau rayonnant de leur amour victorieux.

— Comme la vie coûte cher, soupira-t-elle, tout haut.

Claire Benjamin, rentrée doucement, prit la main d'Anne, petite main moite d'émotion, et répondit:

— Si cher qu'elle coûte, petite fille, dites-moi, en souriant, que le prix en vaut la peine?

— O Claire, comme tout cela me dépasse, moi qui ne sais rien encore des grands sacrifices, moi qui ne sais qu'aimer tout bas...

— Jusqu'au moment où vous aimerez tout haut. Tout ce qui s'est accompli semble s'être fait pour vous, et vous restez un peu effarée devant le drame qui se complique. Mais croyez-moi, tout cela devait, arriver ainsi. Henriette avait droit à sa part de bonheur, depuis toujours, elle avait aimé Jean. Ni lui ni vous n'en eûtes jamais le soupçon, tant elle gardait la pudeur de son beau secret. Il a fallu que tout arrive ainsi, pour le bonheur de cette enfant, pour le vôtre. Bonheur bien fugitif que le sien, mais qui prend, dans son tragique même, une telle splendeur qu'il suffira, croyez-moi, à remplir toute une vie.

— Claire, vous qui connaissez la loi, n'y aurait-il pas un moyen pour donner à leur enfant le nom de son père, et qu'il ne sache jamais, que tout le monde ignore ?

— Qu'importe la loi en ce cas-ci, je vous le demande ? fit Claire avec la violence que lui inspirait parfois l'injustice des choses. L'enfant n'a qu'à porter ce nom... Qui le saura ? Qui aura intérêt à fouiller dans le passé ? Et plus tard, à l'âge des actes légaux, il sera simple d'alléguer l'époque où il naquit, époque tourmentée, tourmentée s'il en fut...

— Pauvre grande Henriette, toute seule là-bas, avec le tourment de son cœur, et l'émoi de sa chair... Ne trouvez-vous pas providentielle, Claire, la pensée de la mère de Jean qui a voulu me léguer sa fortune, à moi qui y avais si peu droit, comme si elle avait eu la divination que j'aurais un grand acte de justice à accomplir. Si l'héritage avait pris le cours ordinaire, les cousins de Jean seraient déjà les maîtres d'une fortune qui doit revenir à son enfant. Cette mère aimait tellement son fils, Claire, qu'elle a dû recevoir son inspiration en écrivant ce testament. Dites-moi encore amie, Claire, ce qu'il faut faire pour rendre à Henriette ce qui est désormais à elle ?

Les yeux de Claire Benjamin regardaient avec une tendresse émue cette jeune fille dont la vie n'avait pas entamé l'instinct d'équité. Elle eut craint, d'un mot de contentement, diminuer l'entente absolue qui régnait entre son âme et celle d'Anne, aussi répondit-elle :

— Il faut d'abord accepter l'héritage, régler les droits de succession, et charger quelqu'un de veiller au placement de cet argent que vous pourrez transmettre de la façon qui paraîtra la plus sûre, et que M. Rambert saura mieux que tout autre vous indiquer...

— Je songeais à lui demander de faire tout cela pour moi, Claire, et pour qu'il ne s'étonne pas de l'emploi que j'entends faire cet héritage, je lui dirai que, là-bas, Jean avait épousé Henriette, et que les événements sont allés trop vite pour lui permettre de mettre sa mère au courant de ses décisions.

Claire Benjamin, d'un geste très doux, caressa le front de son amie :

— Vous êtes une chère petite fille, Anne !

— Le secret d'Henriette ne sera qu'à nous deux, Claire, voulez-vous ? Je ne veux pas que jamais elle soit gênée. De vant que ce soit, pour parler du père de son enfant. Nous préparerons son retour et lorsqu'elle reviendra, il faut que notre douce Henriette sente bien qu'elle est pour tout le monde la veuve de Jean. Certes, il ne me viendrait jamais à l'esprit de dissimuler à celui que j'aime la plus petite de mes pensées, mais ce secret, Claire, il n'est pas à nous, il appartient à Henriette, et au cher héros qu'elle aime. Le violer serait sacrilège, ne croyez-vous pas ?

— Oui, je le crois, répondit Claire gravement.

— J'ai l'impression, Claire, d'arriver d'un long voyage, et je me demande ce que deviennent mes amis. Votre mère ?

— Maman, toujours vaillante et sereine. Elle est la plus jeune de nous, et les jumelles même, avec leur exubérante gaieté, ne la trouvent pas vieille pour elles. Elles sont comme des camarades, vraiment, et vous devriez les entendre ! Je me fais l'effet d'un père

Anne Mérival

de famille, et d'un père de famille qui serait très vieux...

Anne regardait avec tendresse cette femme admirable dont la vie se résumait en un devoir continu, et qui pratiquait, sans une distraction, l'art de s'oublier.

— Et Daunois, que devient-il ?

— En voilà un ami, et qui n'abandonne pas dans le malheur. Vous n'avez pas idée de tous les services qu'il nous a rendus pendant votre maladie. Nous n'avions qu'à l'appeler pour le voir aussitôt arriver. Quel homme de cœur et quel charmant caractère... Ma sœur Louise et lui sont devenus de vrais amis, confia-t-elle avec un accent d'espoir.

Anne eut un tressaillement heureux : "Comme tout se place", songea-t-elle, et une fois de plus, Claire Benjamin lui apportait la paix, Anne pouvait donc en toute liberté obéir à l'élan de son cœur ; son bonheur ne jaillirait pas des ruines qu'elle aurait amoncelées. Une crainte cependant grondait encore sourdement au fond d'elle-même, et les yeux dans les yeux, de son amie, elle jeta sa confiance :

— J'ai peur, Claire, j'ai peur que l'amour que j'éprouve soit trop parfait et trop entier. Je suis une petite fille presque primitive ; lui, a connu la vie à deux ; des comparaisons s'imposeront ; i ressentira peut-être des regrets. Il me trouvera moins intelligente et moins raffinée que l'autre... peut-être ne pourra-t-il oublier dans mes bras celle qui fut la compagne de ses débuts, de sa jeunesse... Alors, je souffrirai sans doute de ne pouvoir endormir sa peine...

— Enfant, qui se forge des chimères, enfant qui a peur du bonheur, et met la main devant ses yeux pour ne pas le regarder en face... Vous ignorez donc votre charme souverain, Anne. Le subissant, comme il le subit, Paul Rambert connaîtra avec vous la joie incomparable des âmes assorties. La femme de sa jeunesse lui convenait moins que vous. Elle était intelligente, mais froide, et son esprit étroit la rendait mal indulgente ; elle avait un besoin de domination qu'elle n'aurait jamais su réprimer. Au début de sa vie, alors qu'il était encore timide et craintif, qu'il manquait de confiance en lui, Rambert accepta la direction de sa femme, plus tard il la subit plus ou moins patiemment. Cet homme a une personnalité trop forte et trop développée, pour se laisser tenir en laisse ; il aurait secoué le joug un jour ou l'autre. La mort l'a en quelque sorte dé-

livré, si triste que cela soit. Avec votre nature fine et sensible, votre docilité et votre faiblesse, votre culture affinée, votre talent discret et sincère, vous serez la femme qu'il adorera de guider amoureusement, et dont il suivra avec ravissement le lumineux sillage... Il aime l'âme limpide et fraîche qui rayonne à travers tout ce que vous écrivez et loin, de vous demander le sacrifice de votre carrière, il vous en favorisera succès. Paul Rambert a pu épouser une femme avant vous, Anne, mais vous serez, vous, sa femme, comprenez-moi bien, et lui, il est vraiment celui qui devait venir sur la terre pour faire votre bonheur. Votre mariage sera donc de ceux de qui l'on dit "qu'ils sont écrits au ciel."

Anne exultait à ses paroles qui lui promettaient le paradis sur terre. Et soudain, le remords lui vint de tout ce qu'elle demandait à l'intelligence et à l'âme de cette amie, sans s'inquiéter de ce que ses confidences pouvaient éveiller de mélancolie dans ce cœur qui, pour accoutumé qu'il fût de s'oublier, pouvait tout de même avoir ses instants de révolte :

— Me direz-vous, maintenant, Claire, pourquoi vous êtes si bonne et comment j'ai mérité une amitié telle que la vôtre ? Je vous ai donné si peu... Un jour, vous m'avez sollicitée de réclamer pour la femme des droits auxquels vous-même aspiriez. J'aurais pu appuyer ces revendications : j'ai refusé de les défendre. Loin de m'en vouloir, vous m'avez, depuis, prodigué un dévouement jamais lassé, et chaque fois que vous vous penchez vers moi, c'est pour me verser de l'apaisement et de la joie... Claire, ne demandez-vous rien à la vie pour vous-même ? Pourtant, tout être caresse une pensée, un espoir. Vous, vous devinez le secret des âmes et vous ne demandez jamais à personne la sympathie dont vous devez avoir aussi besoin...

— Non, à personne, mais à Celui-là, fit-elle en désignant le Christ placé à la tête du lit d'Anne.

— Oui, quand la vie est trop dure, je vais à Lui... Très jeune, j'avais rêvé de me faire religieuse. La catastrophe est venue qui a sabré tous mes projets, et m'a donné la tâche que vous savez... Alors j'essaie de faire du bien d'autre façon, et voilà tout.

Voyant que les yeux d'Anne brillaient de larmes, Claire Benjamin, ravissante de résignation conclut :

— Petite fille, que voulez-vous, la vie coûte si cher !

FIN



Prenez vos ciseaux et découpez ce coupon

Il vaut \$1.00

LA REVUE MODERNE

12 magnifiques numéros pour le prix de 8

En nous envoyant ce coupon avec la somme de \$2.00 vous vous assurez la réception régulière tous les mois de LA REVUE MODERNE, la publication préférée de la famille canadienne-française.

LA REVUE MODERNE,

198, rue Notre-Dame Est, Montréal.

Messieurs,

Je profite de votre offre spéciale et vous prie de me faire le service de LA REVUE MODERNE pendant une période de douze mois. Ci-joint, veuillez trouver la somme de \$2.00.

Nom

Prix d'abonnement aux
Etats-Unis: \$3.00.

Adresse

Le Noël de la Marie-Jeanne

LE trois-mâts "Marie-Jeanne" roulait depuis quinze ans les mers du Nord, ramenant avec lui, après chaque saison, un lourd chargement de pêche. Le patron Jean Ledru et son petit équipage de huit hommes, gaillards solides et courageux, avaient solidement vécu ensemble les houles des tempêtes, les heures d'angoisse à la manœuvre quand le danger menaçait rôde. Ensemble, ils avaient glissé, fantômes dans les prisons du brouillard; ensemble aussi, ils avaient reposé leurs muscles après les journées de bonnes prises; ainsi en souvenir des heures, bonnes ou mauvaises vécues en commun, (mauvaises plutôt que bonnes); un sentiment d'affection fruste et de calme confiance les confondait et les unissait tous. Jean Ledru n'était le chef qu'aux heures de danger ou quand un différend demandait un arbitre. Chacun connaissait sa manœuvre, chacun la remplissait mécaniquement, comme il mangeait, travaillait, ou dormait. La Marie-Jeanne et ses hommes ne faisaient qu'un corps, le bon vent les menait toujours.

Cet automne-là avait été extraordinairement fructueux. On ramenait à Fécamp une pêche miraculeuse. La saison se faisait complice des pêcheurs. Jour après jour le soleil se levait sur une mer éclatante qu'il semait de mille feux. Les bras ne suffisaient plus pour tirer le poisson hors de l'eau, le pont grouillait sous la masse, les nageoires battaient, les éventails des queues frappaient le bois avec rage; de temps en temps un corps souple, que le soleil habillait de diamants, lançait dans l'air sa vive courbe gracieuse. Il fallait faire vite pour éventrer, parer cette marée fraîche... et la sueur des hommes se mêlait à la saumure.

Petit à petit, chalutiers et goëlettes se retiraient des bancs de pêche. Un automne si beau se prolongeant si loin, impressionnait et défrayait la superstition des marins. Pour avoir tant été bercés par elle, ils prêtent une âme à la mer, elle sème les tempêtes à sa guise... Des tremblements de terre sous-marins... des vents que la terre envoie... tout ça, c'est des histoires... C'est elle qui les fait tourbillonner, la gueuse, avec la même facilité qu'elle gonfle ses vagues, et quand elle le veut.

Jean Ledru, à l'âme forte, se moquait des craintes, et bientôt la Marie-Jeanne vit s'éloigner la dernière voile, le dernier jet de fumée, et resta seule, petit point isolé sous le soleil riant, tandis qu'au pays, anxieux, les pères, les jeunes mères et les enfants surveillaient l'entrée des barques...

Novembre s'écoulait, la pêche donnait toujours, et l'équipage chantait. Puis une nuit, le doux clapotis de l'eau qui les avait bercés sans arrêt depuis des semaines, se gonfla avec rage, et se rua de toutes parts sur l'embarcation audacieuse qui avait voulu la braver... Vite à la manœuvre! Dans la tempête déchaînée chacun gagne son poste... "Ce n'est rien, une affaire de quelques heures et nous gagnons le large..." Ce fut une affaire de cinq jours... sans répit... sans repos... Quand le calme revint et que l'on fit son compte, des larmes coulèrent sur les visages bronzés des survivants. Yves Leguec avait vu le mousse emporté par un paquet de mer... Fernand Tellier gisait là, écrasé sous le mât rompu de l'avant... Pierre Denis manquait à l'appel, la gueuse l'avait pris lui aussi... Jean Ledru, sa vieille face ravagée de douleur, regardait

tristement, lentement, autour de lui; les mâts n'étaient plus que tronçons, des cordages arrachés quelques lambeaux traînaient, le gouvernail brisé livrait la goëlette à la mer vengeresse, et pourtant le soleil riait encore...

Il ne restait qu'un seul espoir, être entraînés par les courants vers les lignes de navigation. En prévision d'une attente qui pouvait être longue chacun décida de prendre chaque jour la plus minime portion de vivres; Jean Ledru déchira les draps de son lit pour en faire des signaux; puis tous les cinq s'agenouillant, se recommandèrent à la Madone. Ils lui promirent un pèlerinage au retour, ils feraient de leurs mains une miniature exacte de la Marie-Jeanne, Jean Ledru la portant en tête, ils iraient la lui offrir dans son sanctuaire sur la falaise normande, et graviraient pieds nus la rude côte de pierre. Puis, ayant prié, ils s'assirent autour du mât brisé et, égrenant leurs chapelets, attendirent.

Les longues heures d'espoir et de découragement alternées commencèrent. La nuit, ils se remplaçaient l'un l'autre dans une vigie constante; trois jours passèrent; les yeux

fatigué se brouilla; ces figures presque immatérielles dans cette immatérilité grise ce n'était, ce ne pouvait être ses hommes, mais leurs ombres... leurs corps étaient revenus de l'au-delà pour le juger lui, leur capitaine dont l'audace folle les avait conduits à la mort. Fasciné et horrifié tout ensemble, il approche... Que vont dire ces bouches blêmes qui s'entreouvrent?... quelle malédiction vont-elles jeter sur lui?... il est tout près maintenant; à genoux auprès d'eux. Un triste sourire pâle éclaire les traits moribonds, les mains faiblement se soulèvent pour se poser sur le vieux chef aimé, les lèvres articulent en y faisant passer toute leur rude tendresse ce seul mot... Patron... Lui, ravagé, bégaye avec douleur: Mes enfants... mes pauvres enfants...

Ils n'ont plus maintenant la force de descendre aux couchettes de l'entrepont, les vivres sont presque épuisés, il reste quelque biscuits et un peu d'eau fraîche... A moins d'un miracle c'est la fin... Mais le savent-ils?... Le froid les engourdit et ils s'en vont sans douleur... Leurs cerveaux embrumés se peuplent d'images, de visions qu'ils croient réelles.

Leur couche n'est plus le pont glacé de la goëlette condamnée, mais le lit moelleux là-bas dans la maison chaude... la femme va et vient par la salle claire... les enfants gazouillent... les géraniums fleurissent aux fenêtres... par la porte ouverte d'où l'on voit la mer, le soleil entre à flots... Le brouillard se resserre, enveloppant tout d'une demi nuit. Tout-à-coup, là, tout près, le voile gris lentement se déchire; Jean Ledru péniblement s'accoude et regarde de tous ses yeux. Une main invisible semble soulever les voiles une à une: à travers la brume, maintenant plus légère, un château féérique se dessine; ses murs de jade pâle sont délicatement taillés et colorés, ils s'élancent hardis dans les airs en aiguilles dentelées fantastiques; les cinq moribonds maintenant le contemplent; émerveillés, les misérables faces de squelettes se tendent



Au pays, les pères, les jeunes mères guettaient l'entrée des barques...

toujours scrutaient l'horizon. Depuis quelques instants, Yves Leguec fixait le même point lointain; et tout-à-coup, la figure éclairée de joie, ne pouvant parler, il tendit le doigt. Tous regardèrent. Là-bas, tout là-bas, où le ciel et la mer se confondent, c'est la forme d'un vapeur qui se dessine. Vite aux signaux; les bras s'agitent secouant les lambeaux blancs; les poitrines se soulèvent et halètent des cris fous; pauvres appels d'espoir perdus dans l'infini... Le navire passe... Ils n'ont pas été vus... Devant les faces ravagées de ses vieux compagnons, Jean Ledru, le chef se redresse: "Un autre viendra, ne vous découragez pas..." Et la vigie recommence...

Elle se prolongea... Le froid devenait vif, les hommes mal nourris sentaient leurs forces les trahir... Un matin de fin décembre, Jean Ledru en s'éveillant fut surpris du calme inusité qui l'entourait, chancelant, les yeux à demi brouillés par la faiblesse, il monta l'escalier du pont. Un voile épais d'un gris monotone noyait l'air et cachait les eaux; la goëlette presque immobile semblait un bateau mort sur une mer sombre sans remous. Autour du mât brisé, groupés, les quatre survivants le regardaient venir. Leurs traits décharnés où les yeux agrandis se consumaient de fièvre, se détachaient glâbres dans le brouillard gris. Jean Ledru eut peur... son pauvre cerveau

vers lui.

Une grande déchirure s'est faite dans les voiles qui le dissimulaient; les murs, tout-à-l'heure de jade, sont maintenant du marbre le plus éclatant qu'une lumière intense et invincible éclaire. Tout-à-coup, au sommet de la plus haute tour, une forme se détache, rayonnante; la figure au regard d'adorable douceur et au sourire divin se penche sur les cinq moribonds; elle s'incline et ses bras tendus les attirent. Eux, extasiés, se soulèvent avec effort pour aller vers elle et murmurent: La Madone... La Madone... Les portes du Paradis...

Quelques jours plus tard, la note suivante parvenait aux journaux de France: Le 25 décembre au matin, près des îles Madeleine la goëlette Marie-Jeanne, de Fécamp, s'est brisée contre un iceberg; le choc a été entendu de la côte; des épaves portant son nom ont été retrouvées sur les rochers à marée basse, la mer n'a pas rendu les corps.

FRANÇOISE CARTIER.

CHEZ LA BLANCHISSEUSE

— C'est la grève, mon bon monsieur. Si vous voulez vos faux-cols, faudra que vous repassiez.

Suggestion Pour Cadeaux de Noël

Un abonnement à

La Revue Moderne

Rien ne plaira autant à ceux à qui vous réservez un cadeau aux Fêtes qu'un abonnement à LA REVUE MODERNE.

Ce genre de cadeau est très populaire à la ville comme à la campagne, car c'est réellement un cadeau que vous donnez douze fois.

Chaque donateur ou donatrice d'un abonnement-étrennes à LA REVUE MODERNE peut nous confier sa carte de visite accompagnée de ses souhaits, et nous aurons le soin d'attacher cette carte à la Revue qui sera envoyée sous une enveloppe spécialement préparée à cette fin.

Faites-nous parvenir ces abonnements au plus tôt afin d'éviter les erreurs qui peuvent surgir dans la hâte des derniers moments.

Profitez du tarif spécial et envoyez-nous vos abonnements AUJOURD'HUI !

Prix de l'abonnement d'une année :
 Au Canada . . . \$2.00 Aux Etats-Unis . . . \$3.00
 3 abonnements pour \$5.00 2 abonnements pour \$5.00

(Découpez ici)

LA REVUE MODERNE,
 198, rue Notre-Dame, Est,
 Montréal.

Messieurs,

Je désire offrir comme cadeau, un abonnement à LA REVUE MODERNE, aux personnes dont les noms et adresses suivent :

Nom.

Adresse.

.....

.....

Ci-joint, veuillez trouver la somme de \$ ainsi que les cartes de souhaits que vous voudrez bien attacher à la Revue que vous expédiez aux personnes sus-mentionnées.

Nom

Adresse

Entre les deux "France"

Oui... entre les deux "FRANCE", nous avons pensé qu'il serait agréable de créer des liens d'amicale camaraderie. Depuis quelque temps déjà, plusieurs de nos lectrices manifestaient ce désir d'entrer en correspondance avec des cousines de France, dans le but d'échanger des idées, des sentiments, des impressions, et de se créer de nouveaux horizons. Voilà que dans sa bonté, Madame la Directrice a voulu faire du rêve de ses fidèles lectrices, une réalité; et c'est ainsi que vient de naître la correspondance entre les deux "FRANCE".

Nous donnons tout de suite quelques adresses de Cousines d'outre-mer, qui désirent des correspondants chez nous; et à qui on peut écrire directement et immédiatement:

Melle Darot, Rue de Nanterre, 29, à Asnières, Seine, France.

Mde Durand, Argagnon, Basses-Pyrénées, France.

Melle Marie Henriette Gaudon, Rue Zacharie, 14, Paris, France.

Melle G. François, Inst., Somette-Eaucourt, Somme, Ham., France.

Melle Marthe Mazières, Rue Foudandrye, 123, Bordeaux, France.

Melle Laure Schell, 1, Quai Lezay, Marnesia, Strasbourg, Bas-Rhin, France.

Mde Anna Porreux, 23, 39 Rue Elisée Reclus, Bordeaux, France.

Melles Duchaine et Brivet, 13, Passage Martin, Villeurbanne, Rhone, France.

Melle Rosette Mazan, chez Mde Goudot, 66, Boulevard des Brotteaux, Lyon, France.

Mme Bernardy de Clavières, 9, Boulevard Théodore-Thunier, Marseille, France.

Melle Lucienne Tinneru, 9, rue Téniers, Bruxelles, Belgique.

Il est des correspondants qui désirent faire échange sous un "Pseudonyme". Pour correspondre avec ces dernières, il faudra adresser les lettres à la Revue Moderne, sous double enveloppe, l'enveloppe intérieure renfermant la lettre et portant la suscription, c'est-à-dire le "Pseudonyme" plus l'affranchissement pour l'Europe. On y joindra 10 sous, argent ou timbres, pour couvrir nos frais comme intermédiaires, et on mettra le tout dans une autre enveloppe qu'on nous adressera directement à la Revue Moderne et ainsi libellée: Courrier entre les deux FRANCE.

Voici quelques pseudonymes des correspondantes qui désirent garder l'incognito:

Melle Dolores B. Vendéenne... "Un Clocher dans la Plaine"... "Mes Verts Sapins"... "Mioche"... "Sur les Rives du Mékong (en Chine)"... "Je Descends de la Lune"... "Myosotis Bleu"... "Une fervente Collectionneuse"... "Jeanne, (Italienne)"... "Pavillon de l'Amour"...

Ne pas oublier pour ces correspondantes, d'adresser les lettres à la Revue Moderne, comme il est dit plus haut.

LA REVUE MODERNE,

198 Notre-Dame Est, Montréal.

Nos lectrices se souviennent du bien accompli pendant la GRANDE GUERRE par l'œuvre des Mairaines de Guerre. On vient d'avoir la pensée de créer une œuvre semblable en faveur des malades dans quelques sanatoria. Ces malades n'ont pas toujours les moyens de payer leur correspondance. Les correspondantes canadiennes à qui sourirait cette œuvre des Mairaines, devraient agir envers leurs correspondantes malades, en les gâtant comme de vraies filleules.

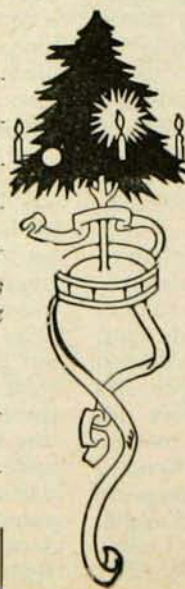
Au Sanatorium de Berck, France. On peut faire son choix dans la liste ci-dessous:

Yvonne, 13 ans; Alice, 17 ans; Marie-Louise, 16 ans; Marthe, 16 ans; Renée, 22 ans; Raymonde, 13 ans; Fernande, et Marcelly, 18 ans toutes les deux; Berthe, 30 ans; Hélène, 34 ans; Valentine, 33 ans.

Au Sanatorium de Ploenmeur, Kerpape, France. On a aussi besoin de Mairaines. S'adresser à ? Ste-Thérèse de St-Pierre.

Et maintenant, chez-nous: Nos petites sœurs malades au Sanatorium du Lac Edouard, demandent aussi des correspondantes: Voici la liste. Lorraine Boulay, Marie-Jeanne Coutu, Mathilda Lavigne, Pierrette Ladouceur, Muguet L'Heureux, Pitchounette, Germaine Tremblay.

Voilà des invitations qui s'adressent au cœur et à l'esprit tout à la fois, et qui promettent des "heureuses."



ROMAN
COMPLET

C'est Votre Histoire

Par
JEANNE
PERDRIEL-
VAISSIERE

L'histoire de tous ceux qui, si durement, furent traversés par ces années de tourmente.

I

Qui les réveillera de leur terrible bonheur ?

J. P. V.

L'automobile qui, depuis un instant, roulait sur le plateau, se trouva tout d'un coup au sommet de la côte; Calixte, assis auprès du chauffeur, se retourna vivement:

— Regardez, maman, c'est joliment plus beau que Morgat!

D'un signe de tête, Mme Antréville approuva.

La pente dévalait rapide et rectiligne, sa pâleur sablonneuse tranchait le paysage en deux. A droite, une coupe d'indigo; le petit port se massait, adossé à la dune qui l'abrite des vents du nord; à gauche, une large baie, le cirque dressé des falaises, la griffe de la Pointe des Pois s'abattant formidable sur l'Ouest immense et miroitant. Et tout autour de l'horizon, la mer brillait d'une couleur tendre, argentée par les rubans de courants.

L'automobile glissait; Saturnin, le chauffeur, fila devant l'église, traversa la place et se trouva sur le quai. La marée s'y heurtait à petits clapotis chantants.

Saturnin stoppa devant une maison à un seul étage dont le toit d'ardoise s'allonge, percé de fenêtres mansardées.

En lettres peintes, l'enseigne s'étalait sur la façade:

Hôtel de la Mer, Veuve Le Hur.

Calixte avait déjà sauté à terre.

— Alors, c'est ici? demanda Charles Antréville.

Il toisait la terrasse où des groupes de touristes, bêtement, sirotaient quelque apéritif tout en suivant des yeux le mouvement des barques de pêche.

— C'est ici, fit Didier Cubzac.

Se tournant vers Mme Antréville, le jeune homme ajouta:

— Que dites-vous de cette rusticité? Est-ce assez avenant et naïf?

Charles haussa les épaules; la réflexion du "critique d'art", comme il appelait Cubzac, ne lui masquait pas l'épaisseur des verres, ni l'étain des cuillers désargentées, ni les mouches qui paissaient à même le sucre.

Christine Antréville répondit:

— C'est amusant.

Cubzac n'en demandait pas plus. Il avait pris l'habitude de parcourir avec Mme Antréville les expositions et les musées, provoquant son approbation, appuyant son jugement sur le sien: il ne goûtait pleinement que ce dont elle jouissait avec lui.

Charles Antréville regardait la route:

— Ils ont passé par Quimper, dit Calixte, ces dames se sont arrêtées dans toutes les boutiques.

Mme Antréville passa son bras sous celui de son fils.

Pressant légèrement le bras de Calixte:

— Ça va? dit Mme Antréville avec sollicitude.

— Très bien! fit le jeune homme.

Le fils était déjà plus grand que sa mère; sans qu'ils se ressemblaient, une sensibilité de même ordre se devinait en eux.

— Les Hottières vont arriver, reprit Calixte qui poursuivait une pensée, serons-nous obligés de suivre toutes leurs promenades?

— Non, reprit spontanément Christine, chacun prendra sa liberté.

Cubzac approuva d'un signe; depuis longtemps son opinion était faite: Mme des Hottières et Mme Lagrange ne l'attiraient point, il "se sentait leur déplaître";

avec Sallanches, il n'avait pas deux idées communes; seul Legrand des Hottières, l'associé d'Antréville, le laissait en confiance malgré sa froideur.

Les trois promeneurs revenaient sur leurs pas. Sur le quai, une automobile de luxe se rangeait à côté de la leur que Saturnin n'avait pas encore garée.

Grande émotion à l'Hôtel de la Mer; les servantes s'ébrouent, la plus mûre, Eugénie, crie à travers la salle:

— Mam'zelle Maryvône, y a maintenant deux autos!

Et d'un autre côté:

— Dépêche-toi, Soazic, va aider "ceux-là" à descendre, tu vois bien que moi je sers les clients, débrouille-toi, aussi donc!

Mme des Hottières et Mme Lagrange, sa sœur, sont debout dans leur voiture, elles s'interpellent:

— Où est le coussin rouge?

— Tu l'avais sous tes pieds!

— Pas du tout!... ah! le voici!

Léon, Léon! prenez donc Pouf, mettez-lui sa chaîne, je ne veux pas qu'il traîne avec tous ces chiens malpropres.

M. Legrand des Hottières, posément, reçoit le bull et passe à son collier la bélière nickelée de l'esclavage.

Mme Lagrange, à laquelle Ludovic Sallanches tend une main empressée, se débarrasse d'un épais manteau; elle en sort éclatante comme une pomme pas mûre, déroulant l'écharpe qui serrait à ses tempes un bonnet de taffetas froncé.

Congestionnée, Mlle Le Hur paraît enfin, sa face ronde épanouie:

— Bonsoir, messieurs et dames, entrez donc, s'il vous plaît.

Antréville a rejoint les arrivants:

— Avez-vous fait bonne route?

C'est Sallanches qui répond:

— Oui, mais ces dames n'ont pas goûté.

Et, se tournant vers les deux sœurs:

— Il est un peu tard pour la tasse d'eau chaude; un verre de Porto?

— Entendu! répond Mme Lagrange qui affecte une allure garçonnière.

Elle s'installe avec sa sœur.

Mme Antréville et Cubzac reviennent sans hâte; ils prennent place à leur tour, conviés par Sallanches.

— Calixte! où a donc passé Calixte?

Le jeune homme est sur la cale auprès de Mlle Le Hur; tous deux regardent les grosses bêtes visqueuses que les pêcheurs jettent à leurs pieds.

— Calixte! Calixte! appelle Mme Antréville.

Le jeune homme rejoint Christine:

— Ce petit port est merveilleux! dit-il, nous allons y séjourner, n'est-ce pas, maman?

Les verres sont vides, Mme des Hottières questionne:

— Et les chambres? Sur quoi allons-nous tomber? Nous ne pouvons tout de même pas habiter cette mesure?

Soazic entend le propos et court avertir Mme Le Hur.

Une vieille femme entre par la porte de la cour: coiffée selon l'ancienne mode du pays, ses tempes prennent, sous le reflet bleuâtre de la mousseline, une délicatesse d'ivoire, quelques fins cheveux blancs y ondulent, souples encore. Un nez mince, une bouche fine, des yeux de noisette, Mme Le Hur ressemble à un portrait de donatrice dessiné par un primitif.

— Soazic, dit-elle, si ces dames veulent se rendre dans leurs appartements, conduisez-les jusqu'à l'annexe. Et ces messieurs? Combien de chambres en tout?

— Dites donc, Cubzac, fait Antréville, c'est vous qui nous avez entraînés jusqu'ici, je ne m'occuperai de rien, servez-nous de fournisseur.

— Avec plaisir, répond le jeune homme.

Et pour parler à la vieille Bretonne dont la dignité le ravit, le "critique d'art" se lève, respectueusement.

— Sept heures? certainement non, je ne dînerai pas à sept heures! Que ferions-nous de la soirée dans ce pays-ci? Avertissez-les, dites-leur de dresser la table pour huit heures et quart, c'est tout ce que je puis accorder aux mœurs locales.

— Bien, bien... fait des Hottières indifférent.

— Du reste, Sido n'est pas plus prête que moi.

— C'est possible, mais Mme Antréville est descendue.

— Oh! Christine...

Léa des Hottières soulève légèrement ses belles épaules:

— Christine court les falaises et s'extasie sur les couchers de soleil.

— Elle sort avec Calixte.

Léa des Hottières passe doucement sur son visage un tampon d'ouate imprégné d'une mystérieuse substance parfumée; elle rentre les lèvres, tend son cou, se penche à droite, à gauche, devant le miroir à trois faces installé sur une table au tapis déteint. Cette onction terminée, une couche de poudre au page de la reine étendue sur sa face, Léa répond:

— Calixte n'occupe pas sa mère autant que vous affectez de le croire, il sert de prétexte aux promenades avec Cubzac.

— Le "critique d'art", poursuit-elle, c'est une romance que ce garçon-là! il m'ennuierait bien!... après tout, c'est leur affaire.

Legrand des Hottières donne ses ordres pour retarder le dîner.

— Pas avant huit heures et quart; ayez soin du couvert, ces dames y tiennent beaucoup.

— C'est ça qui va être embêtant, constate Soazic, faire manger ceux-là après tous les autres, on peut pourtant pas leur donner des restes?

— Mais va donc, bavarde! cherche une belle nappe et plie les serviettes en éventail.

Entre deux carafes, Mme Le Hur a placé un vase de verre bleu plein de reines-marguerites violettes et roses;

Les huit convives prennent place; Ludovic Sallanches entre Mmes Lagrange et des Hottières, Didier auprès de Mme Antréville.

Calixte s'empare du menu dont il fait la lecture, Sallanches s'excuse auprès de ses voisines:

— Nous ne nous sommes pas résignés à enfiler nos smokings.

— On vous met à l'amende, répond Mme Lagrange, ça vaut une bouteille de Moët!

— Eh bien! tout de suite! Hé! petite fille, une bouteille suivie de quelques autres! Enlevez ces vagues boissons, apportez des coupes, nous dînerons au Champagne.

Le vin mousse, la gaieté s'établit.

Le corsage de Mme des Hottières accuse des épaules parfaites, son cou est long, son profil aquilin; aucune spontanéité dans ce visage de composition.

Un compliment de Sallanches est cependant bien accueilli, mais Sidonie Lagrange s'applique à occuper son voisin; elle a échangé sa robe verte contre un crêpe de Chine citron favorable à ses bandeaux noirs, elle est plus maigre que sa sœur, plus jeune un peu, elle ouvre démesurément les yeux à toute occasion; ses dents, un peu avançantes mais belles, ont, dit-on, croqué presque totalement la fortune de son mari défunt. Sallanches — le Sallanches des grandes savonneries de Marseille — serait un successeur appréciable.

Antréville boit gaillardement, ce gros garçon solide prend de la vie les agréments faciles.

Ces dames parlent de toilette, Mme Antréville a parcouru Camaret:

— Une grosse toile, on en peut faire des robes, j'ai demandé le prix dans la boutique, c'est pour rien.

— Christine possède un flair spécial pour les occasions, déclare Sidonie Lagrange.

— Les occasions? intervient Antréville, pourquoi des occasions?

— Laisse les soldes aux madames sans le sou qui n'ont pour se nipper que du fil blanc et de l'ingéniosité, je ne souffre pas les femmes frusquées comme des trotteurs!

Christine se redresse:

— Ai-je l'air d'une midinette?

— Oh! Madame!... s'exclame Cubzac.

Calixte prend la main de sa mère et l'embrasse avec une vivacité enfantine.

Léa réprime son ironie:

— Vous êtes encadrée par des admirateurs!... Ils expriment le sentiment général.

Sido se penche vers Sallanches:

— Qu'allons-nous faire? Il n'est pas neuf heures et demie.

On se lève.

Antréville et des Hottières se dirigent vers le Notic, le reste de la bande les suit, sans projet arrêté.

— Didier manque d'entrain, ce soir, remarque Calixte.

— Mais non, mais non...

Et Mme des Hottières d'une voix mince:

— Il attend le clair de lune.

— Madame, vous ne croyez pas si bien dire!

Au-dessus des falaises de Trez-Rouz, une lumière rose teinte l'atmosphère, la lune monte, énorme, couleur d'abricot, tel un fruit humide et gonflé; un filet d'argent s'allonge sur le port.

Instinctivement, Christine, Didier et Calixte se laissent distancer. Ils s'arrêtent, retenus par l'heure incomparable, muets tous trois. L'enfant, parce que cette beauté comble momentanément les désirs d'une nature sensible et enthousiaste, Didier parce que la nuit d'été s'appuie à la fois sur le cœur de Christine et sur le sien.

—

La jetée se termine en forme de spatule: un terreplein supporte la Tour Dorée, —

château de brique construit par Vauban, — et la petite chapelle de Roc'h'amadou, elle aussi guerrière, puisque sa flèche fut emportée par un boulet anglais, en 1684, pendant la bataille de Camaret.

Calixte s'avance d'un pas souple, il est vêtu de flanelle blanche, ses cheveux, au soleil, brillent d'un or enfantin.

L'heure est matinale, les promeneurs peu nombreux; Calixte cependant rencontre Saturnin qui prépare des lignes.

— Où irez-vous pêcher, Saturnin?

— Je ne sais pas trop, la mer descend, je vais tâcher de trouver un youyou avec des gosses pour me conduire du côté du Gouin.

— Quels sont ces bateaux mouillés auprès de la cale?

— Des dundees, monsieur Calixte.

Les marins attendent la douane, mais tout à coup, interpellant le plus éloigné:

— Je crois bien que je ne me trompe pas, hé! Jérôme Le Goff!

Un homme se retourne, la face tannée, vêtu de toile rousse, chaussé de sabots.

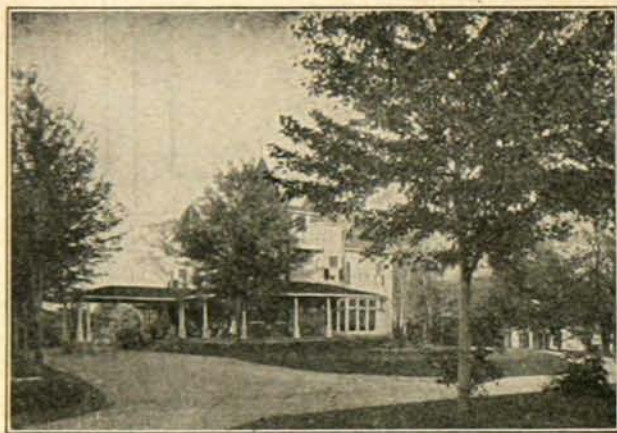
— Tu ne me reconnais pas? insiste le chauffeur.

La figure du "langoustier" s'éclaire:

— Cré tonnerre! tu as changé! c'est-i Doué possible, c'est-i toi, "crochu"?

— Oui, "brezou", c'est moi, Saturnin Chevre, ton compagnon de plat sur le Dupetit-Thouars!

Jérôme Le Goff, patron du Neptune, son père, le vieux Laumic, doyen des patrons-pêcheurs de Camaret, sa femme, ses enfants attendent sur la cale le débarquement des langoustes; Saturnin fait connaissance avec chacun d'eux. On l'invite à souper et, du coup, Jérôme Le Goff propose à Calixte une bête étrange à figure d'orchidée dont la couleur et la forme ravissent le jeune garçon:



Sanatorium PRÉVOST, Inc.

Institution unique située à
CARTIERVILLE, P.Q.
(à quelques minutes de Montréal)

Maladies Nerveuses, Cure de Repos, de Régime et de Désintoxication, Maladies de la Nutrition, Convalescence.

Institution fondée par feu le
Docteur ALBERT PREVOST

ex-médecin légiste de l'Université de Paris et ex-professeur
de Neurologie de l'Université de Montréal.

Médecin en charge :

Docteur EDGAR LANGLOIS

Spécialiste des Maladies Nerveuses, assistant à la clinique de
Neurologie de l'Hôpital Notre-Dame.

Médecin-adjoint :

Dr. CHAS. A. LANGLOIS
Radiologiste.

Ecole de garde-malades
dirigée par
Mlle CHARLOTTE TASSE
Garde-malade en chef.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES

Téléphone : Atlantic 7200 Ecrivez pour prospectus

Un remède souverain pour les maladies des femmes Gratis. — Un traitement de 10 jours.

Orange Lily est un remède certain pour les maladies féminines. On l'applique sur la partie douloureuse et les tissus malades l'absorbent. L'obstruction disparaît et le soulagement est non seulement physique, mais aussi mental ; les vaisseaux sanguins et les nerfs se fortifient et la circulation devient normale. Ce traitement est basé entièrement sur les procédés scientifiques modernes et agit directement sur la cause du trouble ; il est souverain dans tous les troubles féminins, y compris règles douloureuses ou retardataires, leucorrhée, descentes, etc. Prix \$2.00 la boîte, suffisante pour un traitement d'un mois. Gratis ; Un traitement d'essai de 10 jours, valant 5c., sera envoyé à toute femme souffrante m'envoyant son adresse. Envoyez 3 timbres et adressez Mme LYDIA W. LADD, Dept. 64, Windsor, Ontario. En vente dans toutes les meilleures pharmacies.



REPRESENTANTS

Il nous faut un représentant dans chaque ville et village du Canada. Réservez votre territoire aujourd'hui en écrivant au Gérant de Circulation,

LA REVUE MODERNE

198, rue Notre-Dame, Est.

Montréal, Qué.

C'est Votre Histoire

— C'est une cavaque. On ne peut pas mettre ces bêtes-là avec les langoustes, explique Jérôme Le Goff, elles les dévoreraient, tant elles sont voraces ; mais c'est bon à manger, vous pouvez la faire cuire.

Les douaniers arrivent, un remueménage emplit la coque du dundee ; Calixte, chargé de son trésor, se dirige vers la maison.

Christine n'a pas encore quitté sa chambre, Calixte entre radieux, la cavaque entre ses mains ruisselantes :

— Comme c'est joli ! d'où viens-tu, mon fils ?

Le jeune homme pose l'animal sur le plancher, s'assoit aux pieds de sa mère, raconte sa promenade.

Christine, de temps en temps, passe une main sur cette tête dorée ; relevant le front, Calixte lui sourit.

— Nous avons bien fait de venir à la mer, déclare Christine, tu as déjà le teint mieux coloré.

Calixte s'assombrit :

— Je ne peux jamais terminer une année scolaire ! quand passerai-je mon baccalauréat ?

Péremptoirement, la mère répond :

— Quand tu le pourras, rien ne presse ; ne parlons pas de cela ! As-tu bien dormi ?

— Oui, je commence à me sentir reposé ; quel beau pays !

— A propos, il faut écrire aux petits, Calixte ; j'ai reçu une carte d'Annette consternée d'Alban ; ils ne s'ennuient pas, Mademoiselle les occupe et les distrait, mais ils pensent que nous nous amusons beaucoup, et alors...

— C'est vrai, les pauvres gamins, on aurait dû les emmener !

— C'était difficile, ton père n'aime pas à s'encombrer d'eux lorsqu'il prend la route, un voyage circulaire fatigue les enfants.

— Nous les dédommagerons en août... Savez-vous, maman, si Dani des Hottières va bientôt nous rejoindre ?

— Sa mère l'attend, il quittera Paris dès que les résultats de son examen seront officiels.

— Il va être admissible, il travaillera son oral, son séjour sera court.

— Je le regretterai pour toi, qui n'as pas de compagnon de ton âge.

— Je ne m'ennuie jamais là où vous êtes, maman.

— Christine ! Christine ! que se passe-t-il ? Vous arriverez la dernière ce matin !

C'est Mme Lagrange qui parle, elle se tient debout dans le jardin qui sépare du sentier l'annexe de l'Hôtel de la Mer.

Hâtez-vous ! il est question de partir en bateau, tout le monde n'est pas d'accord : mon beau-frère se défile, votre mari parle d'emporter des provisions pour naufragés, Sallanches se range du côté du beau sexe, naturellement, et Cubzac se flétrit sur pied, sevré de la suave rosée de vos regards ! nous devons trancher la question avant le déjeuner.

Christine et Calixte rejoignent la bande, on discute :

Un flottement se produit : à quoi s'arrêtera-t-on ?

— Allons à la Pointe-des-Pois, propose Calixte, ces dames pourront se rendre en automobile jusque sur le cap.

— C'est loin ?

— Une petite lieue.

Antréville allonge les lèvres.

— La trotte ne me dit rien.

— Venez avec nous, propose Sido ; vous, ma sœur, mon beau-frère, Sallanches, le chauffeur et moi, nous tiendrons sans peine dans la limousine.

Oublié avec intention, Cubzac se félicite : la journée s'annonce plus plaisante qu'il ne l'espérait.

Christine approuve :

— C'est convenu, nous partirons à trois heures ; rendez-vous à quatre heures tout là-bas, au sémaphore. Vous nous accompagnerez, Cubzac.

La chaleur est forte, la route monte en plein soleil ; les dernières maisons du bourg sont dépassées, voici la lande et le grand souffle qui, pressant comme un rouleau, la rase à quelques centimètres du sol.

Le lieu est chargé de richesse mystérieuses.

Parvenus au sommet du plateau, les promeneurs s'arrêtent : de ce point, les regards ne savent que choisir.

Par-dessus le port de Camaret, par-dessus la presqu'île de Quélern, les fonds de la rade de Brest apparaissent : le double

estuaire de l'Aulne et de l'Elorn, le renflement du Menez-Hom, les creux, les pointes, les îles... Cubzac étend la main vers le paysage bleuâtre :

— Des lacs italiens ! fait-il, ne dirait-on pas l'un de ces "fonds" sur lesquels Vinci et ses élèves plaçaient leurs merveilleux portraits ?

— Quelle solitude !

Comme pour rétorquer cette parole, une forme blanche apparaît, nichée entre deux roches, les coudes aux genoux, le menton sur ses paumes. Une grande natte flotte sur les épaules de la jeune fille, elle ne se retourne point, mais quelqu'un qui était auprès d'elle s'élance vers Mme Antréville :

— Je ne me trompe pas, c'est Christine !

— Tante Marie ! quelle surprise ! que faites-vous ici ?

— J'y habite, ma nièce !

— A Camaret ?

— Pas tout à fait, à Pen-Hat.

Mlle Kerglaz désigne une chaumière isolée sur la dune, face au grand écueil qu'on appelle le Lion du Toulguet.

— C'est vrai ! je savais que vous possédiez sur la côte bretonne une petite maison d'été : Pen-Hat, je me souviens de Pen-Hat, mais j'avais oublié que Pen-Hat était en Camaret ; y êtes-vous seule ?

Mlle Kerglaz fait un geste :

La jeune fille se lève et s'approche. Présentations :

— Mademoiselle Gervais, Madame Antréville, ma nièce.

— Monsieur Cubzac, mon fils Calixte.

Mlle Kerglaz interroge :

— Ton mari ?

— Il est ici.

— Annette et Alban ?

— Ils vont bien. Je les ai laissés au Vésinet.

— J'ai grand plaisir à te voir, reprend Mlle Kerglaz, mais vous excursionnez...

— Nous nous rendons à la Pointe, Charles et nos amis, — toute une bande — nous y ont donné rendez-vous pour quatre heures.

Mlle Kerglaz consulte sa montre :

— Ne vous mettez pas en retard ; mais au retour, arrêtez-vous à Pen-Hat, c'est à peu près sur votre chemin.

— Entendu, ma tante, à tout à l'heure.

Christine ajoute spontanément :

— Je suis si contente de vous retrouver ! à Paris, on n'a pas le temps...

Les promeneurs s'éloignent, tante Marie et Monique se glissent de nouveau entre les rochers.

Mlle Kerglaz explique :

— Vous ne connaissez pas ma nièce ? elle habite Le Vésinet, mais elle a un pied-à-terre à Paris où les affaires retiennent M. Antréville.

— J'ai entendu prononcer leur nom, répond Monique, n'y a-t-il pas une banque ?

— Des Hottières-Antréville.

— C'est cela.

— Le milieu est très mondain, Christine suit le torrent ; de mon côté, je suis occupée : nous nous voyons à peine, cependant j'aime beaucoup ma nièce.

— Mme Antréville paraît charmante.

— Elle a une belle fille de huit ans, un petit garçon de six et Calixte qui a un beau visage, quelque chose de clair.

— Tante Marie, vous parlez toujours de la clarté !

Et Monique sourit. Mlle Kerglaz reste grave, les yeux fixés sur l'horizon :

— Un visage clair, c'est une âme qui vit : "La vie est la lumière des hommes"...

— Rentrons, nous préparerons du thé ! Les deux femmes suivent le sentier des douaniers : à gauche, dévalent des pentes rapides, couvertes d'une herbe glissante ; à droite, s'étend une lande rase, sans la moindre trace d'arbrisseau, et, de ce paysage de pierre, un chant s'élève, inlassable et radieux.

— Ecoutez, Monique, dit Mlle Kerglaz, écoutez l'été qui s'exprime, sentez-vous la joie de la création ? comme c'est bon de vivre, de rendre grâce !

— Tante Marie, répond Monique en passant tendrement son bras sous celui de sa vieille amie, quelle jeunesse est en vous !

— Vous plaisantez, Monique !

— Oh ! non, dit la jeune fille avec élan, j'admire ! quand vous aviez quinze ans, tante Marie, éprouviez-vous un autre frémissement en face de la nature ? votre émotion pouvait-elle être plus fraîche, plus intense ?

— Plus intense, je ne crois pas ; c'était

différent, mais pas plus fort; j'avais quelques tendances à la mélancolie, tout cela fut balayé, heureusement.

Voici la barrière; la femme de ménage, en partant, a caché la clef sous une roche, Monique va l'y prendre, elle ouvre la porte de la maison.

C'est une chaumière très basse; de plain-pied avec la lande, elle semble avoir poussé à même, couleur de sable et de rocher. Son toit d'ardoise est le reflet des jours de tempête quand les ciels de plomb abattent sur la mer, entre deux éclaircies, l'acier des grands nuages vagabonds.

— Tante Marie, dit Monique, il faut vous hâter, une automobile vient de passer sur la route, j'y ai distingué deux femmes très élégantes, ce doivent être les amies de Mme Antréville, celle-ci n'est pas loin.

Mme Antréville et son fils sont introduits dans la salle, pièce assez vaste qui occupe toute la profondeur de la maison. A l'est, une fenêtre ouvre sur la presqu'île; à l'ouest, — juste en face, — une verrière encadre le Lion du Toulouquet et le grand désert liquide, aveuglant sous le soleil.

Calixte a reconnu la maison: — Ma tante, dit-il, hier au soir, en arrivant à Camaret, tout en haut de la grande côte, nos premiers regards ont été pour votre chaumière; elle était traversée par le soleil; cela m'a frappé.

— Ici, dit Monique, on vit dans la lumière.

Calixte ne comprend pas l'intention, mais il éprouve un singulier plaisir à entendre la jeune fille engager directement la conversation avec lui.

Habitué au monde, Calixte est exempt des gaucheries de son âge, cependant Monique l'intimide, il se sent maladroit; il reste assis tandis qu'elle verse le thé, il faut que Mme Antréville s'en étonne:

— Eh bien, Calixte, te laisseras-tu servir par Mlle Gervais?

Quoi donc l'engourdit ainsi? en vérité, il ne sait pas.

Tante Marie explique à sa nièce:

— Nous sommes ici toutes deux, une femme du pays nous fait un vague service. Monique joue les bergères avec une grâce extrême. Son père, le baron Gervais, a bien voulu me la confier; il est très occupé, c'est l'époque des courses; Monique avait besoin d'une petite cure marine; sa tante, Mme de Saint-Rummel, ne peut supporter l'air violent de nos côtes, j'ai eu l'heureuse fortune d'emmener mon élève.

— Oh! tante Marie, interrompt Mlle Gervais, c'est moi que vous comblez.

— Chut! fait affectueusement Mlle Kerglaz, Calixte s'est-il promené du côté des Grottes?

— Pas encore, ma tante.

— Monique peut l'y conduire... D'ici, nous les suivrons des yeux, à moins que toi-même?

— Non, merci.

— Voulez-vous venir? dit Monique.

— Je vous suis, mademoiselle.

Dans la clarté bieu, les adolescents descendent la dune, rapides, sautant d'un plan à l'autre avec des rebondissements de ballon lancé.

Mlle Kerglaz et Mme Antréville sont seules; avec tante Marie, le convenu, les mots inutiles n'ont pas cours, Christine presque immédiatement entre en confidence:

— J'ai été inquiète pour Calixte, tante Marie; mais depuis que nous sommes en Bretagne, il va mieux.

— Et ton mari?

— Charles? toujours le même.

— Cela veut dire?

Christine hausse évasivement les épaules.

Elle a retiré le chapeau de paille qui l'abritait du soleil; la double lumière de la salle l'éclaire sans complaisance, ses trente-six ans supportent brillamment l'épreuve.

— Tu es étonnante, dit la tante, tu ne vieillis pas.

Un éclair de plaisir fait briller le regard de Christine, et Mlle Kerglaz constate une sorte de langueur satisfaite, quelque chose de sourdement voluptueux dans la quiétude du sourire et l'épanouissement des lèvres.

Fille du colonel Hauteffleur, orpheline à dix-huit ans, la jeune femme a épousé Charles Antréville.

C'était ce qu'on appelle "un beau mariage". Antréville, du chef de sa mère défunte, possédait une dot considérable. Son père, Jules Antréville, éleveur connu en Normandie, consentit en rechangeant:

— Tu ne sauras jamais compter, disait-il à son fils.

Peu après, il mourut. Charles vendit les chevaux, puis le domaine et, s'associant à Legrand des Hottières, homme expert en matière de finances, prit en main la banque de la rue de Berri.

Après la naissance de Calixte, le ménage s'installa au Vésinet, se réservant à Paris un pied-à-terre confortable.

— Tu ne vieillis pas!

Christine est debout devant une glace; la lumière, sur chacune de ses joues, pose des nacrées veloutées:

— Pourtant, je n'emploie guère les fards!

— Heureusement!

— Oui, n'est-ce pas, c'est mieux ainsi; Cubzac me disait à l'instant: "Les femmes abusent de la couleur."

— Cubzac? ce monsieur qui...

— L'ami que je vous ai présenté tout à l'heure, un garçon très fin, un érudit, je vous l'amènerai, il vous plaira.

Tante Marie laisse parler Christine:

— Nous sommes montés à pied, lui, Calixte et moi; nous admirions; le reste de la bande préfère la bonne auberge au beau paysage; Charles avait donné congé au chauffeur.

— C'est vrai, tu as ton automobile.

— Mon auto, c'est une manière de parler, rectifie Mme Antréville, elle sert à mon mari plutôt qu'à moi; elle ne vaut pas cher, Mme des Hottières ne descendrait pas à en faire usage, mais Charles m'en achètera une, j'en dois choisir la carrosserie.

Tante Marie interrompt:

— Mme des Hottières, la belle Mme des Hottières, n'est-ce pas?

Christine fait une révérence grand siècle:

— La belle Mme des Hottières.

— Je l'ai rencontrée chez toi, elle ne m'a pas plu; as-tu confiance en elle?

— Confiance? ce grand mot n'a pas cours dans le monde; je vois beaucoup Léa parce que nos maris sont associés, voilà tout; je lui préfère sa sœur, Sido Lagrange; Sido est braquée, tapageuse, elle dépense un argent fou mais reste sympathique. En ce moment-ci, le manège est bien amusant, ma tante!

Christine s'installe sur une chaise basse auprès de Mlle Kerglaz et, papotant comme une petite fille:

— Sallanches nous accompagne; je vous ai parlé de Sallanches, il gagne six cent mille francs par an sans avoir autre chose à faire que de les dépenser, donc Sallanches excursionne dans l'auto des Hottières. Sido, naturellement, a chargé toutes ses batteries, elle cherche à se remarier et dame! la chaumière et le cœur ne lui conviennent guère! elle guigne Ludovic Sallanches qui, du reste, est un bel homme; mais, si le jeu est curieux à suivre, c'est parce que Léa, — qui parfois semble favoriser sa sœur, — n'entend pas se dessaisir d'un chevalier servant: laquelle l'emportera? nous mettons des enjeux, Cubzac et moi!

Marie Kerglaz laisse parler la jeune femme; elle aime à écouter, démêlant vite au milieu du verbiage mondain de ses interlocuteurs, ce qui vaut à retenir, ce qui démasque le pli secret de leur caractère, la fissure de leur sagesse, la pente de leur fragilité.

Sans le moindre rigorisme apparent, elle questionne:

— Sur quoi mettez-vous des enjeux?

— Sur la chance de l'une ou de l'autre.

— Je comprends mal peut-être, mais estimez-vous assez peu Mme des Hottières pour la juger capable d'accaparer M. Sallanches jusqu'à entraver l'avenir de sa sœur?

Christine se met à rire:

— Oui, oui, nous la jugeons!

— Ce n'est pas flatteur; jusqu'où ira-t-elle?

Christine hausse légèrement les épaules:

— Ma bonne tante, il faut prendre le monde tel qu'il est et ne pas exagérer l'importance des intrigues qui s'y déroulent.

— Cependant, insiste Mlle Kerglaz, tu dois avoir une opinion: considères-tu ce manège comme inoffensif et Mme des Hottières comme une honnête femme?

— Distinguez! fait vivement Christine, Léa des Hottières témoigne d'une méchanceté inexcusable en se plaçant entre sa sœur et Sallanches, car Sido est ruinée, le mariage riche lui devient nécessaire, il y a urgence; mais, pour la question sentimentale, c'est un autre "département", la

C'est Votre Histoire

sincérité excuse tout, nul n'est responsable de son cœur.

— Pourquoi?

— L'amour souffle où il veut.

— Est-ce ton opinion?

La jeune femme s'est animée:

— Toute expérience y conclut.

Marie Kerglaz regarde sa nièce: une rapide flamme passe sur le visage mobile, la vieille fille est fixée; la vivacité de Christine équivaut à un aveu; en émettant un avis aussi péremptoire, la jeune femme ne pense pas seulement à Mme des Hottières, elle se rebiffe, elle affirme pour son propre compte.

Adroitement, Mlle Kerglaz fait glisser la conversation:

— M. Cubzac serait-il également un parti possible pour cette veuve en mal d'argent?

— Oh! pas du tout, ma tante! M. Cubzac est tout le contraire d'un homme pratique, d'un homme qui s'enrichit, il aime les arts, il vit "en beauté"; Mme Lagrange le juge pauvre, — partant négligeable, — Didier considère Sido comme une âme vulgaire dont le contact est insupportable.

— Pourquoi se promène-t-il en sa compagnie?

— Nous sommes en bande, Didier Cubzac voyage dans notre auto.

— Tu me dis qu'il est pauvre, comment s'offre-t-il d'aussi dispendieux loisirs?

— Pauvre! par comparaison, ma tante; Cubzac est très simple, il jouit d'un revenu qui suffit à ses goûts, il habite chez soi, dans un gentil pavillon, à Passy; il fait de la critique à la *Revue Nouvelle*; assuré de son indépendance, il n'aspire pas à mieux.

— Un dilettante sans ambition.

— C'est le mot, je le lui dirai.

Christine s'épanouit, puis ajoute:

— Une très belle nature.

Mlle Kerglaz désigne à sa nièce l'assiette de gâteaux demeurée sur la table:

— Grignote, Christine, on a toujours faim lorsqu'on arrive à la mer.

La jeune femme croque une galette:

— Comme on est bien chez vous, tante Marie!

Et s'attendrissant:

— Bonne tante Marie, je n'ai de vraie famille que vous!

— Ma petite fille!

D'un élan, Christine se lève et serre Mlle Kerglaz dans ses bras:

— Je sais bien que vous m'aimez; nous ne nous voyons pas souvent, mais vous avez sur moi plus d'influence que vous ne le pensez. Vous me donnez l'impression d'un refuge.

— Quelle est ta vie, Christine? Je ne parle pas de la surface, tu vas, viens, tourbillonnes, tu imites les neuf dixièmes des femmes riches et oisives de ta condition, mais je t'accorde assez de valeur pour te classer, quant au fonds, dans le dernier dixième et je répète la question: quelle est la direction de ta vie?

Christine hausse ses sourcils bruns:

— La surface, dites-vous, ma tante, oui, la surface empiète un peu, mais le moyen de s'arracher aux relations, aux obligations qu'elles entraînent, au mouvement de ces jours, moitié à Paris, moitié au Vésinet? Je voudrais m'occuper davantage des deux petits, — convenez toutefois que Mademoiselle me seconde à la perfection, — mais comment y arriver?

Les heures s'empressent, se surchargeant, rien à y faire.

— Crois-tu? on dirait que tu cherches à t'étourdir; ferme un peu la porte de ton âme.

Le clair visage de Mme Antréville se voile d'un désenchantement qui tire vers le menton les coins rieurs de ses lèvres, ses yeux se fixent sur un point incertain là-bas, par delà les toits du Kerneur:

— Mon âme? Ah! ma pauvre tante, je devine ce que vous allez dire, mon âme. Que voulez-vous, la foi m'a abandonnée, c'est comme l'amour, on n'y peut rien.

Avant que Mlle Kerglaz ait pu répondre, la porte s'ouvre, Monique et Calixte paraissent.

— Comme tu as chaud, Calixte!

Le jeune homme souffle un peu, ses yeux se creusent d'un cerne de bistre, Christine s'en aperçoit:

— Tu es fatigué, dit-elle.

Monique regarde son compagnon, discerne un peu d'inquiétude dans le ton maternel:

— Oh! madame, c'est de ma faute! j'ai tellement l'habitude de grimper les dunes, j'ai mené la course... je suis désolée...

Calixte vivement secoue la tête, rejette en arrière ses cheveux légers:

— Non, non, mademoiselle, je ne suis pas fatigué... les Grottes doivent être bien belles; nous resterons à Camaret jusqu'au moment où elles seront visibles, n'est-ce pas, maman?

— Et quand cela?

— Aux grandes marées, vers la fin du mois.

— C'est loin... nous verrons.

Mme Antréville prend congé.

Accompagnée de Calixte, Christine marche d'un pas juvénile.

Mlle Kerglaz et Monique les regardent s'éloignant:

— Je comprends que vous aimiez Mme Antréville, dit la jeune fille, elle inspire la sympathie.

— Et Calixte, interroge tante Marie, est-il un compagnon agréable?

— Oui, répond franchement l'adolescente, il me plaît; il est aimable et réservé; nous avons causé comme si nous nous connaissions depuis longtemps; il est très cultivé malgré tant d'arrêts dans ses études, il aime la musique, nous avons étudié du Ravel, nous nous sommes emballés!

— Emballés!

— Ne vous moquez pas de moi, tante Marie, j'apprendrai à mettre une sourdine "mondaine" à mes admirations; mais votre neveu n'a pas paru surpris par mon enthousiasme, lui aussi se passionne quand il est au concert.

— Vous avez raison, Monique, à quinze ans, la pondération serait une vertu d'excès.

— Bien sûr, et à quarante ans je serais aussi insensible qu'un mollusque!

Tante Marie s'écrie:

— Je ne crains pas cela pour vous!

—

— C'est trop fort, crie Charles Antréville, cet imbécile de Saturnin l'a fait exprès! Je vais couper court aux parties de pêche, il passe son temps chez les Le Goff, il ne s'occupe pas de sa voiture! La panne s'est produite faute de soin. A présent, il faut aller à Brest, trouver une pièce de rechange... pourvu qu'elle s'ajuste exactement! nous voici bloqués; vraiment, je la trouve mauvaise

— Bloqués? répond paisiblement Christine, pas tout à fait, tu circuleras avec les Hottières.

— Je n'aime pas à déranger les autres... et toi, si tu veux sortir?

— Je n'y tiens pas, je me promène à pied, je me repose, le régime me réussit.

— Tant mieux! ronchonne Antréville.

Il ajoute:

— Veux-tu venir à Brest? Il y a, ce matin, un bateau direct, on partira dans une heure; on déjeune bien au bar de la Marine, nous rentrerons par le Fret, ce soir.

Christine flâne, en kimono; la perspective d'errer dans Brest, d'échanger l'odeur pure de la dune avec les relents des rues nauséabondes l'induit à se sentir lasse:

— J'ai la migraine, non, je ne bougerai pas.

— C'est bon, rien ne t'y oblige, Calixte m'a déjà refusé... je vais rejoindre Sallanches.

— Sallanches t'accompagne?

— Certainement, ces dames aussi, et Léon des Hottières... tu parais surprise?

— Non... mais pour Léa c'est un beau tour de force: quel zèle!

Une demi-heure plus tard, Christine entend une voix aiguë:

— Eh bien! paresseuse, au revoir! voyez le soleil: les vents et les flots sont pour nous! Nul fantôme de petit baquet, la traversée sera liesse et divertissement! vous avez tort de ne pas en être.

— Amusez-vous bien, répond Christine, au revoir!

La bande s'éloigne sur la jetée.

Cubzac, un livre à la main, s'assoit dans le jardin de l'hôtel:

Calixte, qui circule depuis une heure, passe devant lui, rapidement:

— Vous n'allez pas en ville, Cubzac?

— On est trop bien ici!

Le jeune garçon répond par un geste qui veut dire: c'est mon avis! puis il monte chez sa mère, d'un trait:

— J'étais sur le quai, maman, j'ai rencontré tante Marie qui fait ses provisions, elle a su que nous étions seuls, elle nous invite à déjeuner; je n'ai pas voulu qu'elle

montât jusqu'ici, je vais lui porter votre réponse.

— Comme elle est bonne! dit Mme Antréville, il faut la remercier, mon chéri, mais nous serions indiscrets en acceptant, elle est à peu près sans domestique.

Le visage de Calixte exprime la déception, Christine s'en aperçoit:

— Tu désires déjeuner à Pen-Hat, cela te ferait plaisir?

— Oui, beaucoup.

— Accepte pour toi, un convive de ton âge est peu gênant; je déjeunerai à l'hôtel, ce pauvre Cubzac est resté pour nous tenir compagnie... j'irai te chercher là-haut quand la chaleur sera tombée.

Les yeux de Calixte brillent de contentement:

— C'est entendu, maman, merci, à ce soir!

— Tu pars déjà?

C'est Votre Histoire

— Je remonte avec tante Marie, je l'aiderai à porter son sac; vous êtes gentille, maman!

Sur le seuil, d'un geste rapide, Calixte envoie un baiser.

Christine flâne; par instants, elle s'approche de la fenêtre. Didier se rôtit consciencieusement sur un banc dont la chaleur écaille la peinture. Le soleil est si cru qu'il doit être impossible à Cubzac de maintenir son regard sur les pages de son livre; il attend; Christine se polit les ongles. Elle jouit d'une agréable sensation; retarder juste assez pour sa coquetterie le plaisir qu'elle va causer en paraissant.

— Enfin, vous voici!

Avant que Cubzac ait parlé, Christine

devine ce qu'il va lui dire; elle a déjà recueilli le compliment, la veille, à Pen-Hat et, de fait, Mme Antréville l'impose au plus indifférent.

Elle est jeune, tout son être vit avec une souple activité; elle pourrait bondir sur la dune comme Calixte, comme Monique Gervais; elle le sait, mais le regard de Cubzac lui en renouvelle l'assurance et la certitude embellit.

Ils échangent quelques paroles banales, leur tête-à-tête n'a pas la saveur d'une nouveauté, ils se rencontrent si souvent à Paris!

Devant l'Hôtel de la Mer, Cubzac et Christine ont trouvé l'ombre de la tente; Soazic empressée dispose leur couvert dehors.

La table est exiguë, intime, Cubzac et Christine déjeunent sans hâte, ils sont gais.

Un grand char à bancs s'arrête, plein de touristes qui, tassés, s'ébrouent avec satisfaction; les enfants accrochent leurs filets de pêche, les mouches piquent le cheval, la troupe se précipite sous la tente et lorsque Eugénie qui introduit les nouveaux venus, leur propose une table ronde tout au fond de la salle:

— Pas du tout, s'écrie l'un des arrivants, nous voulons déjeuner à l'air, installez-nous dehors, auprès du jeune ménage.

Mme Antréville a surpris le propos; avec un rire étouffé:

— Décidément, dit-elle, aujourd'hui tout le monde s'entend pour me rajeunir!

Mais le visage de Cubzac, l'expression douloureuse, tourmentée de son regard coupé court à cette fusée. Christine embarrassée rougit et tourne avec obstination sa cuillère dans une tasse de café dont le sucre a depuis longtemps fondu.

Un silence. Les yeux distraits de Cubzac errent sur les chaloupes au repos.

Christine sent qu'il faut parler, elle dit au hasard:

— Regardez ce filet bleu... une vraie robe de sirène... vous imaginez-vous toute une flotille voilée de cette mousseline-là?

— Je me l'imagine, répond Cubzac, quel beau voyage à tenter sous cet augure! Je vous emmène... où le vent nous poussera-t-il?

Elle se lève un peu brusquement:

— Je rentre, quelques lettres à écrire... voulez-vous que, ce soir, je vous emmène à Pen-Hat?

— A vos ordres; j'irai vous chercher à quatre heures, nous prendrons le chemin des écoliers.

Quelques lignes pour Annette, une carte postale pour Alban, et Christine demeure oisive, accoudée sur sa table.

Elle a presque l'envie de s'allonger sur un fauteuil comme un enfant qui boude, et de dormir.

"Je ne sortirai pas, pense Christine, je monterai tout juste à Pen-Hat." Au fait, pourquoi? Christine pose son stylographe, croise ses mains, y appuie son menton: à qui en ai-je?

L'image de Cubzac surgit, s'empresant et s'effaçant à la fois. Serviteur fervent, tenu par un lien de fleurs. Mais comment maintenir un homme jeune dans ce servage platonique et satisfait? Le danger s'insinue dans le jeu, le hasard d'une surprise et tout se trouble avec l'alternative de rompre ou de céder.

Christine se redresse, chasse l'éventualité fâcheuse: ce qui serait désagréable ne doit pas survenir.

Sa lassitude a disparu; un coup de peigne; un imperceptible duvet de poudre.

Christine descend et sourit à Cubzac. Au sortir du jardin, ils tournent à droite.

— Où me conduisez-vous? demande Christine.

— Fiez-vous à moi.

— Sur une plage? Nous allons rôder.

— Non point, j'ai repéré un refuge.

Didier n'a plus le visage tourmenté, Mme Antréville, toute allégée, se sent expansive, elle éprouve le besoin de récompenser:

— Cubzac, vous êtes un compagnon sans défaut.

Le compagnon sans défaut tourne vers son amie un sourire ému.

— Ce moulin, Cubzac, ce vieux petit moulin!

Ils sont parvenus au sommet de la côte: de chaque côté du chemin, une maigre moisson ondule, décolorée par les morsures du sel.

Une musique singulière s'y promène dont une oreille subtile distinguerait les modulations: l'avoine grelotte, sable fin passé au tamis; l'orge est une soie melle dépliée, le seigle, un taffetas neuf; la mer, en mesure, roule les galets; l'alouette trille et la brise circule, va, vient, emporte, rapproche la symphonie, tantôt découvrant la basse, tantôt accentuant le chant.

Mais, passé le village du Kermeur, toute culture cesse: la lande nue, la roche, un gouffre éclatant.

Christine et Didier s'arrêtent:

— Quelle splendeur!

— Ai-je bien fait de vous amener ici?

Cubzac marche devant, le sentier dégringole, remonte, recède, traverse un ruisseau dont les joncs s'étonnent du grand voisinage salé:

— Nous arrivons!

A l'abri du lourd soleil, dans les falaises de la Pointe, un coin d'herbe filiforme

GAGNEZ LE PREMIER PRIX

Trouvez la Réponse à ceci:

AL NOIBNTEERE
BNERAN
TSE AL
LERUMIELE

NOUVEAU COACH
ESSEX
SUPER-SIX

\$1500⁰⁰ EN PRIX

IMPORTANT

Si votre réponse obtient 125 points, le plus haut total pour la solution exacte, vous recevrez une récompense qui vous surprendra.

Premier Prix

UN COACH ESSEX
SUPER

Valeur \$1020

2e... \$150 en argent

3e... 75 " "

4e... 50 " "

5e... 35 " "

6e... 25 " "

7e... 15 " "

8e... 10 " "

9e au 32e \$5 chacun en argent.

32 PRIX

TACHEZ DE GAGNER LE PREMIER PRIX

Quel est ce mystérieux message? Le mystérieux message imprimé sur la bannière ci-dessus contient six mots mêlés à dessein. Placés correctement, ils constituent le mot d'ordre d'un meilleur service de bonneterie. Chaque groupe de lettres représente un mot, et les six mots forment la devise. Par exemple, la deuxième ligne des lettres mélangées est "BNERAN." Placées dans l'ordre voulu, elles forment les mots "BANNER." Si vous pouvez résoudre cet intéressant problème, vous avez la chance de gagner le premier prix. Observez les règles et faites un travail propre et soigneux.

REGLES

1. Ecrivez vos réponses à l'encre sur un seul côté du papier. Dans le coin supérieur de droite, inscrivez vos nom et adresse ainsi que le nom de ce journal. Indiquez si c'est monsieur, madame ou mademoiselle. Toutes autres indications doivent être faites sur une feuille à part. N'envoyez pas de réponse de fantaisie ou écrite à la machine. 2. Les concurrents doivent avoir au moins 15 ans. Les employés de la Compagnie, ainsi que leurs parents et amis sont exclus du concours. 3. Les décisions finales seront rendues par trois citoyens de Toronto, n'ayant aucun rapport avec notre maison. Les concurrents doivent s'engager à accepter leur décision. Les prix seront accordés selon le nombre de points. 275 points, le maximum ou le plus près donneront droit au premier prix. 125 points seront alloués pour la solution correcte; 50 points pour la propreté et l'apparence du travail, l'écriture, la ponctuation et la calligraphie, et 100 pour l'observance des conditions du concours.

LE MEILLEUR SERVICE BANNER

Nous instituons ce concours dans le but de faire connaître le meilleur service Banner nous voulons faire connaître au public les meilleures qualités de la bonneterie Banner qui se fait en pure soie, soie et laine, et pure laine, pour chaque membre de la famille, et qui se vend à des prix d'économie.

Tout concurrent qui trouvera une solution à ce mystérieux message et à qui on accordera plus de 100 points aura la chance de gagner plus de points et une demi-douzaine de cuillers Wm. Rogers garanties, gratis, en achetant, à des prix très modiques, une variété de lingerie ou bonneterie Banner, etc. Les articles au montant minimum de \$8.00, pourront être choisis dans le catalogue Banner intitulé "Prenez part à ces valeurs."

GRATIS

UNE DEMI-DOUZAINES DE VRAIES ROGERS

CUILLÈRES

A CEUX QUI SE QUALIFIERONT PROMPTEMENT

Envoyez votre réponse au plus tôt aujourd'hui

Banner Hosiery Cie. Limitée
Dép. 87 Toronto 2, Ont.

Premier prix.
Valeur de
\$1,020.00



Gagnez cet auto

s'étend entre deux rochers; les promeneurs s'y assoient, le spectacle les dépasse, ils demeurent silencieux.

Christine regarde Cubzac assis un peu au-dessous d'elle; instinctivement, le jeune homme se retourne, change de place sous le prétexte que l'herbe sèche est glissante, s'installe aux pieds de Mme Antréville.

Christine est adossée au roc, ses mains oisives sur ses genoux; Cubzac est à demi couché, en travers de la pente chaotique, il gratte distrairement le lichen qui, sur les pierres, écaille une lèvre d'or; il est troublé.

Les yeux bruns de Mme Antréville brillent d'une coquetterie ironique; comme on se jette à l'eau, Cubzac soupire:

— Ah! Christine! Christine!... quelle journée!

Cubzac continue:

— Je suis attaché à vous par tant de liens, nous avons tant écouté, regardé, admiré ensemble! j'en arrive à ne rien goûter si je ne le partage avec vous.

— Avez-vous oublié, interrompît Mme Antréville, le joli nom que vous me donniez?

— Je vous appelais "grande sœur", j'étais sincère. Vous êtes la main féminine que je n'ai jamais sentie auprès de moi et dont je ne puis me passer.

Christine conseille d'un air ambigu:

— Il faudra vous marier, Cubzac.

Didier répond simplement:

— Vous n'êtes pas libre et toute la question se résume en ceci: vous êtes belle, je ne suis pas un saint.

Prenant la main de Christine, il y attache ses lèvres longuement, douloureusement.

D'un geste brusque, Christine se lève:

— Si j'étais libre, j'aurais six ans de plus que vous, mon ami!

— Vous paraîtrez toujours plus jeune que moi!

Mme Antréville oscille entre des sentiments compliqués: tout au fond de soi, elle n'est point fâchée, mais elle tient à prendre une attitude sermonneuse:

— L'imagination, dit-elle, pare ce que nous ne pouvons atteindre... pour vous consoler, je vous chercherai une jeune fille parfaite.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi? C'est de la dureté de votre part; vous savez bien que je ne me marierai pas, ne me retirez pas le peu que vous m'accordez! c'est si délicieux d'être ici, seul auprès de vous, de goûter l'harmonie de vos gestes dans ce paysage intraduisible!

Sur le socle formidable du cap, la silhouette de Mme Antréville se dresse, face aux deux toiles tendues du ciel et de la mer; elle s'adapte toute à la joie de l'été, à la dangereuse grisaille du jour qui passe: que de choses à vivre encore!

Et d'un pas vif, entraînant son compagnon qui ne comprend plus:

— Hâtons-nous! on nous attend à Pen-Hat.

II

La messe est finie, les quelques fidèles qui suivent en semaine cette matinale dévotion ont déjà quitté l'église.

Les sabots claquent au dehors, la porte se referme avec un gros bruit de loquet qui résonne dans le silence. Tante Marie est à genoux, mains jointes, les yeux clos, absorbée par l'oraison.

Monique a fermé son livre, fait le signe de la croix, remis ses gants; elle regarde discrètement Mlle Kerglaz qui ne bouge pas... chère tante Marie!

Mlle Kerglaz relève la tête, pense tout à coup que Monique n'a pas déjeuné, se signe, fait la génuflexion et, d'un pas court qu'elle sait rendre rapide, se dirige vers la porte.

— Calixte!

Le jeune homme témoigne d'un vif étonnement, s'approche, salue.

Monique s'exclame:

— Que vous êtes matinal!

— Pas autant que vous, mesdemoiselles.

— Moi, répond Monique, sans la messe, je serais paresseuse!

Mlle Kerglaz observe son neveu:

— Où vas-tu? Il est à peine sept heures et demie; et ton régime, mon pauvre Calixte, voilà comment tu le suis?

Le jeune homme rougit vaguement, s'embarrasse:

— Les matinées sont si agréables, si fraîches.

— C'est vrai! Quand j'ai fait le petit effort de me sortir du lit, je suis récom-

pensée dès en posant le pied sur la lande. Avez-vous vu l'aube derrière le Menez-Hom?

Tout en parlant, tante Marie et Monique prennent la route de Lagat-jar; le jeune homme les suit, il goûte entre ces deux femmes un charme dont il ne s'explique pas la douceur.

La chaumière, là-haut, s'enveloppe d'une atmosphère dont l'âme sort reposée. Calixte, cependant, n'ose pas conduire ses amis jusqu'à Pen-Hat, il redescend, il rêve, sa matinée est embaumée par l'effluence d'une robe blanche.

La lumière caresse les toits lépreux qui luisent comme des perles grises; le clocher pointant au-dessus a saisi toutes les roses du matin; Calixte ralentit sa marche. Monique et tante Marie sortaient de l'église, une goutte d'eau bénite aux doigts de leur gant: l'église.

À Paris, le dimanche, Calixte, Annette et Alban se rendent avec leur mère à la messe de midi; M. Antréville s'en dispense, Annette porte un livre dont la reliure lui plaît beaucoup, Alban un missel plein d'images, Christine un carnet élégant: vingt pages y sont insérées, court formulaire où l'Evangile du jour est remplacé par une prière passe-partout. Calixte demeure les bras croisés, sans lire; le suisse s'avance, on quète, une voix de femme chante *O Salutaris*, vingt-cinq minutes sont vite passées.

Monique ne se contenterait pas de cela; la claire allégresse qui, tout à l'heure, chantait sur son visage a retenti sur la sensibilité du jeune homme. Certes, les deux femmes ne font point figures de bigotes, elles n'ont, ni l'une, ni l'autre, les mines contrites, le geste empêtré, l'allure de rat fuyant que l'on attribue à ce genre de personnes... Calixte songe.

Mme des Hottières a demandé négligemment à Christine:

— Qui est l'élève de Mlle Kerglaz? Vous me l'avez nommée hier quand elle a salué, Mlle Gervais, je crois?

— Monique Gervais.

— La fille du baron?

— Oui.

— Le baron est veuf et vous constatez qu'il ne s'encombre pas de sa grande fille.

— Elle est charmante, fait Christine, si naturelle!

— Cette jeune fille doit posséder une dot considérable.

— Je n'en sais rien.

Léa observe, sur sa main gauche, le reflet de ses bagues et, d'un air naïf:

— Calixte ne la quitte pas.

Etonnée, Christine répond:

— A leur âge, cela ne comporte aucune signification.

La belle personne, indolemment, murmure:

— C'est vrai, Calixte est un enfant et puis, si fragile, il vous faudra renoncer à le marier jeune.

Christine se redresse:

— Fragile, oui, nous avons beaucoup lutté pour sa santé, mais il se fortifie, il a repris du poids, il...

Léa des Hottières saisit la main de Christine:

— Chère petite, ne vous affligez pas, je trouve Calixte tout modifié depuis que nous sommes à Camaret; ce séjour comporte pour lui des bienfaits inattendus.

Mme Lagrange survient:

— Où va-t-on cet après-midi? J'ai besoin de ruban; je ne trouve rien dans les boutiques, mais je connais une modiste à Quimper.

— A Quimper! T'imagines-tu que Quimper est à trois lieues? il faudrait partir entre le café et les cigarettes; j'ai besoin de l'auto à cinq heures pour aller chercher Dani qui arrive par le Fret.

— C'est vrai, dit Christine, Dani sera ici ce soir, nous fêterons le succès du joli Saint-Cyrien.

Sido interrompît:

— Pas encore, il n'est qu'admissible.

Mais Léa répliqua:

— A moins de passer-droit, je suis sûre de mon fils; ses études ont été tellement brillantes! il pouvait choisir entre Navale, Saint-Cyr ou Polytechnique, ses professeurs me l'ont affirmé.

Ni figure, ni raisin, Sido s'écria:

— Amen! c'est un merle blanc! Il est bien gentil quand même.

Il est onze heures et demie, ces dames

C'est Votre Histoire

flânent sur le quai; de légers nuages courent, une brise assez vive rafraîchit l'air, la marée haute clapote, les gamins sautent d'un bond dans les youyous et s'en vont godaillant jusqu'aux radeaux.

Ces messieurs ont fait une cure de footing, on les aperçoit s'avançant.

Lourde, un peu essoufflée, Mlle Le Hur accourt vers eux:

— Monsieur des Hottières, on vous appelle au téléphone, faut aller bien vite à la poste!

Au bout d'un quart d'heure, des Hottières reparait, son visage froid semble fermé plus qu'à l'ordinaire. Sa femme s'en aperçoit:

— Qui vous a téléphoné?

— Gouron, le fondé de pouvoirs.

— A propos, Antréville, j'ai une communication à vous faire.

Les deux hommes s'éloignent.

Sallanches s'excuse:

— On prend l'habitude de la négligence, je ne sais comment j'oserai me mettre à table avec ce vêtement poudreux.

— Allons donc! en "sport", vous êtes l'homme le plus élégant de Paris.

Mme Lagrange, impétueusement, interrompt des Hottières qui revient avec son associé:

— Léon, pouvez-vous nous faire conduire à Quimper, j'ai des achats urgents.

— A Quimper, quand cela?

— Dans l'après-midi, nous irons ensuite au Fret pour chercher votre fils.

M. des Hottières retire son monocle, l'essuie lentement avec une languette de peau de daim:

— Impossible, le courrier arrive à quatre heures, je désire être ici avec ma voiture prête à partir.

— C'est vexant.

— Attendez jusqu'à cinq heures, vous pourrez nous accompagner: Antréville et moi filerons sur Quimper, nous y rejoindrons l'express du soir.

Léa intervient:

— Et Dani? sera-t-il obligé de venir du Fret dans une guimbarde?

— Il y a ma voiture, dit Antréville?

Personne n'interrompt les banquiers sur les motifs de leur brusque décision.

Après le déjeuner, cependant, Mme Antréville fait un signe à son mari:

— Je monte chez moi...

Charles la rejoint, et la porte fermée:

— Qu'y a-t-il? Tu parais préoccupé; quand des Hottières frotte son monocle avec cette persistance, c'est signe de tempête.

Antréville s'assure que personne ne stationne au-dessous, dans le jardin, et parlant à mi-voix:

— Des bruits de guerre circulent... la Russie, l'Autriche...

— Je sais, mais quel rapport?

— Nous nous sommes fortement engagés dans les pétroles de l'Oural.

— Et alors?

— Si la guerre éclate, de grosses difficultés nous attendent.

— Crois-tu cette guerre probable?

— Les affaires s'embrouillent singulièrement; nous sommes décidés à partir.

Christine insiste:

— En considérant le pire, que pourrait-il advenir?

— L'arrêt de l'exploitation.

— Et puis?

— La stagnation des capitaux engagés, ce qui équivaut à leur perte.

— Si les Russes font la guerre, ils auront besoin de pétrole, il leur en faudra même davantage.

— C'est possible.

Antréville ne paraît pas convaincu, Christine se trouble:

— Quel souci!

— N'exagérons rien! il ne faut jamais être l'oiseau de mauvais augure. Demain matin, à Paris.

— Téléphone-moi!

Le visage de Christine s'est tiré; elle ne connaît rien aux affaires; chez son père, on vivait strictement avec une solde d'officier et la petite dot de sa mère: aucun imprévu.

Dans quelle proportion la Banque est-elle menacée?

Mme Antréville n'ose plus interroger.

son succès, mais il prévoit une entrave à sa liberté.

Daniel ressemble à sa mère, il a le profil bourbonien, les yeux un peu gros et cette manière rengorgée qui cambré le buste de la belle Léa; une légère moustache brune, un monocle, héritage du tic paternel: au résumé, joli garçon.

— Enfin, c'est lui! dit à ses amis Mme des Hottières.

Et, s'adressant à son fils:

— Sans toi, qui voulais visiter Camaret, je n'aurais jamais eu le courage d'endurer l'inconfort de ce village! Chaque fois que je rentrais dans ma chambre, j'avais envie d'aller t'attendre à Brest.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait, maman?

Cubzac insinue:

— Une mère comme Mme des Hottières goûte la volupté du sacrifice!

La belle Léa lui lance un regard sans douceur. Les compliments épuisés, Calixte interroge:

— Quelles vacances vas-tu prendre?

— Très courtes, j'ai mon oral à travailler.

— Je te montrerai le pays.

Mme des Hottières surprend-elle une légère fêlure dans l'empressement poli du jeune Antréville? elle intervient:

— Dani ne voudra pas te déranger, te priver de tes amies...

— Oh! madame!

D'un geste, Mme des Hottières interrompt la protestation du jeune homme:

— J'ai l'intention d'aller saluer Mlle Kerglaz, — je l'ai rencontrée autrefois chez vous, Christine, — elle doit me juger fort incorrecte.

— Ma tante n'est pas formaliste; en villégiature, chacun prend sa liberté.

La belle Léa sourit avec grâce.

— Mlle Kerglaz est indulgente... voudras-tu bien nous annoncer, Calixte?

Le lendemain, après la classique excursion à la Salle-Verte, le groupe se sépare, Mme Lagrange, Sallanches et Cubzac redescendent vers le bourg, tandis que Léa, Christine et les deux jeunes gens prennent sur la falaise le sentier des douaniers.

Le matin, pendant quelques minutes, Calixte a rejoint ses amies, juste le temps de leur annoncer la visite des Legrand des Hottières; son plaisir de l'après-midi est à demi gâché par la présence des fâcheux.

Construite avec une pierre semblable à celle des menhirs ses voisins, jaillie à même la roche qu'elle continue, la chaumière occupe une place unique sur le point culminant de la lande. Si petite, si basse sous une toiture trapue, elle commande l'horizon dans sa totalité, elle est la rose des vents ancrée au milieu, ses volets mordus par le sel et la lumière ont pris une couleur fanée.

Daniel des Hottières s'intéresse aux forts de la côte:

— Le Toulguet est-il armé? et Kerbonn? Y a-t-il des canons au cap de la Chèvre?

Mme des Hottières, d'un accent qui s'exalte:

— Délicieux! Que penses-tu, Dani, de cet ermitage?

Considérant Mlle Kerglaz comme "une littéraire", Mme des Hottières s'entraîne à des compliments adéquats.

Un léger coup frappé à la porte, la voix de tante Marie qui répond:

— Entrez!

Calixte introduit les visiteurs.

Les présentations faites, Mme des Hottières s'assied sur un fauteuil de paille. Le plancher, que Fine lave chaque samedi, est recouvert par un tapis de corde, l'échelle qui conduit au grenier descend au milieu de la pièce; un grand buffet aux ferrures polies, une travailleuse, une commode rustique sont, avec la grande table carrée, le seul mobilier de la salle.

Léa, d'un regard souriant, inventorie ce qui l'entoure:

— Il doit faire bon vivre ici, dit-elle, dans cette simplification qui est une vérité.

Mlle Kerglaz se met à rire:

— Je ne sais si la rusticité de Pen-Hat a l'éloquence d'une vérité, mais pour la simplification nous en réalisons le maximum, je crois.

Mme des Hottières s'adresse à Monique:

— Vous devez jouir infiniment de vos vacances en Bretagne, mademoiselle?

— Oui, madame.

Mme des Hottières se met en frais pour la jeune fille:

— J'ai rencontré monsieur votre père à Chantilly, il y a trois ans, il y présentait une jument superbe...

L'arrivée de Daniel des Hottières procure à Calixte un médiocre plaisir. Il n'éprouve aucune antipathie pour ce camarade d'enfance, aucune jalousie de



Disparue cette sensation de fatigue, cet éternement, cette toux saccadée!

Plus de lassitude, plus d'insomnie, plus d'inquiétude au sujet de ce mal tenace du poumon!

Le Tonique Pulmo m'a rendu la joie de vivre. La vigueur, l'énergie, le sommeil paisible et l'appétit me sont revenus, grâce au

Dr HERVAY

Le Tonique Pulmo du Dr Hervay est un merveilleux reconstituant de l'organisme, chez les femmes anémiques. Réparateur des forces, régénérateur du sang et calmant des nerfs, il leur rend vigueur et vitalité.

Pour tous ceux qui requièrent un reconstituant effectif et sans danger, père, mère ou enfants, le Tonique Pulmo est sans égal.

Se trouve chez votre fournisseur, ou votre pharmacien.

THE HERVAY CHEMICAL CO.,
of Canada, Limited

489, rue St-Paul Ouest
Tél. Main 3190. Montréal

Tonique Pulmo
POUR TOUTE
PERSONNE FAIBLE

La Qualité du VERRE TAILLÉ
portant cette étiquette



est Garantie par
THE NATIONAL ASSOCIATION OF
CUT GLASS MANUFACTURERS Inc
Manufactured in Montréal par
GEO. PHILLIPS & CO. LTD.
7085, rue St-Thimothé 45-S-J.N.O. Tél. Est 1138

Et, se tournant vers son fils:
— Tu te rappelles, Dani, ton admiration pour cette jolie bête, tu avais parié sur elle avec un enthousiasme qui nous amusait.

Dani, qui ne se rappelle rien du tout, bredouille avec politesse:

— Parfaitement, parfaitement...

Et Mme des Hottières glisse:

— Dani a hérité de moi cette passion, il adore les chevaux!

— Vous montez probablement, monsieur?

— Oui, mademoiselle, quand je sortirai de Saint-Cyr, je choisirai la cavalerie.

— Un de mes cousins qui est à Saumur fait des acrobaties de cow-boy!

— Mais vous-même, mademoiselle, devez être une bonne écuyère?

— Je monte un peu.

Mme des Hottières sourit:

— A vous voir, on pressent vos qualités sportives: la souplesse, la vigueur... je suis certaine que vous jouez merveilleusement au tennis.

Calixte écoute une conversation dont il paraît exclu: Le sport! ce jeu des muscles qui le hante obstinément! il oubliait son adolescence malade et voilà des propos qui le replongent dans une amertume remâchée.

Mlle Kerglaz perçoit une ombre sur le visage de son neveu.

— En ce moment, dit-elle, la jeunesse accorde grand crédit aux jeux du plein air, elle a raison; il ne faudrait pas cependant que la culture de l'esprit y perde tous ses droits. A ce propos, j'aurai besoin de mes revues, les as-tu lues, Calixte?

— En partie, ma tante, je vous les remontrai ce soir.

— Rapporte-moi seulement le numéro du 1er juillet, celui qui contient un article sur Rimbaud.

Monique vivement tourne la tête vers Calixte, ses yeux s'animent:

— Aimez-vous Rimbaud? Je n'ai pu en lire que des fragments, mais quel vertige!

Ni Mme des Hottières, ni Daniel ne connaissent le poète des "Illuminations"; cependant le visage de Léa reflète l'expression enthousiaste de ses interlocuteurs; ses lèvres très roses laissent tomber:

— Les livres sont les amis de la solitude, ils ont ici leur place tout indiquée; un poète trouverait à Pen-Hat matière à son inspiration.

Monique se pince les lèvres, elle sourit avec une gaminerie amusée:

— C'est déjà fait, dit-elle; un poète a écrit de très jolies strophes sur la chaumière.

— Vraiment? les savez-vous par cœur? Vous nous feriez grand plaisir en les récitant!

Monique hésite, son regard interroge Mlle Kerglaz:

— Non, madame, je dis mal les vers, je ne sais qu'à moitié ceux-là.

Christine ne s'est guère mêlée à la conversation; pour dire quelque chose, elle demande:

— Qui a écrit cette poésie?

Nouvel embarras de Monique dont le sourire malicieux s'accroît:

— Un jeune poète très modeste.

Léa des Hottières s'aperçoit que Calixte tourne entre ses mains le manche recourbé de sa canne et demeure singulièrement silencieux.

La belle personne se lève, complimente, elle espère retrouver Mlle Kerglaz à Paris:

— Je suis une profane, mademoiselle, mais j'apprécie tout ce qu'une personne de votre valeur m'accorde en me recevant, pourrai-je entendre une de vos conférences? le Cycle breton.

C'est Votre Histoire

Monique corrige:

— De l'influence du Cycle breton... — C'est cela, de l'influence! Oh! mademoiselle, quel talent, quelle énergie!

Mme des Hottières et Christine consultent toutes deux leur montre-bracelet; elles sont arrivées au bas de la côte de Lagat-Jar.

Soazic, qui a guetté le retour de ces dames, court à leur rencontre:

— C'est toutes les deux aussi qu'on a demandées au téléphone, allez vite à la poste qu'a dit la demoiselle!

C'est l'heure du courrier, quelques personnes attendent:

Un carillon retentit:

— Allo, Paris... oui, c'est Camaret... Mme des Hottières, Hôtel de la Mer... je lui passe l'appareil... Vous pouvez causer.

Christine, malgré elle, surprend quelques paroles; aussi, quand arrive son tour de prendre les écouteurs elle est à peu près renseignée.

La communication est brève:

— Eh bien?... tant mieux... Oui, je suis bien contente... et les enfants? Alban s'amuse? Annette est sage?... oui, dis-leur que je prolongerai sans doute à cause de Calixte, la mer fait tant de bien à Calixte! Bon, au revoir... embrasse les enfants.

Léa, qui décachette son courrier, attend Christine sur la place, les deux femmes se regardent.

— Enfin, formule Christine comme se parlant à elle-même, tout paraît s'arranger.

Avec difficulté, Mme des Hottières enfonce une grande feuille de vélin dans une enveloppe doublée:

— Oui, fait-elle froidement, on dirait...

..

Midi sonnant, Christine, Cubzac et Calixte se mettent à table sur la terrasse de l'Hôtel de la Mer.

Une même impression d'aise les détend tous les trois, Calixte résume le sentiment de chacun en constatant:

— On est bien.

L'effort de parler romprait la somnolente douceur dont s'enveloppent le "critique d'art" et Mme Antréville, mais leur attitude équivaut à une approbation.

Calixte, dévidant avec logique le fil d'une commune pensée, continue:

— Ils doivent être à Carhaix, en train de déjeuner, ils passeront par Loudéac, Lamballe, ils seront à Dinard vers sept heures du soir.

Soazic a posé les hors-d'œuvre sur la table.

— C'est singulier, fait Christine avec un geste paresseux, je n'ai jamais eu moins envie de me bouger. Je voudrais m'étendre au soleil sur le sable, ne plus savoir l'heure, vivre avec un cerveau arrêté comme un rouage qui se repose...

Calixte est tout à coup distrait:

— Tante Marie!

— Tu fais erreur, il est midi, tante Marie déjeune.

— Je vous affirme, maman, qu'elle est entrée chez l'épicière... Excusez-moi, je vous demande deux minutes... Que peut-il se passer?

Calixte à grandes enjambées disparaît dans une rue.

Christine hoche la tête:

— Quelle imagination!

Cubzac sourit, plein d'affectueuse indulgence:

— Il s'inquiète pour Mlle Gervais... ô jeunesse!

— Cela lui passera, comme aux autres... Mais Christine n'a pas le temps de poursuivre ses réflexions désenchantées, Calixte revient:

— Un des enfants Lambazen est malade. Ma tante est venue chercher des remèdes, elle va soigner ce petit.

— Très bien.

Mme Antréville reprend sa conversation avec Cubzac. Calixte ne s'y mêle plus.

Cubzac organise l'après-midi.

— Je vais prendre une heure de sieste, dit Calixte, il fait trop chaud.

Il ne dort pas, mais la somnolence accentue singulièrement les images qui occupent sa pensée.

Il se représente l'une de ces chaumières entrevues au cours de récentes promenades: l'âtre immense, le lit-clos à deux étages, la table longue.

Monique entre avec Mlle Kerglaz, Monique en souliers blancs, en robe blanche, Monique toute neigeuse comme un cygne, il semble qu'elle est là surtout pour être belle, pour chasser tout ce qui n'est pas blanc et rayonnant comme sa personne. Elle ouvre ses yeux francs et regarde du côté de la porte.

Calixte se réveille tout à fait, passe ses mains sur son visage, saute sur le parquet, pousse une chaise.

De sa chambre qui est contiguë, Mme Antréville l'entend, elle frappe à la cloison:

— Je t'ai attendu pour sortir...

— Je suis prêt, maman.

Ils s'acheminent tous trois.

Calixte a pris l'habitude de voir Cubzac à côté de sa mère; mais une grande passion commande son jugement: comment n'admirerait-on pas, comment n'aimerait-on pas une femme aussi merveilleuse que sa mère?

Ils se sont assis sur le sable, ils ont des livres, Cubzac prend des notes. Calixte se remue, regarde sa montre et se lève:

— Quatre heures, le courrier arrive.

— Tu attends des lettres?

— Je vais acheter les journaux.

Cubzac suit des yeux le jeune homme qui s'éloigne très vite.

— Calixte ne tient pas en place!

Déjà le jeune homme a disparu.

Les feuilles sont remplies de nouvelles dramatiques: Calixte parcourt, puis met le journal dans sa poche, sa lecture ne l'absorbait pas.

Que faire?

Il erre, il consulte sa montre: six heures: elles ne sont plus au village, je ne risque pas de les y rencontrer. Calixte se hâte: derrière lui, le bourg, la dune ondulée; déjà, sur la pente déclive, vers le sud, on a coupé un champ de seigle prématurément mûr.

La lumière s'emplit d'une poussière dorée, le bois patiné des fléaux reluit; la paille foulée sent bon. Les hommes s'essuient le visage, sortent une bouteille tenue au frais sous les sureaux et l'un d'eux, familièrement:

— Vous n'aviez jamais vu ça, hein, monsieur Calixte?

Calixte surpris reconnaît un camarade des Le Goff.

Celui-ci met son fléau dans les mains du jeune homme, il explique:

— Les nôtres sont ronds; à Ouessant, ils sont plats, je ne sais pas si ça vaut mieux, chacun son habitude, n'est-ce pas?

— Je vous croyais sur le Neptune?

— On partira ces jours-ci, c'est pour-quoi on se presse pour aider les femmes.

Le soleil descend peu à peu, Calixte hésite: peut-être sont-elles encore chez les Lambazen? Si je les rencontrais? Il

BANQUE PROVINCIALE

DU CANADA

Capital autorisé..... \$5,000,000.00
Capital payé et surplus... 5,776,000.00

131 succursales dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick et de l'Île du Prince-Édouard.

Président: L'Hon. SIR H. LAPORTE, C.P.
Vice-Président: M. Tancred BIEUVENU.
Vice-Président: M. S.-J. B. ROLLAND.

EXTRAIT DES RÈGLEMENTS APPROUVÉS PAR LES ACTIONNAIRES

Aucun prêt ne sera fait par la Banque à ses Directeurs ni à aucun d'eux.

Un montant égal à au moins cinquante pour cent (50%) de tous les dépôts d'Épargne, tel que constaté par le dernier rapport au Gouvernement Fédéral, sera tenu continuellement en espèces, en prêts garantis par actions ou obligations, et autres valeurs facilement négociables.

Bureau de contrôle pour le département d'Épargne (Commissaires-Censeurs)

Président: L'Hon. N. PERODEAU, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.
Vice-Président: L'hon. E.-L. PATENAUD, C.P., M.P.P.
M. SAMUEL CASAVANT.

aimerait qu'on le vit, mais une sauvagerie adolescente le tourmente.

Très développé intellectuellement, mais retardé en apparence par une santé fragile, Calixte est timide. Il se sent "page" auprès de Monique "princesse"; Monique qui jouit à la fois d'une santé exubérante et de l'aisance qu'apporte une "grande branche", la situation exceptionnelle d'une famille dans le monde.

Calixte ne demandera pas où demeure Louise Lambazen; il flâne, jetant un regard rapide sur chaque chaumière; décidément, elles ne sont plus au Kermeur.

Tout à coup, il aperçoit une silhouette blanche, rougit, revient sur ses pas et se retrouve sur l'aire où il reste debout, immobile.

Une main se pose sur son épaule, il sursaute:

— Tante Marie!

— Je t'ai appelé.

— Je n'ai pas entendu.

Le bruit rend impossible une conversation suivie, ce qui met en gaieté Monique, qui, pour parler, fait un cornet avec ses deux mains, son rire a gagné Calixte.

Mlle Kerglaz les regarde; une préoccupation surgit dans son esprit. La camaraderie des deux jeunes gens s'est rapidement teintée d'attrait sentimental, son devoir n'est-il pas d'y couper court? Solution excessive qui ne la satisfait pas.

Mlle Kerglaz réfléchit: Monique? Quel danger court le cœur de son élève? Mlle Gervais n'est pas une pensionnaire dont l'imagination s'accroche au premier jeune garçon rencontré, Calixte lui plaît, c'est indiscutable, il est charmant, il écrit des vers pour elle, mais Monique a quinze ans; demain, cette idylle de vacances sera tout à fait oubliée.

Et Calixte? Pour lui, tout est profit; ses seize ans ne risquent pas la fidélité qui fait souffrir, et les journées passées à Pen-Hat lui révèlent une atmosphère; sa nature sensible est en quête d'une direction, où la trouvera-t-il?

Les scrupules de Mlle Kerglaz cèdent peu à peu; une prudence timorée n'entraverait-elle pas un bienfait?

Ses regards vont de la tête blonde à la tête brune, les deux fronts portent la même noblesse; quelque chose de mystérieux, une de ces intuitions dont Mlle Kerglaz possède l'expérience spirituelle, lui conseille de laisser faire: pour les purs, tout est pur.

— Et maintenant, dit Monique, puisque vous le permettez, tante Marie, je retourne chez les Lambazen.

— Allez, mon enfant, je vous remplacerai ce soir.

Mlle Kerglaz et son neveu prennent seuls la route qui conduit à Pen-Hat, mais Calixte emporte de la joie.

La vieille fille et le jeune homme poursuivent en silence leurs pensées.

A mesure que Calixte s'éloigne du Kermeur, l'absence de Monique s'affirme plus nettement, le regret survient. Calixte questionne:

— Pierre Lambazen sera-t-il bientôt guéri?

— L'état dangereux se prolongera pendant quelques jours, la convalescence sera longue.

— Pauvre petit! ces gens-là manquent de tout, ils vous ont, heureusement! A Paris, on ne voit pas les pauvres; on donne, maman ne refuse jamais: sa bourse est ouverte, — papa la gronde quelquefois pour avoir eu les mains trop larges, — mais il lui est impossible de faire plus; ses obligations mondaines... maman est invitée partout, elle est si aimable et si jolie!

L'accent du jeune homme attendrit tante Marie:

— J'aime beaucoup ta mère, répond-elle.

Puis, après un temps, elle ajoute:

— Et toi aussi, mon enfant.

La gorge de Calixte se serre légèrement; il passe son bras sous celui de la vieille fille. Tous deux sentent se nouer entre leurs âmes un sentiment que les contingences n'entameront plus.

Au-dessus du cap Saint-Mathieu, des pannes de nuage s'accumulent; le ciel devient opaque.

Protégée par un vêtement de sport, Christine se dirige vers Pen-Hat. A mesure qu'elle monte, le vent se fait plus violent; passé les Ecoles, Mme Antréville s'arrête, tourne le dos un instant, respire, enfonce son bonnet sur sa tête, croise hermétiquement son manteau; elle se met

en route plus lentement et, lorsqu'elle débouche sur la lande, une telle rafale le happe qu'elle se demande: irai-je plus loin?

Il semble à Mme Antréville qu'elle remonte un torrent dont les eaux stridentes traversent ses vêtements, s'insinuent sur sa peau fouaillée et emplissent ses oreilles d'une clameur d'avalanche.

Christine se courbe, la tête rentrée dans les épaules, ployant les genoux à chaque pas.

Tante Marie qui la voit venir ouvre la porte; dès que l'écran de la maison s'est interposé entre elle et le vent, Mme Antréville, d'une grande aspiration, reprend haleine, les joues colorées, les yeux brillants, elle s'écrie:

— J'atteins le paradis, je l'ai bien gagné, j'ai cru ne jamais arriver jusqu'ici!

— Je ne t'attendais pas aujourd'hui, tu es courageuse, tu es bien gentille!

— Je voulais prendre moi-même des nouvelles de vos névralgies.

Christine se débarrasse de son vêtement, retire son bonnet, soulève à deux mains sa chevelure et s'installe dans un fauteuil.

La salle, pareille à une lanterne, trévide; son vitrage résonne et, sur le toit, un tel bruit s'abat qu'on dirait d'une cavalerie manœuvrant dans le grenier.

Pour s'entendre, les deux femmes se rapprochent:

— Calixte est au Kermeur, dit Mlle Kerglaz, Monique continue à soigner le petit Pierre, elle est partie étourdiment, munie d'un vêtement trop léger, des grains torrentiels peuvent survenir, j'ai prié Calixte de lui porter un imperméable, il l'accompagnera pour le retour.

— Il doit être joliment content!

Tante Marie sourit, puis, se levant:

— J'oubliais!

Elle desserre la coulisse d'un sac en soie ramagée et, proposant des bonbons à sa nièce:

— Calixte t'a remerciée de ma part, mais j'aurais voulu descendre: excuse-moi... tu nous as trop gâtées, Christine!

— Ma pauvre tante, je vous aime bien et je vous admire beaucoup.

— Contentée-toi de m'aimer.

La mélancolie qui, lors de sa première visite à Pen-Hat a voilé le visage de Christine, se répand à nouveau sur ses traits:

Le vent qui, dans sa fuite éperdue, rencontre l'obstacle massif de la chaumière, se divise en deux courants rageurs qui tournent autour des murailles, les serrent, font craquer les charpentes comme une noix.

— Qu'est-ce qui te tourmente? continue Mlle Kerglaz, tu n'as pas à te plaindre de ton mari, ton fils aîné est charmant, les petits sont beaux et forts, tu es riche, beaucoup plus riche que ne le furent tes parents, il me paraît qu'au milieu de telles satisfactions honnêtes...

A nouveau le silence tombe; Mlle Kerglaz sent un léger raidissement de la part de sa nièce, elle lui prend la main qu'elle caresse avec douceur:

— Petite fille!

Cette parole maternelle contient une qualité de tendresse qui détend la jeune femme:

— Explique-toi!

— C'est trouble, tante Marie, c'est obscur, une sorte de gêne, un mécontentement de moi-même dont je me sens incapable de discerner la raison.

— Chez un être sain comme toi, je ne crois pas aux effets sans cause, je veux dire à un malaise, si momentané soit-il, dont on ne puisse découvrir l'origine. Faisons un peu de psychologie...

Pour ne paraître ni indiscret, ni pédante, tante Marie s'excuse:

— Tu sais, je m'occupe d'éducation, je suis portée vers ces recherches, c'est ma déformation professionnelle!

— Cherchez, tante Marie!

— Cherchons, mon enfant!

Mlle Kerglaz paraît se recueillir, une paix lumineuse enveloppe son visage.

— Les amis qui t'entourent, dit-elle...

— Les amis? interromp Christine, il convient d'entendre ce mot à la façon mondaine, pour la plupart tout au moins; je vous affirme que, sans les relations quotidiennes de nos maris, la belle Léa n'aurait aucun droit à mon intimité!

— Je lui préfère sa sœur, Sido est plus sincère.

C'est Votre Histoire

Mlle Kerglaz ne peut s'empêcher de rire:

— Mme Lagrange est sans fortune, me dis-tu; que va-t-elle faire à Dinard au milieu des gens qu'aucune dépense n'arrêtera?

— Elle se débrouille. Hottières, sans le dire à Léa, paiera l'hôtel de sa belle-sœur, Sallanches offrira le Casino, le théâtre, le thé.

Une moue de dégoût effleure les lèvres de Mlle Kerglaz:

— Quel manque de dignité!

— Mais, ma tante, Léa ne refusera pas d'avantage les billets d'entrée et les cinq heures exquis de chez Le Bras.

— Mme des Hottières est pratique.

— Très pratique. Elle dépense, mais strictement pour soi-même.

— Et quel profit tire M. Sallanches de ces générosités?

— "Cela est une autre histoire", comme dirait Kipling, je ne sais pas... ces dames s'ingénient à l'accaparer; Sallanches possède non seulement ses usines de Marseille, mais une fortune foncière; il a des forêts dans l'Estérel, des villas au Cap-Martin, cela pose un homme, quel qu'il soit, cela lui attire des flatteurs, sinon des amis.

— Dans certains milieux.

— Hélas! ma tante, dans presque tous les milieux. Oui, je sais ce que vous me direz, je réagis plus que d'autres en face des puissances de l'argent, je ne suis pas pour rien la fille d'un officier pauvre et satisfait de porter, — suivant le vieux diction militaire, — "plus d'or sur ses manches que dans ses poches"; je vous affirme que je ne subis pas béatement le prestige de la richesse, mais je regarde autour de moi, et je constate. Pour Sido, le cas est très clair.

— Elle veut devenir Mme Sallanches.

— Elle le veut de toute sa séduction.

— La vie est une chose compliquée.

La tempête renforcée s'acharne sur la petite maison qui, cramponnée au-dessus de l'abîme, se défend par la cohésion de ses pierres. Les lames courent les unes sur les autres, creusées de gueules ouvertes, hérissées de crinières sinistres; l'hydre aux mille têtes aboie et rugit, lançant sur la côte des langues chargées de bave qui avalent d'un coup le sable et les galets.

Un assaut plus violent de la rafale fait tressaillir Christine, mille démons sifflent et ricanent; absorbée, Mlle Kerglaz n'entend pas.

Mme Antréville regarde sa tante, elle songe brusquement à la lampe perpétuelle que les vierges sages protègent de leurs deux mains et dont nul souffle ne fait vaciller la flamme.

Mlle Kerglaz reprend enfin:

— Tu ne me parles pas de M. Cubzac? Christine rosit imperceptiblement:

— Que vous en dirai-je, ma tante? vous avez vu Cubzac, c'est un tout autre homme que Sallanches.

— Certainement; à quoi s'occupe-t-il?

— Il est très doué, c'est un artiste.

— Qui ne produit rien, tu me l'as dit; mais, par ailleurs?

Mme Antréville est embarrassée:

— Comment, par ailleurs?

— Oui, il fait de-ci, de-là, une critique d'amateur et le reste de son temps s'emploie à te faire la cour?

Mlle Kerglaz veut ménager son ouaille, elle a prononcé ces dernières paroles sur un ton à demi plaisant.

Christine ne s'en froisse pas, elle rit:

— Une cour dont je ne suis pas autrement troublée!

— Ton mari, qu'en pense-t-il?

— S'il fallait que Charles s'offusquât chaque fois qu'un homme m'adresse quelque galanterie.

— J'entends, tu jouis d'une liberté complète.

— Du moment où je n'en abuse pas.

— N'importe, ton mari est un imprudent.

— Vous voudriez qu'il fût ombrageux, tyrannique, qu'il me rendit la vie insupportable!

— Non point.

— Nous avons la réputation de former un bon ménage.

— Vous êtes bien élevés, vos caractères ne se heurtent pas, mais, à part vos enfants; quels liens profonds vous unissent?

— On ne joue pas les jeunes mariés pendant dix-sept ans!

— Il y a la manière.

Christine s'exclame:

— Les anciens l'ont si bien compris qu'ils mirent au nombre de leurs dieux Philémon et Baucis: évidemment ces jeunes vieillards furent les seuls de leur espèce; l'amour n'a qu'un temps.

— Tu veux dire la passion; l'amour dans le mariage est d'une tout autre qualité.

— Ah! ma pauvre tante!

Mlle Kerglaz comprend:

— Je suis une vieille fille, tu penses de moi: que peut-elle connaître d'un état qu'elle n'a pas expérimenté?

Christine se défend poliment:

— Non, ma tante, vous êtes si intelligente, vous avez reçu tant de confidences...

— Tous les états de la vie, Christine, tournent autour du même pivot; l'instabilité est humaine, rien ne s'établit qui persiste si le sable est à la base; on vit, mais comment?

Pelotonnée dans son fauteuil, les coudes aux genoux, Mme Antréville soupire:

— Au petit bonheur!

— C'est bien cela, au hasard, trébuchant, se rattrapant, glissant à nouveau... tu te satisfais du régime, quand il t'a débilité, l'appui manque, tu ressens aujourd'hui le malaise du voyageur sous les pieds duquel la terre tremble sans qu'il se rende compte d'où le vertige provient.

Charles? Cubzac? les deux images passent devant Mme Antréville; se méprenant encore sur l'intention profonde de Mlle Kerglaz:

— Quel appui? dit-elle, pour qui ou contre quoi? précisez, puisque je me confie à vous!

Mlle Kerglaz est tentée de répondre: "à moitié!" mais elle se gardera d'effrayer cette âme onbreuse:

— Je t'en remercie, mon enfant, tu peux, — en quelque circonstance que ce soit, — compter sur ma bonne volonté; mais préciser n'est pas facile: pour qui? demandes-tu, pour toi; contre qui? contre toi! et quel appui? l'appui dont je te parle ne sera apporté ni par mon affection, ni par aucune autre amitié; tu ne peux le trouver qu'en toi, c'est-à-dire au-dessus de toi. Peut-être es-tu trop heureuse encore pour l'y vouloir chercher.

Mme Antréville frissonne:

— Trop heureuse, dites-vous? j'ai porté ma part de soucis; j'ai perdu mes parents lorsque j'avais tant besoin d'eux, j'ai soigné Calixte dans l'angoisse, il me semble que j'ai bien droit à jouer du jour et du soleil! Ah! ma bonne tante, vous êtes une sainte femme, vous vivez dans la compagnie des anges...

Mlle Kerglaz veut parler, Christine lancée l'arrête:

— J'admire, fait-elle, j'admire de toutes mes forces! seulement, cela n'est pas pour moi. La vie mystique est un livre dont je ne saurais jamais déchiffrer le grimoire, je marche sur le sol... mais je m'incline devant ceux qui ont des ailes: vous êtes une sainte et moi une pauvre femme comme tout le monde!

Mlle Kerglaz déteste qu'on la canonise, sa modestie bousculée lui fait battre des paupières, elle rougit tandis qu'une expression infiniment jeune pare son visage de candeur:

— Tu dis des sottises, Christine, je ne suis pas une sainte et tu n'es pas une "pauvre femme comme tout le monde," tu vaudrais plus que tu ne le crois.

Mme Antréville, debout, enfila rapidement son imperméable, se coiffe et, consultant sa montre:

— Le "critique d'art" m'attend, mais soyez rassurée, tante Marie!...

Elle éclate de rire:

— Je vous abandonne Calixte que vous comblez.

Avant de quitter Pen-Hat, sur le seuil, dans l'étroit espace abrité du vent, Christine se retourne, serre très fort dans ses bras Mlle Kerglaz:

— Je vous aime tout plein! au revoir!

Avec un sous-entendu malicieux, elle ajoute:

— Me voici de nouveau le jouet des vents!

Le rire de Mme Antréville fuse dans la tempête qui la pousse aux épaules et la contraint à courir.

Tante Marie la regarde qui diminue, rapide, et disparaît au tournant de la route. Refermant la porte, tante Marie joint les mains, elle soupire:

— Pauvres gens!... qui les réveillera de leur terrible bonheur?

Le plus souvent, lorsque Christine

reçoit une lettre de son mari, elle la passe à Calixte; le jeune homme lit quelques phrases courtes où s'inscrivent les noms d'Annette et d'Alban, d'une pièce de théâtre, d'un homme d'affaires rencontré.

La dernière lettre de Charles Antréville reste enfermée dans le buvard de Christine; elle dit seulement:

— J'ai reçu des nouvelles de ton père.
— Tout va bien.
— Tout va bien. Les petits se sont amusés au garden-party des Enfants tupperculux.

— Les petits! nous serons contents de les revoir, n'est-ce pas, maman?

— Partons! fait en plaisantant Mme Antréville.

— Encore quelques jours, puisqu'on ne nous réclame pas.

Christine caresse du bout des doigts la souple chevelure de son fils:

— Va, mon grand, jouis le plus possible de ce bon séjour!

Calixte se mire dans la glace d'une armoire boiteuse: il a bruni, son cou s'est musclé, sa poitrine s'emplit d'air avec un mouvement plus large, son regard ne présente plus cette apparence de lac morne qui épouvantait sa mère.

— J'ai bonne mine!

Christine le regarde avec une tendresse un peu malicieuse, un flot de sang rosit le visage de Calixte, il fait le geste de chercher sa canne et le béret marin dont il se coiffe:

— Au revoir, maman, à ce soir!

La douce embaume le miel, d'innombrables petites embauves y sont en fleurs; le jeune homme, au hasard des vallonnements

C'est Votre Histoire

— Demain, fait-elle, demain.

ments veloutés, prend le chemin de Pen-Hat.

Restée seule, Mme Antréville s'assombrit. Une semaine vient de s'écouler dont les jours ont glissé comme des perles; le délicat avertissement de tante Marie, ce petit frisson de l'âme ressenti auprès de la vieille fille, n'ont été qu'un parfum fugace, évaporé par le grand vent.

Et d'abord, Cubzac s'est appliqué: il s'est montré si fraternel qu'un peu plus la coquetterie de Christine protestait! mais les jours, — ciel marin varié par les sautes du vent, — ne furent pas tous aussi limpides. Avec la belle présomption de la fillette qui se dérobe, d'un rapide mouvement d'épaule, au jeu provocant du collin-maillard, Christine conduit le "critique d'art" par des chemins dangereux. Elle prend à son tour l'habitude de l'attendre, elle s'ennuie en son absence et leur plaisir de se trouver ensemble éclate aux regards les moins avisés.

Huit jours pendant lesquels Christine Antréville a posé loin d'elle — livre ennuyeux qu'on rouvrira plus tard — tout ce qui défend l'équilibre menacé de sa vie. Au courrier, la lettre de Charles est arrivée: "... ne t'inquiète pas outre mesure, notre agent d'Odessa demeure optimiste quant à l'exploitation, au rendement, à la vente des pétroles; mais, du point de vue de la tension politique, la situation est sérieuse, le conflit austro-serbe est une torche jetée à travers l'Europe; quels incendies allumera-t-elle?"

Christine n'est pas au courant; dans les journaux qu'elle parcourt, elle passe le plus souvent la "politique étrangère", elle lit l'article de tête, le "Courrier des théâtres", la "Revue des livres", la "Chronique mondaine".

Quels incendies?
Mme Antréville coiffe son panama, jette une écharpe sur ses épaules.

Elle marche vite le long de la falaise; le port n'a jamais vécu plus activement: les bateaux rentrent, rapides, gros pigeons roux qui se hâtent vers le colombier; ils offrent leurs deux ailes tendues, on dirait que la mer marche sous eux; l'un double le môle, un autre arrive par derrière, ses voiles mâties, droit comme un cygne.

Christine enfle la pente raboteuse, les cailloux roulent sous ses pieds. A la poste, il y a encombrement: Soazic attend, chargée d'un télégramme, elle explique: — C'est demain les régates, il y a beaucoup de touristes à l'hôtel.

— Je voudrais téléphoner, dit Christine.

Nerveuse, Mme Antréville stationne; au bout d'un moment la receveuse l'avertit:

— Vous ne pourrez pas téléphoner ce soir. Il est cinq heures, vous n'aurez pas la communication avant une heure et demie, le bureau ferme à six heures.

— Et demain matin?

— Demain dimanche, jusqu'à dix heures, oui.

Des chaloupes accostent, leurs avirons ruisselant de perles salées; des cyclistes, gris de poussière, sautent à terre devant les auberges; des pensionnaires en col bleu, un léger bagage roulé dans une toile cirée, dévalent par la route de Roscanvel; une vie joyeuse se hâte dans la clarté orange; Christine soucieuse cherche Cubzac.

Il vient à elle, perçoit une ombre sur le clair visage:

— Qu'y a-t-il?

— Une lettre de Paris.

Egoïstement attaché à ce qui le préoccupe, Cubzac demande:

— On vous rappelle?

— Non, répond Christine, mon mari me

parle de la tension politique, il semble

inquiet; que pensez-vous des événements?

— La guerre peut en surgir.

— Pas pour nous?

— Mais si.

— Et vous ne m'en parlez pas? Vous n'y pensez pas?

Le "critique d'art" regarde avec une admiration mélancolique les grands yeux anxieux, les petites mains nerveuses qui tirent les pans de l'écharpe:

— J'y ai pensé plus d'une fois, mais à quoi bon vous inquiéter?

— Oh!

— Vous voici tout affolée par une simple supposition, on apporte toujours assez vite les nouvelles fâcheuses.

— Vous aviez l'air si calme!

— Je suis auprès de vous, dit simplement Cubzac, j'en profite autant que je puis, qui sait?

Mme Antréville écoute attentivement les explications du "critique", il répète ce qu'il a lu en y ajoutant quelques déductions personnelles.

Tous deux marchent sur les dalles humides.

Christine et Cubzac arrivent au Notic, ils prennent la jetée qui conduit au môle.

Christine se sent lasse, l'émotion lui coupe les genoux.

Sur le galet, autour des chantiers de construction, des billes de bois sont allongées.

— Asseyons-nous, fait la jeune femme.

Cubzac a fini de parler, sa compagne demeure absorbée, les yeux fixés sur les pierres polies.

La halte n'est plus sentimentale, un rideau de fer, celui qu'on laisse tomber entre le public et la tragédie, semble séparer de l'heure frivole du matin la dure réalité du soir.

Au bout d'un instant:

— Et si c'était la guerre, qu'advient-il de vous tous? Calixte est trop jeune, heureusement, mais

— Antréville a quarante ans, il ne sera pas immédiatement mobilisé; des Hotières, plus âgé, ne sera pas mobilisé du tout, il pourra défendre sans coupure les intérêts de la Banque.

— La guerre, Cubzac, la guerre! Quelle chose horrible!

Cubzac se tait pendant une minute; puis répond:

— Il n'y a pas lieu de vous agiter: personnellement vous êtes à l'abri.

Christine perçoit une amertume secrète dans l'accent du jeune homme; elle lui prend la main:

— Et vous, mon pauvre Cubzac?

— Je suis sous-lieutenant de réserve, je partirai tout de suite, mon régiment se forme à Cholet, contingent vendéen.

Le buste de Christine est courbé, elle allonge les bras, ses mains se rejoignent au-dessus de ses genoux, elle secoue la tête:

— Non, Cubzac, ce n'est pas possible, personne ne désire la guerre, tout cela s'arrangera au dernier moment.

Sans conviction, le jeune homme réplique:

— Souhaitons-le.

La préoccupation de Christine sépare sa pensée de celle de Cubzac; auprès d'elle, il reprend une place secondaire, il le sent, un poids lui tire le cœur.

Muets tous deux, ils reviennent lentement.

Cubzac interroge:

— Avez-vous averti Calixte?

— Non, il était si gai!

— Il a seize ans, c'est une jeune homme.

Mme Antréville passe une main sur son front:

• Il pleut, le mur de granit qui entoure le parvis de l'église se lèpre de taches foncées; la messe de huit heures est dite; Calixte, placé au bas de la nef, est aussitôt dehors; il attend ses amies au milieu d'une bousculade de parapluies ouverts dont les baleines maladroites piquent la soie tendue du voisin ou, menaçantes, accrochent les voilettes, les coiffes, les cheveux.

Tante Marie et Monique rejoignent Calixte, et, sous l'averse qui devient torrentielle, la jeune fille s'exclame:

— Quelle malchance pour les régates!

Calixte est optimiste:

— Le père Le Goff affirme que, si le vent remonte, le ciel sera dégagé pour midi.

— Si le vent remonte, souligne tante Marie peu convaincue.

— Il remontera, et j'ai une proposition à vous faire: Jérôme Le Goff, l'ami de Saturnin, vous invite à bord du "Neptune" pour cet après-midi.

Monique s'enquiert vivement:

— Court-il?

— Non, mais il nous mènera dans le Goulet et nous suivrons les régates d'une manière intéressante.

— Le fait est, dit Monique, que, de terre, pour le public, le spectacle est assez décevant.

— Sur le "Neptune" nous serons renseignés et puis il y a le plaisir de la promenade en mer.

Monique est joyeuse:

— Vous voulez bien, tante Marie?

— Nous descendrons aussitôt après le déjeuner et, suivant le temps, nous prendrons une décision.

Les deux jeunes gens s'écrient:

— Il fera beau, tante Marie! merci, tante Marie!

Mlle Kerglaz leur fait un signe:

— Laissez-moi achever: si nous n'embarquons pas, dis à ta mère, Calixte, que nous prendrons le thé avec elle; depuis longtemps elle nous en a priées.

Revenant au bourg, Calixte est surpris d'apercevoir Mme Antréville; distante de cinquante pas, Christine ne voit point son fils, elle traverse rapidement la place, elle entre dans le bureau de poste; Calixte y pénètre à son tour.

— Bonjour, maman!

Mme Antréville se retourne, son visage est préoccupé.

— Vous téléphonez? continue Calixte, demandez à papa ce qu'il pense des événements.

— Attends-moi, nous téléphonerons ensemble.

— Dans combien de temps la communication?

— Une demi-heure.

— J'ai promis une réponse à Jérôme Le Goff, j'y cours et je reviens.

Dix minutes plus tard, Calixte ouvre la porte, Mme Antréville est dans la cabine, elle cause; sans quitter l'appareil, elle passe un écouteur à son fils:

Calixte est ici, dit-elle.

Frôlant de son front la tête de sa mère:

— Bonjour, papa! fait le jeune homme d'une voix joyeuse. Puis il se recule.

— C'est entendu, reprend Mme Antréville, demain matin. Oui, par Brest, nous passerons la voiture sur le bateau, ce sera plus pratique. C'est cela, quarante huit heures, nous coucherons à Rennes... Allo! Allo! Allo! on a coupé... allo! pourquoi a-t-on coupé?

Plus rien.

— Revenons, fait Christine, je t'expliquerai.

Calixte la suit machinalement, une pensée l'obsède: c'est la dernière journée.

LA NAISSANCE DU BEBE L'AVAIT EPUISÉE

Une Femme d'Ottawa fortifiée en prenant le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

Ottawa, Ont. — "La naissance de mon troisième bébé m'avait affreusement épuisée. J'avais des douleurs terribles dans le bas du corps et craignais une maladie grave. Constamment fatiguée, je n'avais pas d'appétit. Ma belle-soeur prend le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham qu'elle ne cesse de louer et me pria de l'essayer. Les résultats ont été magnifiques et je suis toujours bien portante. Dès que quelqu'un a besoin d'un tonique efficace, je sais tout de suite lequel lui recommander." — Mme René Paquin, 312 Cumberland St., Ottawa, Ontario.

Maux de dos Terribles

Hamilton, Ont. — "Après la naissance de mon bébé, j'avais d'affreux maux de dos et de tête. Me sentant fatiguée dès mon lever, je ne pouvais faire mon ouvrage. Le pire était mes douleurs de côté au moindre mouvement. J'étais obligée de m'asseoir ou me coucher ensuite. Mes maux m'empêchaient de tenir ma maison aussi bien que j'aurais voulu le faire. Une voisine me dit d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, qu'il me fortifierait. J'étais soulagée avant d'avoir fini la première bouteille, et depuis je n'ai jamais souffert." — Mme T. Markle, 60 Burton St., Hamilton, Ontario.

FONDEE EN 1895

La Société Coopérative de Frais Funéraires

Téléphone Est 1235 Bureau Général

" " 0513 Bureau du Gérant

" " 2447 Chambres mortuaires

W. A. WAYLAND, Gérant

Assurances funéraires et entrepreneurs de pompes funèbres. La maison la plus considérable au Canada. Prospectus envoyé sur demande.

242 EST, RUE S.-CATHERINE

CAPITAL - - - - - \$100,000.00

ACTIF au 31 déc. 1925 - - - 429,079.63

RESERVE au 31 déc. 1925 - 356,203.83

C'est Votre Histoire

A peine entré dans la chambre de sa mère :

— Alors, maman, nous partons ?

Christine saisit un tremblement dans la voix de Calixte; la petite peine sentimentale du jeune homme qui, en toute autre circonstance, attendrait son cœur maternel, lui apparaît incidente et négligeable.

— Oui, ton père estime que des complications graves sont imminentes.

— La Banque fait de grosses affaires avec la Russie, n'est-ce pas, maman ?

— Oui, personnellement, nous sommes exposés à une catastrophe; mais il y a pis que cela, Calixte, ton père s'est exprimé en termes voilés, cependant j'ai compris.

D'une voix un peu enrouée le jeune homme prononce :

— La guerre ?

Mme Antréville fit signe que oui.

Elle a retiré son vêtement mouillé, son petit bonnet d'automobile; ses cheveux, que l'humidité éprouve, retombent sur son front et frisent sur son cou. Elle va, vient, commençant machinalement à rassembler ses livres, ses photographies, ses objets familiers :

— Aurait-on cru possible un pareil coup de foudre ? J'ai hâte d'être à Paris ! on lance tant de faux bruits... spéculation peut-être ? personne en France ne veut la guerre, on fera tout pour l'éviter, j'espère bien qu'on y parviendra !

Calixte est demeuré immobile; à travers le store perlé de la pluie il regarde la Pointe de Quélern dont il a admiré le fort et les canons :

— La guerre... à quel âge peut-on s'engager, maman ?

Christine sursaute :

— Je n'en sais rien... d'ailleurs, avec ta santé...

— Je vais bien.

Redressé dans un élan viril, l'adolescent paraît grandi. Il s'approche de Christine, passe un bras autour des épaules de sa mère et d'une voix grave, d'une voix d'homme :

— Ne vous tourmentez pas, chérie, on verra bien.

Les nerfs tendus depuis la veille, Christine éclate en sanglots.

Saturnin veut revoir entièrement sa voiture, il n'accompagnera pas son camarade Le Goff. Tante Marie, Monique et Calixte renoncent à la promenade.

Une embellie semble poindre, la foule des promeneurs s'éparpille, les tables sortent sur le seuil des auberges, quelques couples tournent au son d'un accordéon; une gaieté populaire circule, naïvement confiante.

Cette vue encourage Christine :

— Convenez, dit-elle à Cubzac, que l'attitude de ce peuple riant et dansant est tout à fait rassurante; on a dû s'affoler dans les milieux financiers.

— Peut-être.

Mlle Kerglaz et Monique descendent, Calixte les a déjà prévenues, un sentiment profond les étreint toutes deux.

Soazic apporte le thé et Christine pensant tout haut :

— Quelle gaieté aujourd'hui !

— C'est les régates, répond la petite.

La table est placée à l'une des deux extrémités de la tente; rapprochés, ils parlent à mi-voix; Monique est assise auprès de Calixte, Christine interroge tante Marie :

— Resterez-vous à Pen-Hat ?

— Certainement non !

— Si notre départ n'était pas aussi précipité, je vous proposerais deux places.

— Merci, Christine, nous nous retrouverons à Paris.

La gorge un peu serrée, Calixte demande :

— Et vous, Monique ?

— Je rentrerai à la Valverte, mon père décidera, mais j'espère bien ne pas demeurer inactive.

Un silence s'établit, séparant chacun de son voisin, sauf les deux jeunes êtres dont se rejoint la tendre rêverie; Calixte n'ose pas préciser : Vous reverrai-je ? Et Monique dit seulement :

— Quand nous serons à Paris, j'irai chaque jour chez Mlle Kerglaz.

Six heures sonnent, tante Marie se lève.

— Je vous reconduis, fait Calixte.

— Moi aussi, ajoute Christine.

— Non, j'accepte seulement Calixte, je te laisse à tes préparatifs; demain, au sortir de la messe, nous viendrons t'embrasser et te mettre en voiture.

— Mais, ma tante...

— Cela ne nous dérangera pas, au contraire, nous saurons les nouvelles du matin.

A sept heures et demie, l'automobile est prête, elle stationne devant l'"Inscription maritime"; Saturnin, qu'entoure la tribu des Le Goff, écoute le vieux Laumic :

— Oui, raconte le marin, j'étais au banquet des régates, hier au soir, il y avait des autorités, le Conseiller général, l'Administrateur de la Marine; moi, j'étais le troisième après le maire, comme doyen des patrons-pêcheurs; c'était beau, on a trinqué plusieurs fois, le Conseiller général a fait un discours, M. Baret, l'Administrateur, allait lui répondre et puis voilà qu'on lui a remis un télégramme, il a eu l'air tout drôle, il est parti, on l'a attendu un petit moment et puis, dame, il ne revenait pas, on a bu à la Marine !

Tante Marie et Monique sont auprès de l'automobile, le moteur ronfle, Christine a pris sa place. Cubzac est debout dans la voiture, Calixte ne se décide pas à monter; son front d'ange, sur lequel le vent agite des mèches claires luit dans la fraîcheur matinale; il regarde Monique dont les yeux francs ne se dérobent pas.

Baissant la voix, Mlle Kerglaz questionne anxieusement :

— Avez-vous appris quelque chose ?

Cubzac se penche :

— Hier, pendant le banquet des régates, un télégramme en clair a été remis à M. Baret : Ouvrez le pli V, rappelez les officiers permissionnaires; c'était le premier signal de la mobilisation.

Saturnin tire sa montre :

— Je crois que si madame ne veut pas manquer le bateau...

Christine est pâle :

— Adieu ! dit-elle.

— Adieu ! Adieu !

Mais la voix claire de Monique :

— Pas adieu, au revoir !

La voiture démarre.

III

Beati pauperes spiritu !
Saint Matthieu, v. 3.

Calixte se souleva sur le coude gauche, allongea péniblement le bras droit et baissa la mèche qui fumait.

Christine leva la tête :

— Tu souffres...

— Très peu; si ce n'était cette impossibilité de bouger...

Dans le poêle, un peu de charbon agonisait. Christine resserra son écharpe.

Calixte se remit à lire, Christine à perler une tunique. Une cour ouvrant sur l'étroite voie, le carré d'un jardin à la française, isolaient la bâtisse où Christine et ses enfants s'étaient réfugiés.

Les propriétaires de l'immeuble s'étant décidés à le louer par étages, Christine avait obtenu deux pièces et un cabinet. Ce dernier servait de cuisine.

Les deux chambres étaient basses d'étage, mais vastes; Christine y avait pu tasser un certain nombre de beaux meubles; cela rendait plus facile à ses enfants, — à elle-même, — le brutal changement de vie imposé par les événements.

De temps en temps, alors que son aiguille puisait une perle dans la coupe, Christine jetait un coup d'œil sur Calixte: il s'absorbait, soutenant son livre de sa main gauche, tandis que les doigts de la main droite tourmentaient un crayon ou griffonnaient quelques notes sur une feuille volante.

Les traits du jeune homme s'étaient accentués, une virilité grave y remplaçait le charme clair de l'adolescence, Christine surprenait aussi dans les yeux de son fils, lorsqu'il souffrait, le lointain reflet de ses détresses d'enfant, cela rapide et masqué par un sourire dès qu'il se sentait observé.

A l'autre bout de la pièce, Alban qui dormait se retourna d'un saut de carpe :

— Deux buts ! ça fait deux buts !

— Il rêve, dit Christine, il a tant de plaisir au football.

Le perlage était presque achevé, Mme Antréville se redressa; Calixte posa son crayon :

— Vous êtes lasse, maman, vous avez mal entre les épaules, allez vous reposer.

— J'ai presque fini... c'est toi qui est las, tu vas dormir, je tâcherai, demain matin, de réveiller Alban sans te déranger.

— Bonsoir, mon Calixte.

Christine prit entre ses bras la tête de



Tous les medecins recommandent les serviettes sanitaires Kotex

LES médecins recommandent à toutes les femmes l'emploi des serviettes sanitaires Kotex de préférence aux produits préparés à la maison, ou autre pis-aller, lesquels sont si souvent préjudiciables à la santé.

Car Kotex est la méthode scientifique qui procure aux femmes la plus grande liberté d'action lorsqu'elles sont hygiéniquement affectées. Il fait disparaître toute inquiétude.

Kotex est des plus confortables. Il est souple, et cependant sûr. Lorsque vous désirez en disposer, vous le jetez, comme vous feriez d'un papier de toilette.

Autre caractéristique importante: Il déodorise, chose que toute femme apprécie.

Chez tous les bons marchands et dans toutes les bonnes pharmacies. Il vaut plusieurs fois le léger supplément qu'il coûte.

KOTEX

Serviettes Sanitaires



GRATIS Echantillon de KOTEX
Fabrication canadienne

Kotex Company of Canada, Ltd.,
330 Bay Street, Toronto 2, Ontario.

Veuillez m'envoyer un échantillon de Kotex et votre brochure sur "L'Hygiène Intime", sous enveloppe blanche.

Nom.....

Adresse au long.....

Kotex Régulier: 75c la douzaine
Kotex-Supers: \$1.20 la douzaine

C'est Votre Histoire

son fils, baisa longuement son front entre l'arc frémissant des sourcils:

— Lorsque j'étais petit et que je me trouvais malade, je posais ma tête au creux de votre épaule: il se faisait un apaisement. Vous me guérissiez!

— Hélas! J'en ai perdu le don!

— Non, maman chérie, bonsoir, dormez, vous en avez besoin.

Christine emporta la lampe, ferma doucement la porte et se coucha rapidement. Elle ne dormait pas. Au souci que lui causait la santé de Calixte, s'ajoutaient de tenaillantes préoccupations pécuniaires.

Le lendemain, quand Mme Antréville entra dans la chambre où reposaient ses deux garçons, elle vit Calixte, assis sur le bord de son lit, s'accrochant à l'une des colonnes pour essayer de se mettre debout. Le visage du jeune homme blêmissait.

— Je t'en prie, Calixte, recouche-toi!

Christine aidait son fils, soulevant les jambes rhumatisantes:

— Ne te tourmente pas.

— Je verrai Riquet, je lui expliquerai.

— Que de corvées pour vous!

— N'en parlons pas.

Traversant la chambre:

— Alban! allons, Alban!

Alban grogna:

— Hun! hun! non!...

— Lève-toi, il est l'heure!

— Tu as douze ans, dit Christine, tu es assez raisonnable pour savoir qu'il m'est pénible de te refuser. Dépêche-toi, déjeune!

Elle se hâta, et, tout en circulant:

— J'irai jusqu'aux Halles, tout y est moins cher.

Sur la plus haute marche de l'escalier, Mme Antréville trouve le charbonnier, un sac noir sur l'épaule, la main déjà tendue vers la sonnette:



Demandez Horlick's le Lait Malté ORIGINAL Lait Sain

pour bébés invalides & vieillards

Lait riche—Extrait de grains. Préparez-le à la maison, pour toute la famille: délayez vivement la poudre dans de l'eau chaude ou froide, sans cuisson. A toute heure il soulage la faiblesse ou la faim. Une tasse de "Horlicks" chaud au coucher provoque un sommeil reposant. 3-25

— Est-ce pour moi, j'avais dit lundi, pas avant lundi.

— Peut-être bien, répond l'homme, moi, je ne sais pas, on m'a envoyé aujourd'hui, comme ça vous êtes sûre de ne pas en manquer. Le reste est en bas, tenez, voici la note.

Il tire un papier sale: quarante-huit francs.

Christine ouvre son porte-monnaie: un billet de vingt francs, un de cinq.

S'efforçant au sang-froid:

— Je descends, je réglerai en bas.

L'homme la regarde, un peu surpris:

— Comme vous voudrez.

Tout au long des quatre étages, Christine se sent les genoux faibles, un léger tremblement l'agite; les voici dans la cour:

— Une minute...

Et, pénétrant dans la loge de la concierge, d'un ton qu'elle veut rendre enjoué:

— Mon fils, par mégarde, a conservé les clefs. J'ai sur moi juste de quoi faire mon marché, pourriez-vous m'avancer cinquante francs, je vous les rendrai dans l'après-midi.

Mme Dufour, qui n'a pas vu descendre Calixte, jette à Christine un regard singulier, elle n'est pas dupe, Mme Antréville se sent rougir.

— Je n'ai pas l'habitude de prêter de l'argent aux locataires, marmonne la concierge.

— Ni moi d'en emprunter, répond spontanément Christine.

Puis, sentant qu'il faut à tout prix obtenir cette complaisance, Mme Antréville s'efforce de rire, et feint la plaisanterie:

— Voulez-vous que je vous laisse un gage, ma bague, par exemple?

Mme Dufour se décide à fouiller sa poche, elle compte lentement dix billets de cinq francs; repoussant le bijou d'un geste maussade:

— Ce n'est pas la peine.

Christine se sent allégée:

— Merci, merci beaucoup, je n'oublierai pas votre complaisance.

Dans la rue, elle ravale un sanglot et, trottant vite sous la brume froide du matin, se précipite vers le tramway qui la conduira jusqu'aux Halles.

Pendant ce temps, Calixte, seul dans l'appartement, s'essaye à sortir de son lit.

Un coup de sonnette, dign, dign, dign...

Calixte reconnaît le signal; traînant une chaise, il parvient jusqu'à la porte:

— Vous, à cette heure?

— Comme vous êtes fidèle, tante Marie!

Et, d'un ton plus bas:

— Quel bienfait pour nous!

— Fidèle? cela m'est facile, j'ai le goût de l'amitié.

Avisant le livre, le crayon, la page couverte de notes:

— On travaille! que fais-tu?

Montre-moi le fond de tes tiroirs.

— Ils sont vides, quand aurais-je trouvé le temps d'écrire? Mes baccalauréats, l'écroulement de la banque, la mort de mon père... je me suis engagé: six mois de préparation, six mois de front, un an d'hôpital... ma vie ensuite à gagner immédiatement... Depuis un mois, je jouis d'une situation qui me plaît: secrétaire d'un éditeur; la maison débute, cela m'intéresse; mais si je recommence à faire du rhumatisme, Riquet me remplacera; il me faudra retourner dans quelque affreuse boîte où je remplirai mal une besogne ignare parce que je puis ni attendre, ni choisir.

— L'expérience précédente t'a laissé de l'amertume.

Puis, encourageante:

— Ta santé subit une crise, mais cela

est superficiel; parer aux difficultés de l'heure ne doit pas entamer la confiance.

— A force de vous suivre, ma tante, j'arriverai peut-être à me le persuader.

— Tu es doué, Calixte, qu'as-tu griffonné là-dessus?

— Des notes pour un roman.

— Qu'est-ce que je disais! C'est à cette fin sans doute que te voici contraint à des périodes de méditation et d'immobilité?

Calixte secoue la tête, incrédule:

— Et le pain quotidien?

Quoiqu'il s'en défendit, la présence de Mlle Kerglaz agissait.

Calixte la savait "toute à tous", suivant la formule adoptée, mais cette vivante charité chez tante Marie, ne restait jamais anonyme et c'était une onction infiniment douce pour les âmes qu'elle pansait: une épaule était là, s'offrant à leur fardeau.

Chez les Antréville, on attendait chaque visite de tante Marie avec la même impatience, on trouvait bien courts les instants qu'elle déroba à son travail pour reconforter ses amis.

Elle s'était chargée d'Annette qui vivait au cours comme pensionnaire. La fillette ressemblait à son père, brune et vigoureuse, contente de vivre.

— Et la petite, demanda Calixte, travaille-t-elle ces jours-ci?

— Sans zèle; Annette a de la facilité, elle se tient dans la première moitié de sa classe.

— C'est insuffisant.

— Quatorze ans tout juste, fit tante Marie avec indulgence, dans deux ans je te dirai si elle possède le sens pédagogique; nous l'orienterons alors suivant ses facultés.

— C'est long! j'ai hâte de sentir maman plus aidée et vous déchargée, tante Marie, alors que je ne suis bon à rien!

Tante Marie fit un geste vif:

— Annette ne me gêne pas.

Puis, tirant la montre qu'elle glissait dans sa ceinture:

— Il me faut te quitter. J'ai besoin d'un lainage, je passerai au Bon Marché.

Une clef tournait dans la serrure, Mme Antréville entra dans la cuisine; d'un sac en toile à fleurs, elle retira les provisions dont le poids lui coupait le bras gauche; Mlle Kerglaz la surprit, ce fut un élan:

— Vous, ma tante!

Et plus bas, d'une voix rapide:

— Je suis passée chez vous, tout à l'heure, j'avais quelque chose à vous demander.

Puis elle fit un signe: silence!

Alban rentrait, il était l'heure de préparer le repas; tante Marie se tenait debout, prête à partir.

— Surveille ce qui est sur le feu, je reconduis ta tante.

Dès qu'elles furent seules:

— Qu'y a-t-il? demanda Mlle Kerglaz.

— J'ai honte, ma tante, c'est si absurde, si banal, si lamentable aussi!

En quelques mots, Christine conta l'arrivée inopportune du charbonnier, l'emprunt fait à sa concierge.

Les yeux de tante Marie s'éclairèrent:

— Ce n'est que cela? tu vas t'acquitter immédiatement, j'ai tout juste emporté un peu d'argent... Mets cela dans ton sac et descends tout de suite.

Un paquet encombra la table de la loge. Mme Dufour accepta d'un air indifférent le billet et les remerciements de Christine, puis, souriante:

— Regardez un peu, mesdames, les chemises que ma fille vient d'acheter.

C'était un crêpe de Chine rose finement ouvragé; tante Marie, qui n'avait jamais porté que du linge de coton, soixante-quinze centimes le mètre avant la guerre, ne put retenir une exclamation:

— Madame votre fille a épousé un nabab!

Le mot, incompris par elle, irrita l'orgueilleuse Mme Dufour:

— Ma fille n'est pas mariée, elle est employée **Au Page de la Reine**, boulevard Malesherbes, mais elle aime les beaux dessous, tout comme les grandes dames. Mon mari gagne ses six francs de l'heure, la petite n'a pas besoin d'être privilégiée.

Tante Marie, pleine de philosophie, se mit à rire doucement:

— Pour mon compte, si l'on m'en offrait autant, j'en serais fort embarrassée!

Christine se tut, mais quand Mme Dufour eut refermé sa loge, la jeune femme murmura:

— C'est révoltant!

— Bah! fit tante Marie, l'art de dépenser ne s'acquiert pas en un jour!

Tante Marie rentra chez elle, pensant qu'un lainage neuf n'était pas indispensable à sa garde-robe et que ses cinquante francs avaient trouvé leur meilleur emploi.

..

La lettre de Monique était pressante:

"Pour vous décider, tante Marie, je vous envoie un "permis" de circulation de Paris à Cannes; mon oncle, qui est administrateur du P.-L.-M., n'a pu me refuser cette faveur. J'insiste parce que j'ai besoin de vous, parce qu'il faut que je vous voie; en récompense de votre peine, vous trouverez ici le bienfait d'un soleil qui est joie et bénédiction."

Vers cinq heures du soir, Mlle Kerglaz monta jusqu'à la rue Férou: Annette était en vacances, Alban revenait du lycée, Calixte, auquel Riquet avait conservé son poste, se trouvait chez l'éditeur; Christine travaillait.

— Mon départ s'est décidé tout d'un coup, expliqua Mlle Kerglaz, je viens vous embrasser en courant; je voudrais vous emmener avec moi, cela me fera mal au cœur de jouir toute seule d'un aussi beau voyage...

— Il ne le faut pas! interrompit Christine, prenez du repos et du plaisir, tante Marie. D'autant que si vous vous déplacez, c'est encore, bien sûr, pour le service d'autrui.

Annette s'écria:

— Une amie à Cannes, en voilà de la chance!

L'heure pressait:

— Au revoir, fit Marie Kerglaz, j'entre-rais chez Riquet pour embrasser Calixte; à quand son premier livre?

— Pour écrire du roman, dit Christine sceptique, il faut être mondain, voyager, vivre; mon pauvre Calixte est astreint à une existence casanière.

— Pour faire un grand écrivain, deux choses suffisent: une belle âme et du talent, ni l'un ni l'autre ne lui fera défaut!

Mlle Kerglaz descendit, vive malgré son embonpoint et les cinquante-six ans qu'elle avouait sans coquetterie.

Chez Riquet on signait le courrier, impossible de parler à Calixte, tante Marie rentra chez elle, dina rapidement et prit la route.

La part faite au regret de ne pas partager avec ses "enfants" le bienfait de quinze jours au soleil, Mlle Kerglaz s'enchantait dès la première minute.

Une vie pure avait préservé en elle la spontanéité des impressions. Elle citait volontiers ces vers d'un poète espagnol:

Je serai un ascète et je fuirai les luttes

du monde

Mais j'emplirai de fraises mon capuchon.

J'admirerai les roses et respirerai leur

parfum,

Et des épines, je ferai pénitence...

J'aimerais les étoffes de soie autant que les

toiles d'araignée...

Tout se rejoint dans la bonne volonté (1)!

(1) Huberto Perey de la Ossa, Poly-

phèmes.

C'était la première fois que Mlle Kerglaz se rendait au bord de la Méditerranée. Le rapide roulait dans la nuit froide. Pas de tapage dans les gares, des arrêts courts.

Marie Kerglaz s'endormit. Quand elle ouvrit les yeux, un coup de mistral creusait les eaux tumultueuses du Rhône. La voie courait entre des haies où la fraîcheur de l'aube enroulait de l'argent.

Quel conte de fées! pensait Mlle Kerglaz, je m'endors en Bourgogne, je me réveille en Grèce!

Lorsque, vers quatre heures du soir, le rapide s'arrêta en gare de Cannes, tante Marie ne contenait plus son émerveillement: les Maures, l'Estérel, les forêts vertes qui déconcertent notre sentiment des saisons, cette flambée qui monte de la côte rouge vers un invraisemblable coucher de soleil, elle jeta tout cela à Mo-

nique:

— Que c'est beau, que c'est donc beau!

Mlle Gervais escomptait l'enthousiasme de son amie, la moindre froideur l'édit d'égue; elle saisit le bras de Mlle Kerglaz:

— Oui, c'est admirable, mais en votre compagnie ce sera encore meilleur, car vous voici, c'est vrai, bien vrai! j'avais tellement peur que quelque chose accroc-

chât!

Mlle Kerglaz voulut sacrifier au cérémonial:

CLINIQUE PRIVÉE DU Dr PREVOST

Des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

Voies Génito-Urinaires

Maladies des reins, de la vessie et des organes génitaux

34 rue Hutchison

Maladies vénériennes et maladies de la peau

Tél. Plateau 6347

C'est Votre Histoire

— Mme de Saint-Rummel est très aimable de m'accueillir...

Monique interrompit :

— Ma tante vous apprécie beaucoup, tante Marie; mais, si vous le voulez bien, cette quinzaine m'appartient; nous fréquenterons les hôtes de *Thalassa* juste assez pour être polies.

Mlle Kerglaz regarda ses vêtements noirs :

— Je ne demande pas mieux; vous savez, mon enfant, que je ne possède pas la robe du soir en usage dans le monde, il faudra beaucoup d'indulgence à Mme de Saint-Rummel.

L'auto franchit une grille et vint stopper devant un perron à balustrades.

Par les portes ouvertes, un bruit de voix arrivait, mêlé d'une musique à contre-temps; Mlle Kerglaz aperçut des tables de bridge entre lesquelles des couples tournoyaient.

— Votre tante reçoit, vous abandonnez ses hôtes.

— C'est comme cela tous les jours; la plupart du temps, de cinq à huit, la maison est pleine de gens qui n'ont rien de mieux à faire.

— Votre absence y laisse un vide.

— Cela m'est bien égal.

Monique suivit Mlle Kerglaz dans son appartement :

— Est-ce que je vous dérange? passez dans le cabinet de toilette, je resterai dans la chambre; je sonne pour qu'on nous monte de quoi luncher. Je suis contente, si contente! Je crois être à Paris, assise à vos pieds sur une chaise d'enfant et bavardant et me confiant!

Monique jase. Mlle Kerglaz s'apprête, elle a revêtu sa robe "habillée", c'est-à-dire une jupe de soie usagée et un corsage un peu plus neuf.

— Une écharpe par là-dessus, un collier de jais qui était dans les tiroirs de ma mère, cela peut passer, n'est-ce pas, Monique?

Mlle Kerglaz et Monique se sont assises auprès de la fenêtre, le plateau du thé entre elles deux.

Au dehors, assez loin, le vieux Cannes se découpe sur l'éperon des rocs.

Monique bavarde :

— D'abord, il faut que je vous mette au courant, non pas de tous ceux qui fréquentent ici, mais certaines personnes... il faut que vous les connaissiez.

Mlle Kerglaz sourit :

— Ils sont nombreux!

Monique soupire :

— Jusqu'à présent, mon âge m'a mis à l'abri; mon père admet qu'on se refuse à parler de mariage jusqu'à vingt et un ans, mais depuis quelques semaines, je ne sais pourquoi, on me sert à chaque instant cette phrase protocolaire : "Il convient de prendre en considération..." Plusieurs "brillants partis" requèrent ma considération négative, il en reste d'autres.

— Et ceux-ci?

— Ce sera tout pareil.

Monique se blottit, pose sa tête sur les genoux de Mlle Kerglaz, prend entre les siennes les mains un peu épaisses de la vieille fille :

— Vous avez mis en moi, tante Marie, un sens de la vie qui me rend exigeante, j'envisage le mariage comme une action grave, chargée de lourds devoirs, **définitive**; je ne puis accepter tout cela que pleine de confiance et d'amour.

— Personne encore ne vous a plu?

Monique hésite :

— Certains hommes qui étaient beaux ont éveillé en moi je ne sais quel appel; il s'y mêlait l'influence du décor, le décor, ici, est insidieux, tante Marie, — mais vous m'avez encore appris ceci : rentrer en moi-même; j'ai senti que cela se nommait caprice et qu'on n'édifie pas une vie sur de la fumée.

— Aucun visage alors dans le secret de votre cœur?

Monique rougit légèrement :

— Peut-être, mais c'est si lointain, si naïf...

La jeune fille attend une autre question, Mlle Kerglaz se tait.

— Un enfantillage..., poursuit Monique.

Puis s'enhardissant :

— J'ai rencontré des hommes bien séduisants, mais jamais les yeux profonds et le front noble de Calixte Antréville.

Mlle Kerglaz ne bronche pas :

— Vous aviez quinze ans, lui, seize, c'était la première émotion de l'adoles-

cence; à travers ce prisme tout paraît admirable; mais parlons du présent.

Tante Marie ajoute :

— Quand vous le jugerez à propos, j'irai saluer Mme de Saint-Rummel.

— Descendons, je vous promets quelques surprises.

Monique ouvrit la porte du petit salon, Mme de Saint-Rummel ne s'y trouvait pas; Mlle Kerglaz l'aperçut, debout au milieu du salon voisin, en face d'une visiteuse qui prenait congé. De cette dernière, on entrevoyait le profil aquilin, les boucles très blondes noyées sous un feutre, la taille élancée que drapait un burnous blanc.

Mlle Kerglaz pensa : "Je connais ce visage, mais qui?" tandis que Monique murmurait :

— Mme Suèvres.

Mme Suèvres, en franchissant le seuil, se retourna; un jeune capitaine se tenait au milieu d'un groupe, à l'autre bout du salon :

— Dani, tu me retrouveras au concert.

Mme de Saint-Rummel tendit la main à Mlle Kerglaz et, coupant court aux remerciements de celle-ci :

— C'est moi qui vous suis reconnaissante; Monique désirait tellement votre arrivée!

On entraînait, on saluait, on sortait, Mme de Saint-Rummel accordait une minute à chacun. Elle désigna un siège à Mlle Kerglaz, celle-ci prit place auprès d'une étrangère brune, épaisse, d'un âge problématique, vêtue de couleurs baroques, et qui entama la conversation avec volubilité. Mlle Kerglaz pouvait se dispenser de tout effort, son interlocutrice, vibrant les r, déclarait :

— Je suis charmée, mademoiselle, avez-vous habité la Roumanie?

Mais Marie Kerglaz était distraite, attirée par le groupe qui évoluait autour du piano. Une jeune fille tapait en sourdine les refrains d'une opérette absurde dont la vogue croissait en proportion de l'insanité; les propos s'échangeaient :

— Un tango! Qu'est-ce que nous jouera un tango?

— Je me proposerais bien, mais vous n'appréciez pas mon talent.

Un oh! poli courut sur les lèvres.

— Si, si, je sais ce que je dis, je ne joue pas à contretemps, je ne disloque pas.

Monique écarta ses voisines, prit place devant le clavier :

— Tournez! dit-elle.

Quelques jeunes gens protestèrent, elle insista :

— Cela m'amuse autant que de danser.

Le jeune capitaine se pencha vers la musicienne :

— Alors, c'est ça mon prochain tango?

Monique répondit :

— Je n'ai pas fait mes exercices, j'avais les doigts raides; excellent pour moi!

Le jeune homme fixait sur elle un singulier sourire, il restait accoudé sur le piano. En passant, une jeune fille blonde lui rit au nez, puis se ploya de nouveau sur la poitrine de son danseur.

La princesse désignait le couple à Mlle Kerglaz, hachant ses phrases de courts silences, tandis qu'elle observait autour d'elle :

— C'est Mlle Donnazac, la fille de l'ambassadeur, elle danse avec mon neveu qui est attaché en Roumanie... il est Français... fils de ma sœur qui a épousé le comte d'Aventin.

Mlle Kerglaz sourit avec politesse :

— Ils sont charmants, dit-elle.

— Oui, la petite Donnazac est bien faite, mais elle n'a pas la grâce de Monique Gervais.

Monique, un pli entre les sourcils, l'officier sûr de soi, souriant impérieusement :

— Est-ce que vous connaissez le capitaine des Hottières?

Mlle Kerglaz eut un mouvement de surprise :

— Ah! c'est...

— Oui..., le fils du banquier qui a perdu sa fortune... les pétroles, vous savez?

— J'ai aperçu ce jeune homme avant la guerre, je ne l'aurais pas reconnu.

— Et sa mère?

Tante Marie fit un geste évusif :

— Je ne crois pas.

— Si, quand vous entriez dans le salon, une belle personne.

— N'ai-je pas entendu nommer Mme Suèvres?



Reconnue comme infailible par des millions et prescrite par les médecins pour les

Rhumes, Douleurs, Maux de tête, Maux de dents, Névralgie, Névritisme, Lumbago, Rhumatisme

N'AFFECTE PAS LE COEUR

Sure N'acceptez qu'une boîte de "Bayer" Qui contient la manière de s'en servir. Boîtes de 12 tablettes très commodes. Aussi en bouteilles de 24 et 100, chez les pharmaciens.

L'Aspirine est la marque de commerce (enregistrée au Canada) de la Monoaceticacidester de Salicylicacid (Acetyl Salicylic Acid "A.S.A."). Quoiqu'il soit bien connu que l'Aspirine est manufacturée par Bayer, afin de protéger le public contre les imitations, les tablettes de cette Compagnie porteront, en même temps que leur marque de commerce générale, la croix de Bayer.

— Oui, c'était une Mlle Suèvres, fille de l'ingénieur, elle est divorcée.

— Divorcée?

— Il n'y a pas longtemps, son mari est parti pour la Chine, il tâche de se remonter, elle ne voulait pas le suivre, vous comprenez.

— Quelle triste chose!

La princesse regarda son poignet :

— Hé! fit-elle très haut, huit heures! huit heures moins cinq minutes! il me semble que si vous allez au concert!

Un brouhaha, des capes jetées sur les épaules. Quelques personnes s'attardent, elles dînent à *Thalassa*.

Dani des Hottières a laissé partir la foule, il s'avance vers Mme de Saint-Rummel, prolonge le baise-main avec une familiarité qu'il veut rendre fervente, Mme de Saint-Rummel cède :

— Restez à dîner, Dani.

A table, tante Marie parle peu, Mme de Saint-Rummel cependant l'a poliment interrogée :

— Faites-vous encore des conférences, mademoiselle?

Et, pour renseigner ses invités :

— Mlle Kerglaz s'occupe beaucoup du Cercle des Jeunes Filles Catholiques, elle parle admirablement.

Les convives, à qui les jeunes filles catholiques et les conférences sont totalement indifférentes, émettent quelques banalités; la conversation dévie, tante Marie est soulagée.

Elle écoute; c'est à la fois pour elle un plaisir discret et une détente. Tantôt sa finesse s'amuse, tantôt son esprit s'évade, s'abstrait, se repose, non dans la méditation d'un objet précis, mais dans l'atmosphère de méditation où il est accoutumé de vivre.

On discute à propos du concert :

— Pour mon compte, dit Monique, je vous prierai de m'excuser, ma tante, j'ai un commencement de migraine; je tiendrai un instant compagnie à Mlle Kerglaz et j'irai me reposer.

Mme de Saint-Rummel comprend :

— Dani m'accompagnera.

Une lueur dure passe dans les yeux du jeune homme, mais aussitôt, il accepte avec empressement.

Avec une insistance de maniaque, l'un des convives, naïvement, propose à Monique son remède :

— Des comprimés... non, non, pas ce

que vous croyez, cela vient de Suède... dix minutes, on ne sent plus rien!

Mme de Saint-Rummel se tait.

Quand Monique se trouve seule avec Mlle Kerglaz :

— Eh bien?

— Je suis déjà renseignée.

La jeune fille reprend sa petite chaise; l'épanchement les confidences, cela va être délicieux. Elle pose ses coudes sur les genoux de tante Marie, et, la tête levée vers elle :

— Racontez!

Mlle Kerglaz sourit :

— Vous aviez ce soir deux prétendants, tous deux de belle allure, il faut le leur accorder.

— Je sais qui vous a instruite. Cette excellente princesse est bien amusante, vous l'avez conquise, elle m'a tirée à part pour me dire : "Votre amie est une femme remarquable, beaucoup, beaucoup d'esprit!"

Tante Marie est amusée :

— Je n'ai pas prononcé quatre mots!

— Justement, c'est à cause de cela! la princesse n'écoute jamais ce qu'on lui répond, elle considère qu'on interrompt sa démonstration et en conserve, — sinon une secrète rancune, car elle est bonne, — mais un déplaisir qui persiste.

Monique ajoute :

— Et vous avez vu Mme Suèvres.

— Oui, ma surprise n'est pas encore passée.

Mlle Kerglaz évite de critiquer, Monique devine :

— A Paris, ma tante ne recevrait pas cette femme divorcée, ici les circonstances lui ont forcé la main. C'est une histoire, ce sont plusieurs histoires.

Le silence s'est fait dans la villa, on n'entend plus que le grand bruissement mouillé de la mer.

— Vous rappelez-vous, pendant la guerre, cette mode furieuse des mairaines et des filleuls?

— Oui, au début, ce fut bien touchant; j'ai eu des filleuls, moi aussi, ils étaient des régions envahies, il y avait un mineur, un garçon boulanger, deux paysans, ils m'appelaient ma "maman de guerre".

— De vrais filleuls, des abandonnés, des pauvres; mais la belle pensée initiale a souvent dévié!

— Tellement, fit Mlle Kerglaz, qu'il vaut mieux passer outre.

C'est Votre Histoire

D'un air entendu, Monique reprend:

— Le cas qui nous occupe reste correct, mais ce filleul n'avait pas besoin de cette marraine, ni cette marraine de ce filleul. Je ne sais plus comment cela a commencé, j'ai passé six mois sans voir ma tante; quand je l'ai retrouvée, une correspondance s'échangeait, elle me mit une lettre entre les mains: "Vois comme cela est joliment écrit..." La lecture de cette lettre me causa une impression singulière; certes le tour était élégant, mais il y avait autre chose... Quand je la lui rendis, ma tante, l'air satisfait, me questionna du bout des lèvres:

— Qu'en penses-tu?

Volontairement indifférente:

— C'est bien...

Ma tante pinça les lèvres:

— Tu pourrais dire tout à fait remarquable!

Elle me poussait; tant pis, du tac au tac:

— Il y manque, répondis-je, le respect qui...

Ma tante leva une main:

— Enfant que tu es!

Son sourire se faisait énigmatique; je constatai avec ahurissement que sa vanité l'égarait à un jeu ridicule!

— Monique!

— Tante Marie, j'aime beaucoup ma tante Saint-Rummel, mais, puisque je vous parle, laissez-moi dire tout: le filleul s'affichait sentimental et ma tante savourait cette prose de bonbon fondant avec une naïveté!

— Mon enfant, dit doucement Mlle Kerglaz, il faut se montrer indulgent aux faiblesses de l'imagination; votre tante a été belle: les femmes qui vivent dans le luxe ont tant soin de leur personne qu'elles s'imaginent ne pas vieillir.

— Tout de même, dit Monique sur le ton tranchant de la jeunesse, il y a les miroirs! Vous êtes plus jeune que ma tante, est-ce que vous attendez le Prince Charmant?

— Votre comparaison ne tient pas debout! Ce soir, les hommages du capitaine des Hottières s'adressaient-ils à Mme de Saint-Rummel?

— J'ai réfléchi sur tout cela, tante

Marie, j'ai vu clair. Je ne reproche pas à ma tante cet aveuglement qui l'incline à être dupe, elle aura toujours des flatteurs parce que sa situation mondaine comporte les hypocrisies, c'est M. des Hottières que je juge sévèrement.

— Il a trouvé ce moyen pour gagner les bonnes grâces de Mme de Saint-Rummel, le voici traité en familier, tout cela pour vos beaux yeux.

Monique secouait la tête:

— Je n'admets pas le calcul, la rouerie. Mme des Hottières, depuis l'après-midi où vous l'avez reçue à Pen-Hat, a décidé d'entrer en relations avec ma famille. Elle s'est arrangée pour rencontrer mon père, le complimenter sur moi. Papa, qui la trouve jolie femme, a répondu gaillardement; cela ne l'engageait à rien, Mme des Hottières ne pouvait lui rendre visite, il n'y a pas de femme dans la maison.

— Je vois que vous tenez cela pour un ancien complot.

Et plaisamment:

— Le coup de foudre, peut-être?

— Il n'y a rien en moi pour le provoquer; à cette époque, mes quinze ans, mes grosses tresses roulées... non, tante Marie! si j'avais été la fille d'un pauvre gentilhomme campagnard chargé d'enfants, Dani des Hottières ne se serait pas aperçu de ma présence.

— Cependant, vous lui plaisez.

— C'est possible...

Monique battit un peu des paupières pour ajouter:

— Moi aussi, je le trouve beau, mais je ne veux pas l'épouser.

Elle appuya:

— Non, non, ne fût-ce qu'à cause de sa famille!

Et, véhémentement:

— Mme des Hottières a divorcé, ce que je ne puis admettre; dans certains cas, néanmoins, tout en conservant une réprobation de principe, on s'explique que des personnes sans foi, et qui sont très malheureuses, se refusent à souffrir; mais Mme des Hottières était libre, satisfaite

gâtée, elle a cherché je ne sais quelle querelle à son mari quand le pauvre homme a été ruiné.

— Depuis quand se trouve-t-elle à Cannes?

— Elle va, vient, et — cela est la seconde histoire — elle passe la saison au Cap-Martin chez M. Sallanches.

Mlle Kerglaz dressa l'oreille:

— M. Sallanches?

— Mon père possédait des terrains au Cap-Martin; il y avait fait construire un grand pavillon qui portait le nom de ma mère, **Béatrice**; ma tante Saint-Rummel s'y installait chaque hiver.

— Je croyais même la **Béatrice** propriété de madame votre tante.

— Non, et désormais, cette maison n'appartient plus à aucun de nous; ma tante est ici en location, mon père a vendu la **Béatrice** à son voisin M. Sallanches qui habite la **Pinède**. Sallanches est le plus grand propriétaire foncier du Cap-Martin.

— Quelle fortune!

— Il était déjà très riche en 1914; pendant la guerre, ses usines ont travaillé pour l'Etat. Bref, mon père ayant eu, paraît-il, à se louer des procédés de M. Sallanches — au moment où nos terrains sont passés entre ses mains — n'a pu refuser à Mme des Hottières de l'introduire à **Thalassa**. Présentée par Sallanches, mère de Dani, il ne restait à ma tante qu'à entr'ouvrir sa porte.

— Mme des Hottières n'a-t-elle pas une sœur?

— Oui, elle est aussi dans le Midi, mais la condescendance ne s'étend pas jusqu'à elle, il n'en a jamais été question.

— Avez-vous regretté la **Béatrice**?

— Un peu... mon père voulait acheter un domaine contigu à la Valverte: des prairies admirables, l'élevage du cheval s'y fera tout seul; mon père aura dans six mois la première écurie de France, c'est la grande passion de sa vie... je crois qu'il y réussit.

Mlle Kerglaz remarqua le "je crois" prononcé sans grande conviction; mais Monique ne s'arrêtait pas à cela, elle reprit:

— A présent, parlons du diplomate, la princesse Cincusko à dû vous le présenter.

— Non, il dansait avec Mlle Donnazac.

— Il finira par l'épouser, elle est intelligente, hardie, dénuée de préjugés.

— Ce n'est pas elle qu'il recherche.

— La princesse a voulu pressentir ma tante, mais elle a senti que le moment ne convenait pas, elle attend que les Hottières aient laissé la place et travaille à les démolir.

— Si elle y parvient?

— Elle n'en profitera pas, je suis édifiée, M. d'Aventin ne m'aime pas.

— Il vous accorde une ostensible admiration.

— Evidemment, je plais encore à celui-là! vous n'imaginez pas combien il est irritant de plaire!

— Les femmes, en général, ne raisonnent pas comme vous, les plus hautaines se font gloire du grossier hommage d'un goudjat!

— Pas moi, cela me blesse, certains regards me donnent l'impression d'une limace sur mes épaules et, pour en revenir à M. d'Aventin, quand on prétend aimer une jeune fille, on rompt certains liens inavouables.

— Qui vous met au courant de telles histoires?

— Qui? tout le monde; je vous assure qu'on ne s'en tient pas aux allusions; Simone Donnazac — elle se pique de savoir tout ce qui se passe à Cannes — ne se gêne pas pour lancer des pointes à M. d'Aventin, on trouve cela tout naturel.

Monique soupire:

— Moi, je retarde un peu, ce doit être de votre faute, tante Marie!

Mlle Kerglaz caresse la jeune tête:

— Eh bien, Monique, tout me semble clair, vous n'épouserez ni M. d'Aventin, ni le capitaine des Hottières, vous attendrez celui qui vous offrira en même temps que l'amour l'estime et la confiance: nous prions Dieu de vous l'envoyer.

Monique soupira nerveusement, puis resta muette; Mlle Kerglaz comprit qu'il lui restait à dire quelque chose de plus embarrassant:

— Est-ce là tout ce qui vous préoccupe?

Résolument:

— Non, ce qui me tourmente, ce pourquoi j'ai besoin de vous, c'est ma propre

faiblesse; mon âme n'est pas en place, elle subit des oscillations... cela provient d'impressions contradictoires qui me torturent et dont je rougis: je n'aime pas M. des Hottières, non, je ne l'aime pas, je ne l'estime qu'à demi et cependant...

L'aveu coûtait à Monique, Mlle Kerglaz l'aida:

— Vous avez refusé de danser avec lui, n'est-ce pas significatif?

Monique eut comme un gémissement:

— Je ne veux plus danser avec lui... quand nous tournons avec lenteur au rythme énervant de la musique, je sens que je perds la lucidité qui contrôle, que je suis le courant comme un bateau dont les avirons pendent le long du bord.

Et, sanglotant tout à fait:

— Tante Marie, n'est-ce pas qu'il y a lieu d'avoir honte de soi?

Les jeunes épaules se soulevaient, les larmes coulaient sur les mains de Mlle Kerglaz.

— Calmez-vous, chérie, calmez-vous!

Monique continuait dans une fringale d'humiliation:

— Jamais je ne me reprocherai assez fort une semblable lâcheté! songez à quel abîme elle pourrait me conduire: lier ma vie à un homme que je n'estime pas!

Elle avait relevé la tête, elle s'essuyait les yeux, frottant ses paupières comme un enfant:

— Si vous saviez quelle atmosphère on respire ici!

Tante Marie sourit imperceptiblement, puis, avec douceur:

— Vous êtes une créature humaine, vous subissez la tentation, mais votre intention est droite puisque vous y résistez et — ce qui vaut mieux — voulez la fuir.

— Alors, implora l'enfant, je ne vous scandalise pas trop? J'étais trop orgueilleuse sans doute, je me détournais avec trop de répulsion des êtres qu'un mauvais souffle effleurait... Quelle pénitence! tante Marie, c'est affreux.

Tante Marie prit entre ses mains la tête humiliée, la releva, regarda l'enfant aux yeux:

— Monique, dit-elle, écoute-moi...

D'instinct, elle employait le tutoiement quand elle voulait pénétrer jusqu'à l'âme de "sa fille".

— Ecoute-moi et ne t'agite pas dans le scrupule, nous mettrons les choses au point pendant la quinzaine que je vais passer à **Thalassa**.

Monique jeta ses bras au cou de Mlle Kerglaz:

— Quinze jours, c'est vrai! que cela sera bon! rien qu'à vous entendre, je reprends courage, je suis allégée... vous m'aimez toujours autant, dites?

— Ma fille!

— C'est que... j'avais peur!

— Et maintenant, tu vas dormir, te reposer en paix.

Mlle Kerglaz posait sa main droite sur le front de l'enfant, elle y traça du pouce une petite croix:

— En paix!

Calixte et sa mère avaient assisté à une messe de minuit, Annette et Alban rentraient d'une messe matinale; Christine qui faisait sa chambre les entendait parler, se disputait à mi-voix dans la cuisine:

— Il faudra bien que tu le dises, autant vaut tout de suite.

— Tu m'ennuies, répondait Annette, tais-toi! laisse-moi tranquille!

— Eh bien! ma fille, reprenait le garçon, si tu crois que maman ne verra rien!

— Je sais bien qu'elle le verra, mais tu n'as rien à dire! d'ailleurs, je ne porterai plus une horreur pareille!

Christine ouvrit brusquement la porte:

— Qu'est-ce qu'il y a encore?

Elle était lasse, nerveuse, elle avait passé la soirée de la veille à établir des comptes. Comptes de pauvre qui sont courts et toujours trop longs cependant, soustractions terribles qui, tirant par dessous, font écrouler le patient effort.

Pendant la messe, elle retenait ses larmes à cause de Calixte:

— Qu'avez-vous à vous chamailler?

Et, poussant une exclamation:

— Ah! te voilà bien! mais qu'as-tu fait? D'un ton qu'elle voulait rendre léger:

— Je vais réparer cela, dit Annette.

Sa mère, d'un geste rapide, se fit virevolter devant elle:

— Couverte de boue! et ici... oh! Annette!

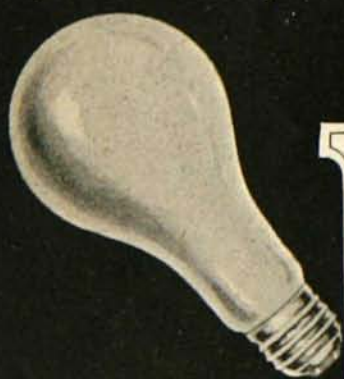
L'accent de Christine, d'abord impa-

Un Meilleur Eclairage

A nouvelle LAMPE LACO MAZDA, dépolie à l'intérieur, a révolutionné l'éclairage. Douce et diffuse, sa lumière est cependant tout aussi forte que celle répandue par les anciennes lampes en verre transparent — beaucoup plus forte, à coup sûr, que celle des lampes dépolies à l'extérieur. Et sa teinte gris perle, qui s'imprègne des couleurs des objets environnants, en fait une lampe très décorative dans une pièce.

Demandez à votre fournisseur de vous la faire voir.

LAMPES
LACO Dépolies à l'Intérieur **MAZDA**



C'est Votre Histoire

tient, était devenu douloureux, la fillette baissa le nez, s'excusant :

— Je ne sais pas comment cela s'est fait, j'ai buté.

Elle retirait son manteau d'où pendait une langue d'étoffe. Christine regardait sa fille.

— Il était vieux, reprenait la fillette, trop court pour la mode.

La colère de Christine remonta :

— Tu comptes te passer de vêtement ? Annette répliqua :

— De toute façon, il fallait m'en acheter un autre.

— Je ne t'en achèterai pas.

— J'en demanderai un à tante Marie ; quel drame pour si peu de chose !

Christine bondit :

— Insolente, égoïste ! Je te défends de rien demander à tante Marie ! ce qu'elle fait pour nous aider dépasse ses moyens ; quant aux nôtres, tu devrais savoir ce qu'ils sont !

— Je sais, je sais.

La fillette gardait une assurance boudée, elle ajouta, faisant l'importante :

— Je compte bien tout rendre à tante Marie, plus tard, quand j'aurai fait un beau mariage.

Alban éclata de rire ; Christine se dirigeait sur Annette, prête à la gifler, Calixte ouvrit la porte.

Il rentrait, portant à la main des paquets scellés, son visage était joyeux :

— Quoi donc ? fit-il interloqué.

Christine, exaspérée, le mit au courant.

— Petite sotte, dit-il à sa sœur.

Entourant sa mère de ses deux bras :

— Maman chérie !

Une détente se produisit, les larmes lentement coulèrent des yeux de Christine. Calixte qui, voyant chaque jour le cher visage, n'en observait point le changement, se prit à considérer cette face pâle. Audessous des paupières mouillées un réseau marquait la peau délicate, les tempes étaient plus creuses, le coin des lèvres se tirait. Les peines, plus que le temps, en étaient les artisans surnois.

Une émotion grave remua le cœur du jeune homme : la beauté de sa mère avait flatté son adolescence, la jeunesse de sa mère lui avait accordé une sœur aînée et voilà que, brusquement, quelque chose survenait, différent, qui lui donnait envie de pleurer et de s'agenouiller :

— Maman !

Ce n'était plus, penchée en robe du soir au-dessus d'un lit d'enfant, cette vision qu'il plaçait au milieu des fées, ni la jeune forme vigoureuse qui luttait avec le vent sur la "montagne" de Camaret ; la tête de Christine pesait sur l'épaule de son fils, une porte s'entr'ouvrait : la vieillesse, pourtant lointaine, faisait passer ses avant-courriers et le cœur de Calixte débordait d'un amour dont il ne connaissait pas encore la plénitude.

Il entraîna Christine, fit un signe aux enfants :

— Restez ici !

Quand Mme Antréville se fut assise, tenant entre ses mains le vêtement déchiré, le jeune homme parla doucement, s'intéressant à l'accroc comme s'il avait l'expérience des reprises :

— Cela peut s'arranger, maman, une étoffe chinée, ça ne se verra guère.

Dans l'étroite cuisine, Annette demeurait immobile, debout, ne sachant quelle contenance tenir. Au bout d'un instant, son frère vint à elle sans violence :

— As-tu la notion, lui dit-il, de l'absurdité, de l'inconvenance de ta conduite ? Un drame, dis-tu ? ce drame n'est pas un accroc dans du drap, c'est la difficulté de vivre, l'amertume d'être contraint à faire état de choses aussi misérables.

La fillette, que le premier mouvement hérissait toujours, regrettait déjà son insolence et quand il la poussa vers sa mère, Annette s'écroula en sanglotant, parce que Mme Antréville, une aiguille entre ses doigts qui tremblaient, pleurait toujours silencieusement.

La mère et la fille restèrent seuls, Calixte passa dans la pièce qui, en même temps qu'elle lui servait de chambre, remplissait l'office de studio et de salle à manger. Le jeune homme dénoua des ficelles ; Alban suivait ses gestes avec une curiosité intéressée.

Deux sacs revêtus d'une adresse de confiseur sortirent du premier paquet ; l'autre, intact, fut déposé sur la table.

— N'y touche pas ! dit Calixte, attends que nous soyons réunis.

Annette, prise d'un beau zèle, s'empressait, disposait le couvert ; elle poussa un petit cri de contentement :

— Chut ! fit Calixte.

Le repas préparé, Christine entra dans la salle, elle s'arrêta, une soupière entre les mains ; des larmes de tout à l'heure, persistaient quelques soupis convulsifs :

— Calixte, Calixte ! Quelle surprise ! Comme tu nous gâtes !

Alban n'y tenait plus :

— Je peux voir ?

Un cri de joie :

— C'est mon "truc" pour les billes, mais il est bien plus chic que celui de mon camarade !

Calixte se mit à rire :

— Bien sûr : il est neuf.

— Et un cent d'agates par-dessus le marché !

L'enfant bondit sur Calixte, l'embrassa comme on bouscule et, déjà à genoux sur le tapis, fit rouler les premières billes.

Le nuage était passé.

— Quel beau ruban ! disait Annette, le sac de maman est noué par une simple faveur, tandis que le mien !

— C'est pour tes cheveux.

— Il pense à tout, fit Christine.

Le jeune homme s'épanouissait ; cette responsabilité de la famille qu'il voulait à toute force assumer, lui faisait les épaules plus larges et le cœur plus viril.

Et comme Mme Antréville interrogeait :

— Comment t'y prends-tu ? tu m'as remis hier l'argent de Riquet, ferais-tu des miracles ?

Calixte tira de son portefeuille la coupure d'un journal et la tendit à Christine :

— Le Fardeau léger, conte, par Calixte Antréville.

Annette et Alban manifestèrent bruyamment, Christine lisait, la fierté, une joie qui contenait beaucoup d'espérance remuaient le fond de son âme :

— C'est charmant... murmurait-elle.

Une allégresse imprévue, plus sensible par réaction, se propageait autour de la table ; on sonna :

— Cubzac, dit Calixte.

Le "critique d'art" se tenait à la porte :

— J'arrive un peu tôt, mais...

D'une main, il déposa sur la table un objet lourd qui avait une apparence de pâté en croute et de l'autre jeta sur les genoux de Christine une gerbe de mimosa.

Les fleurs qui, sans doute, sortaient de leur emballage, avaient encore ce pli que leur donne l'entassement. Leurs délicates feuilles sensibles, fermées comme un livre, détendaient inégalement leurs palmes, mais leurs grappes en forme de plumes n'avaient pas trop perdu leur duvet, ce jaune radieux éclairait la pièce où le jour d'hiver mesurait ses rayons.

Christine enfouit son visage dans le bouquet. Les paupières closes, humant voluptueusement l'odeur fine et forte, elle murmura :

— Délicieux !

Puis, tendant à Didier une main qu'il baisa :

— Je ne vous remercie pas, la joie des visages vous parle, chacun est heureux de vous voir ici. Apportez un couvert, Annette !

Après le repas, Cubzac s'allongea sur la méridienne et tira des cigarettes. Sa maigreur s'était accrue, ses yeux clairs luisaient dans un masque terne.

— Vous ne devriez pas fumer, dit Christine.

Il haussa légèrement les épaules en tirant une première bouffée :

— Aucun régime ne me réparera.

Encourageant, Calixte s'empressait :

— Vous vous portez mieux, Cubzac.

— Peut-être ; je respire un peu moins mal, mais un "gazé" se croit guéri, essaie de reprendre la vie normale, vlan ! une giflette le jette par terre ; c'est le coup sur la tête du noyé qui gagnait la surface et y avalait deux gorgées d'air.

— Il vous faudrait du soleil, soupira Christine.

— J'ai une fenêtre en plein midi, le Bois tout près.

Annette plaçait son mot :

— Si vous alliez sur la Côte d'Azur comme tante Marie.

— Mlle Kerglaz est-elle dans le Midi ?

— Oui, continua la fillette loquace, villa Thalassa, boulevard de la Croisette, chez Mme de Saint-Rummel.

— Mme de Saint-Rummel hivernait généralement au Cap-Martin, villa Béatrice.

Une Réelle Economie — achetez

LES THES DE HAUTE QUALITE

Chase & Sanborn

Une livre de thé donne plus de 250 tasses, parce que la saveur de la feuille en croissance est

conservée dans des paquets hermétiquement fermés.

Vendu en cartons de 1/4 lb., 1/2 lb. et 1 lb. seulement.



S'adressant à Christine :

— La Béatrice qui appartient aux Gervais est proche voisine de la Pinède, et savez-vous qui Sallanches héberge en ce moment ? Mme Lagrange et son aimable sœur.

— Qui vous a renseigné, Cubzac ?

— Des amis, la Côte d'Azur tient le record des potinières.

Dans la pièce voisine, Alban roulait ses billes, Annette avait noué ses cheveux avec le ruban choisi par Calixte :

— Maman, vient-elle dire, il va être l'heure de partir.

Cubzac voulut se lever :

— Ne bougez pas, dit Mme Antréville, les enfants ont reçu des places pour une matinée, Calixte se dévoue, il les accompagnera.

— Mais vous-même ?

— Je n'ai pas l'intention de sortir, ma récréation sera une flânerie au coin du feu, en votre compagnie.

Pour aérer la pièce, Christine ouvrit un instant la fenêtre : celle-ci donnait sur un espace carré, au fond duquel les locataires du premier entretenaient un jardin à la française assorti aux rampes de fer forgé et aux cartouches allégoriques qui, sous chaque fenêtre, déroulaient l'histoire des saisons.

Le regard de Christine se promenait sur l'étroite pelouse qui encadrait le bassin, sur les bordures de lierre, les buis taillés en boule, les petites allées nettement sablées. Elle pensa tout haut :

— C'est une chance d'avoir cela sous les yeux !

— Vous avez su tirer parti de chaque chose, répondit Cubzac, tout est bon chez vous.

Christine revint s'asseoir auprès du poêle :

— C'est bien relatif, mon pauvre ami !

Lorsqu'ils se trouvaient seuls, le passé s'imposait à leur mémoire, plus intact dans l'esprit de Cubzac, évolué mais fidèle dans celui de Mme Antréville.

— Vous disiez, fit-elle, que Léa et Sido sont installés chez Sallanches ? C'est assez piquant.

— La partie se joue serrée, elle dure depuis longtemps. Vous rappelez-vous, en 1914, nous avions parié quelque chose ? Pour quoi Sallanches n'épouse-t-il pas Sido ?

Didier Cubzac tira une bouffée, regarda un instant la fumée :

— Peuh ! c'est une impulsive, elle a mal manœuvré.

— Pendant la guerre, ne s'est-elle pas éprise d'un blessé beau parleur, mais sans éducation ni fortune ?

— Un coup de tête, elle a failli le suivre, mais cela se passait en décembre 1918 : à cette époque, Sallanches revenait au Cap-Martin, Léa lui expédiait Dani en convalescence, bon prétexte pour Mme Suèvres qui s'installait elle-même à la Pinède ; la jalousie mordit Mme Lagrange, elle a tout lâché pour se rendre au Cap-Martin.

— Triste monde ! conclut Mme Antréville.

— Je n'ai jamais éprouvé de sympathie pour Sallanches, répondit Cubzac, mais je le supposais plus sérieux : les femmes prennent sur lui une influence qui lui jouera quelque mauvais tour.

Un maigre feu craquait dans la corbeille de fonte, déjà le crépuscule venait. C'était l'heure où, avant la guerre, Cubzac et Christine faisaient quelques courses ensemble.

Sept ans ! pour l'un et l'autre, le bilan de ces années pesait bien lourd.

Cubzac se trouvait à Belfort lorsque, en 1915, Charles Antréville était entré à l'hôpital. Dans la salle des typhiques où on l'avait transporté, des vides se faisaient journellement ; Antréville sentit le danger, il parla :

— Nous sommes ruinés ; Legrand des Hottières, qui est un honnête homme, fera de son mieux pour redresser nos affaires, qu'on lui fasse confiance ; mais il y a Christine et les trois enfants. J'ai été imprudent, Cubzac, la vie était facile, on ne se refusait aucun plaisir, on ne savait pas... si j'étais seul, je ne regretterais rien, mais il y a Christine et les trois enfants...

Son regard déjà terni errait dans le vague, épuisé par l'effort, il répétait :

— Les trois enfants !...

Cubzac, à cette minute, écarta comme honteuse cette pensée : "Christine va être libre" qu'un démon secret lui soufflait à l'oreille. La grande misère de l'heure, l'anonymat tragique de l'hôpital, cette figure de soldat mourant, l'élevaient au-dessus de soi-même.

Il prit la main devenue squelettique, il la serra :

— Tout ce que je pourrai, je le ferai pour eux...

— Merci, merci...

L'image survivait, précise ; non point à cause du portrait dont l'ombre encrasait la pâte, mais parce que cette mort avait ouvert une voie, suscité des devoirs nouveaux.

Chacun d'eux, — Christine et Cubzac, — mis en face de sa conscience après plusieurs années, savait qu'il n'avait pas failli ; c'est pourquoi l'amitié, cette récompense parfaite, se solidifiait entre eux en s'épurant.

Cubzac, réformé en 1917, n'était pas rentré dans sa jolie garçonnière, il avait vendu le pavillon de la rue Vineuse. La vieille Valérie, désorientée, avait pris une loge de concierge et c'est par elle que, la guerre terminée, Didier obtenait un appartement très modeste dans l'immeuble qu'elle surveillait, à Auteuil. Christine, soupçonnant un revers de fortune, n'avait jamais questionné son ami : les "peines d'argent" l'avaient tellement obsédée depuis quelques années !... elle s'appliquait à se taire, malade qui a peur de réveiller son mal ; mais Didier, quelquefois, laissait percer son souci d'être si souvent malade, alors qu'il devrait travailler.

Les revues dans lesquelles il écrivait avant la guerre avaient plus ou moins disparu ; certaines s'étaient fondues avec des firmes importantes ; à l'assaut de chaque rubrique, une foule affamée se ruait et les directeurs riaient au nez de ce "dilettante" qui prétendait à rétribution !

Cubzac s'obstina, il finit par obtenir, dans un quotidien, la chronique des expositions de peinture. Il s'en tirait avec érudition et délicatesse, en lettré, en gentilhomme ; on le payait à la ligne, rognant ses articles quand ceux-ci risquaient d'empiéter sur la réclame.

Mais les démarches vaines, pour lui, n'avaient pas pris forme d'humiliation ; Christine n'en aurait pu dire autant.

Les débris de son luxe desservait la jeune femme ; une fourrure de prix protégeait ses épaules ; le regard s'y arrêtait de ceux à qui elle proposait son travail.

— Je n'aime pas à employer les femmes du monde, lui avait répondu crûment une patronne fraîchement enrichie, elles s'imaginent que tout leur est dû, elles sont irrégulières à la besogne.

— Quelques-unes peut-être, avait répliqué Mme Antréville, mais...

C'est Votre Histoire

— Je ne veux que des ouvrières de profession, demandez à vos amies de vous donner de l'ouvrage, les gens comme vous n'ont qu'à s'aider entre eux.

Ses amies! auprès de plusieurs, sa situation de femme du monde lui nuisait également. L'une prétendait: "C'est difficile, on n'ose pas faire une observation, refuser un travail qui ne plaît pas." L'autre renchérisait: "Et payer? Comme le geste est déplaisant!" D'autres témoignaient de meilleures intentions, mais il fallait se déranter ou écrire: "Christine n'a pas le téléphone."

Mme Antréville avait expérimenté aussi la difficulté de se mettre au travail sans spécialisation. Son intelligence, sa culture la rendaient apte à beaucoup de choses mais le pas à franchir est grand entre le chiffonnage et la tâche.

Après d'angoissantes hésitations, elle avait choisi la broderie. Le goût des couleurs voyantes chamarrait la mode. Autrefois, pour son amusement, Mme Antréville crayonnait; elle relevait des motifs dans les musées, chez les marchands d'objets exotiques; à présent, ces dessins devenaient des pochoirs, des broderies en série; elle venait d'obtenir la commande de quelques pièces uniques, travail intéressant et plus rémunérateur.

Cubzac s'informa:

— Avez-vous terminé la tunique aurore?

Mme Antréville déploya un crêpe subtil sur lequel jais mat, soie et cristal composaient de lourds enroulements.

Didier examinait:

— J'aimerais une ligne qui arrêât le motif... ici, par exemple, une ligne épaisse: points de nœud, jais blanc.

Christine s'exclama:

— Voilà ce que je cherchais, d'un coup vous mettez au point!

Et, devenue gaie:

— Qui nous eût dit que nos incursions dans l'art nous conduiraient à faire de la mode?

Didier sourit par complaisance. La pauvreté que, pour son compte, il acceptait sans amertume, lui semblait insupportable pour Christine.

Mme Antréville avait allumé une lampe, Cubzac se leva:

— Il est temps que je rentre chez moi, c'est loin.

— Couvrez-vous bien, Cubzac, il fait sec, heureusement.

Sous la banalité de la phrase, il sentit une sollicitude très tendre et s'éloigna le cœur un peu réchauffé, au milieu de la foule des jours de fête, dans les rues qui sentaient la pelure d'orange et les marrons grillés.

Mlle Kerglaz était sortie de bonne heure, elle avait entendu la messe à Notre-Dame de Bon-Voyage; comme elle remontait dans sa chambre, on lui apportait le courrier.

Un chocolat épais fumait devant elle.

Tout en déjeunant, elle parcourait sa correspondance; enfin, comme un dessert, une lettre de Calixte:

"Chère tante Marie, écrivait le jeune homme, vous avez pris la peine d'entrer chez Riquet deux heures avant votre départ, je ne vous ai pas vue, mais j'ai quand même trouvé cela bien bon.

"Votre fidélité est si totale, votre soin de nous si fervent qu'il en découle une certitude pleine d'allégresse.

"Ceux qui effleurent seulement l'amitié, ceux qui se dispersent, les frivoles, les inconstants négligent un des plus beaux présents de la vie. A dire vrai, les sentiments sont à la mesure des cœurs et peu de cœurs à la dimension du vôtre.

"Ce soir, tante Marie, je suis content et il faut que je vous l'écrive; la journée de Noël n'a pas été vaine, j'ai apporté à maman une joie que je vous envoie toute fraîche à vous aussi: un premier conte publié par le *Nouveau-Paris*. C'est un petit sourire sur notre ordinaire recliné, maman s'y est détendue, elle en a besoin, surtout en ces jours où votre sérénité nous manque.

"Combien nous sommes avides, égoïstes! mais n'en tenez pas compte, jouissez de tout là-bas, jouissez-en pour plusieurs afin de nous rapporter toutes vives les chaudes images méridionales.

"Je parlais de votre sérénité, c'est autre chose, c'est davantage, c'est le sens de la vie qu'il faudrait dire. En considérant celle-ci comme une étoffe, ne pensez-vous pas que la plupart des gens la brosent à rebours?

"A votre contact, on se persuade ceci: la direction des événements nous échappe en partie, mais nous sommes libres quant à leur retentissement profond sur nous. La même essence, suivant le vase qui la reçoit, sera liqueur ou vinaigre, tant pis pour ceux qui n'ont pas nettoyé le flacon ou le laissent ouvert à tous les vents!

"Avec vous, on ne peut jamais être tout à fait dénué; on recueille, même si les fruits ont des piquants, c'est un profit.

"Vous affirmez que, si cette science est en vous, elle n'est pas de vous, vous vous effacez dans la lumière et c'est là où il nous faut vous suivre. Soyez patiente à nous guider.

"Maman a terminé la tunique aurore, le "critique" déclare que c'est bien, j'ajoute, un petit chef-d'œuvre de goût.

"Annette profite de ses vacances; que dire de plus pour cette grosse fille sans souci? Alban s'enrichit, il gagne des billes, les revend, il emplit le Luxembourg de son négoce.

"Vous savez quelle tendresse, quelle reconnaissance vont de nous tous, vers vous!

"Calixte".

Mlle Kerglaz, ses doigts rejoints sur le bord de la table, ferma un instant les yeux.

Chaque fois que le témoignage lui venait, aussi direct de son action sur les âmes, elle sentait le besoin immédiat de courber la tête et de s'humilier. Il lui semblait qu'elle élevait en ses mains indignes le calice de vérité.

A travers sa méditation, des images passaient: Christine se débattant au milieu de combinaisons empiriques, creusant un trou pour en boucher un autre et cela malgré l'ordre et la bonne volonté, parce que la dépense flottait au hasard de la hausse et les recettes au petit bonheur d'un travail mal assuré; Calixte, que le rebondissement de la jeunesse et les possibilités qu'il décelait en soi arrachaient par instants aux tiraillements du quotidien; Monique comblée par le dehors mais, au moral, totalement isolée, pleine de trouble au seuil de la vie, cherchant à mettre en accord ses gestes et son âme, touchante de bonne volonté.

Pour elle, qui savait, qui, depuis plusieurs années, recevait la confiance de ces jeunes êtres, un lien se formait. Jusqu'où une pensée humaine rapproche-t-elle ceux dont elle rejoint les images dans le silence de la réflexion?

Mais, pour le dehors, tout ce qui constitue, non seulement le rempart facile des idées reçues, mais les barrières de la délicatesse, élevait un mur qu'il ne fallait pas tourner. Les manœuvres de Mme Suèvres répugnaient à Mlle Kerglaz.

On ne pénétré pas l'intention des âmes, cela nous contraint à respecter l'apparence. Tout au fond de soi, Mlle Kerglaz se répétait: c'est dommage! comme c'est dommage!

Un index impatient qui frappe:

— Entrez, Monique!

La jeune fille est joyeuse:

— Tante Marie, je vous emmène! une grande promenade! Pour en comprendre l'emprise, il faut que vous connaissiez ce pays.

L'express les conduit jusqu'à Saint-Raphaël; elles prennent une automobile et continuent la route vers l'ouest. Bientôt la baie de Saint-Tropez leur apparaît. Mlle Kerglaz a l'impression que, pour la première fois, la mer orientale l'éblouit.

Depuis son arrivée à Cannes, les flots, devant la Croisette, tendaient un bleu anonyme. Ici, c'est l'indigo épais au bord duquel le petit port doré découpe une silhouette italienne. L'intensité de la couleur alourdit la mer, elle écarte vers le large dans un mouvement qui roule des bijoux.

Il est onze heures du matin; une lumière vive tombe sur les forêts de chênes-lièges, sur les pins prêts à fleurir; quelques-uns, puissamment hauts, vigoureux, larges, ouvrent des parasols compacts, des rondeurs sans bavures, le dôme lisse de gigantesques champignons.

— Où me conduisez-vous, Monique?

La route s'engage dans la forêt, les mimosas commencent à fleurir; la mer réapparaît, différente, d'un bleu plus cristallin; le cap Lardier s'allonge à gauche, la Pointe de Cavalaire à droite, les îles d'Or sur l'horizon.

Monique fait arrêter la voiture:

— A présent, je vous guiderai.

Le long de la tranchée creusée par la route, l'ocre et le vermillon coulent entre les racines des pins; puis, à mesure qu'on s'enfonce dans la brousse, le sol se modifie, la rocaïlle rouge se mêle au marbre qui roule sous les pieds, tout endiamanté de mica.

Le sentier suit le lit d'un torrent; des deux côtés, les cystes enchevêtrent une verdure funéraire, inextricable, et les bruyères jaillissent, hautes de quatre à cinq mètres, secouant sur les passantes un nuage de pollen embaumé.

Monique arrête Mlle Kerglaz à ce point de la forêt où, tout d'un coup, la brousse fait place au thym, aux lavandes, tandis qu'une étroite calanque écarte la roche pour y enfoncer son azur.

Mlle Kerglaz s'assied. Monique à côté d'elle, et toutes deux un instant demeurent silencieuses.

Pas de vent, tout juste ce frisson qui fait bruire dans les branches un chœur à bouches fermées; la chaleur développe l'odeur des pins, des eucalyptus et celle, plus insidieuse, des genêts d'Espagne, des petites plantes foulées au ras du sol.

Marie Kerglaz se rappelle une autre mer, une côte occidentale et décharnée, la lande gréseuse, le vent terrible, les pluies qui croulent d'un ciel rapide et bas, la lutte continuelle de l'homme avec la nature, mais ici...

— Quelle facilité! murmure-t-elle.

Monique fait écho:

— Quelle dangereuse facilité!

Elle reprend, s'excitant:

— Je ne vous l'ai pas soufflé, cela est venu sur vos lèvres parce que, pour tout être qui pense et qui sent, l'impression s'impose. Il ne faut pas conduire sur cette côte, tante Marie, ceux qui doivent combattre et se ressaisir.

Et sans laisser à Mlle Kerglaz le temps d'une réponse:

— Vous m'avez enseigné que l'âme ne peut pas être dupe: elle doit parvenir à cet équilibre qui neutralise les courants extérieurs; depuis que je vis sous ce climat, la notion vacille en moi de cette sagesse; la faute en est à la caresse dissolvante de ce pays; on ne s'y possède plus, on y est possédé!

Baignée dans l'odeur musquée de la forêt, tante Marie répond sans hâte:

— Je comprends... oui, tout est trop tiède, trop aisé, trop beau... il faut venir ici pour se réparer, cette atmosphère convient à la blessure, elle exaspère certaines santés. Vous subissez, Monique, l'enivrement des Barbares quand la descente des Alpes les jetait en Italie; mais la réaction vous est possible, vous valez mieux que cet asservissement de l'être à la couleur du temps.

Se jetant au cou de tante Marie:

— Aidez-moi! dit Monique; tenez, voici mon courrier de ce matin.

Mlle Kerglaz n'eut pas besoin de commencer par la signature, le ton lui fit, dès les premières lignes, deviner le capitaine des Hottières.

— Pourquoi tolérez-vous cette correspondance?

— Je n'y réponds pas, je l'ai prié de cesser.

— Avertissez votre tante.

Monique fit la moue, Marie Kerglaz reprit:

— Brûlez sans lire.

— Oui...

Tante Marie mesurait le singulier envoûtement subi par ce jeune être loyal; elle en était surprise comme d'une solution fautive dans un problème bien raisonné; mais sa psychologie, heureusement, n'était point mathématique, elle tenait compte de ce fonds obscur qui met l'âme aux prises avec des puissances ténébreuses, des facteurs étrangers à elle-même, ce qui, détruisant toute logique, s'assimile à l'accident.

Tante Marie arrachait une tige de lavande, elle pressait entre ses doigts les fleurs sauvages, plus poivrées que celles des jardins, mais le paysage ne lui importait plus; une légère angoisse survenait en elle: cet homme veut compromettre Monique... D'une voix ferme elle prononça:

— Il faut en sortir.

L'enfant répondit:

— C'est pour cela que je vous ai appelée; quand vous êtes auprès de moi, tout s'éclaire, je ne puis rien me permettre qui soit indigne de vous.

Mlle Kerglaz embrassa Monique, puis, les sourcils rapprochés, se prit à réfléchir. Mlle Gervais, pendant ce temps, déchirait menu la lettre du capitaine des Hottières et sortait de son sac une feuille imprimée; toute étendue, avec une versatilité naïve:

— Autre chose, dit-elle, ceci est pour vous, tante Marie!

— Pour moi?

— Le *Nouveau Paris*, 22 décembre.

Du doigt, Monique souligna une signature: *Calixte Antréville*.

— J'ai pensé, tante Marie, que cela vous ferait plaisir; et à présent que j'ai, par hasard, renoué avec la pensée de ce compagnon d'autrefois, donnez-moi quelques détails: que sont devenus les Antréville?

IV

Les brouillards de l'hiver pesaient sur la poitrine de Cubzac, il dut s'aliter pendant quelques jours.

Valérie qui, depuis la vente du pavillon de la rue Vineuse, était concierge à Auteuil, résolut de prévenir Mme Antréville. Elle arriva rue Férou, essouffée, se hâtant; Christine s'effraya:

— M. Cubzac serait-il malade?

— Ma pauvre madame, c'est ça même! Je connais trop madame pour ne pas savoir qu'elle serait contrariée de ne pas être prévenue. Monsieur est tout seul dans sa chambre, je ne monte pas aussi souvent qu'il faudrait...

— Etes-vous inquiète, Valérie?

— Ma foi, madame, pas plus qu'à l'ordinaire, c'est une crise comme Monsieur en a. Il ne sait pas que je viens rue Férou, il en serait fâché, il a tant peur de déranger Madame!

Christine est émue:

— Vous avez raison, Valérie, je vous remercie, il fallait me prévenir.

— Monsieur sacrifierait tout pour Madame et les enfants, et comme Madame n'est pas une ingrate...

Christine fait asseoir Valérie.

— Vous êtes fatiguée, prenez quelque chose?

Valérie refuse, elle regarde autour d'elle:

— Que de changements pour tout le monde! deux chambres et une vilaine cuisine pour Madame habituée au joli appartement du boulevard et à la grande maison du Vésinet!

— On se fait à tout, dit Christine.

Valérie continue:

— Si encore Monsieur n'avait pas vendu le pavillon, les appartements convenaient pour deux ménages, Madame et les enfants auraient été autrement mieux qu'ici et mon pauvre Monsieur aurait conservé sa chambre et son fumoir...

Enfin, il a cru bien faire!

Distraitement et pour couper court:

— Certainement, dit Christine.

Mais Valérie, avec un regard insistant:

— D'ailleurs, Madame sait bien pourquoi Monsieur a vendu le pavillon?

— Non, Valérie, je ne me serais pas permis...

Valérie pousse un ah!... si étonné, que Mme Antréville reste en suspens.

— Monsieur n'a rien dit à Madame?

Agacée, Mme Antréville répond:

— Je vous ai dit que non, Valérie, laissez cette affaire.

Mme Antréville est debout, la vieille servante reste assise:

— Tout de même, il faut que je parle, ça ne serait pas juste que Madame ignore cela, et si Monsieur devenait plus malade,

— Je ne vous comprends plus du tout, Valérie.

— Madame sait bien que j'ai élevé M. Didier; Mme Cubzac était nerveuse, un peu malade, moi j'avais perdu mon mari et mon fils; M. Didier, c'était comme mon enfant...

— Je sais, Valérie.

— Si je rappelle tout ça à Madame, c'est pour que Madame comprenne que je ne suis ni curieuse ni bavarde...

La conversation menaçait de s'enliser dans les souvenirs chers aux nourrices. Christine brusqua; son travail, la visite qu'elle comptait faire à Didier ne laissaient pas de place aux bavardages.

— Alors? dit-elle impatientement.

— C'était pendant la guerre, Monsieur était en permission; un soir, je vois entrer M. des Hottières, bien changé le pauvre monsieur!—M. Cubzac lui tend les mains et voilà qu'il lui dit: "J'ai trouvé un moyen, des Hottières, le pavillon n'est plus utile à qui s'en retourne sur le front et n'en reviendra peut-être jamais, je vais vendre." C'était plus fort que moi,—

Madame le comprendra, — je restai figée à la porte; ces messieurs continuaient à parler: — "J'ai trouvé un acquéreur, disait M. Cubzac, sitôt l'affaire conclue, je vous remettrai les fonds. — Avez-vous bien réfléchi? Le sacrifice est gros, ne craignez-vous pas un regret?" M. Cubzac jeta sa cigarette dans le foyer et se retournant, les mains dans ses poches, — "Non, j'ai promis à Antréville mourant de m'occuper des siens, cette somme sera portée au compte des enfants Antréville, faites la prospérer, mon ami, j'ai confiance en vous." Je fermai la porte, ces messieurs, absorbés, ne prenaient pas garde à moi. Le lendemain, Monsieur remarqua que j'avais les yeux rouges: — "Qu'as-tu, Valérie?" Je ne répondis pas, il insistait, je finis par dire: — "Ce que fait Monsieur ne me regarde pas, mais tout de même, le pavillon, tous les souvenirs de la défunte Madame..." M. Didier posa une main sur mon épaule: — "Tu as entendu, ma bonne Valérie? Eh! bien, sois discrète. Les souvenirs, dis-tu? — Il hochait la tête en regardant autour de lui et j'ai retenu ses paroles, — les souvenirs? Oui, en un autre temps le sacrifice en serait bien cruel, mais la guerre nous a dépris de beaucoup de choses. Peut-on mettre en balance avec une question sentimentale la souffrance d'une femme et de trois enfants? Nous quitterons le pavillon, Valérie, tu déposeras les grosses pièces au garde-meuble et tu me trouveras un petit appartement pas bien cher. Plus tard, nous verrons."

Mme Antréville, debout, adossée à la porte de la cuisine, demeurait muette; des larmes coulaient sur son visage: "Je ne me suis doutée de rien!" La vieille femme, gagnée par l'émotion, sortit son mouchoir:

— Je le pensais bien. Monsieur m'avait fait promettre le silence. Je n'ai jamais dit un mot à personne; mais pour Madame, c'est différent, j'ai pensé que Madame devait savoir parce que, si Monsieur venait à mourir...

Les pleurs coupèrent la phrase de Valérie; Christine enfouit son chapeau sur sa tête:

— Partons!
— Que Madame ne laisse rien voir! supplia la vieille servante. Monsieur serait en colère après moi, il est malade.

Cubzac s'était levé, il avait roulé auprès du feu un gros fauteuil capitonné; lorsqu'il vit entrer Christine, il poussa un ah! de joyeux étonnement, puis, menaçant du doigt Valérie qui avait introduit la jeune femme:

— C'est toi qui es allée chez Mme Antréville! Tu n'en feras jamais d'autres!

— Elle a bien fait, répondit péremptoirement Christine, cela vous apprendra, vous n'avez qu'à m'avertir vous-même.

La bienfaisante présence aimait le visage du malade, la voix de Mme Antréville lui semblait plus émouvante qu'à l'ordinaire, chargée d'une sourde musique qui lui fondait le cœur.

Christine regardait cet homme qui, sept ans plus tôt, réglait sa vie sur un frivole désœuvrement; le goût des arts, — tel un arbre trop évertué, — ne mûrissait alors pour lui que des fruits espacés et mesquins. L'épreuve était venue, l'obligation à l'effort; des zones profondes, stagnantes jusqu'alors, avaient été remuées, le "dilettante" avait senti que, pour ne pas demeurer honteusement au-dessous du devoir, il était nécessaire de se dépasser.

Christine connaissait le dévouement de Cubzac: il l'avait aimée d'amour, l'amitié d'aujourd'hui en demeurait enrichie comme ces liqueurs qui roulent des paillettes d'or; mais combien, parmi ceux qui ont désiré une femme, sont susceptibles d'un sacrifice réfléchi?

Cubzac était assis à contre-jour, la lumière fine d'un bel après-midi d'hiver poudrait le teint dénué de Christine; la course, l'émotion la rajeunissaient. Pendant quelques secondes, Cubzac oublia la maladie, les vicissitudes, s'enchantant à cette douceur harmonieuse, récompensée par ce visage ensoleillé.

Lorsqu'elle sortit, talonné par l'heure, il demeura pensif. Les fonds produits par la vente du pavillon avaient été placés dans une affaire commerciale, un entrepôt d'huile, à Marseille. Depuis plus d'une année, des Hottières étaient en Extrême-Orient, mais il avait confié l'entrepôt à un gérant honnête. C'était du dix pour cent assuré et sans doute, un peu plus tard, une vente à gros bénéfices.

Les mois se passaient, Didier, ne recevant aucun dividende, avait écrit à Marseille. La réponse vint, évasive: impos-

sible d'entrer en relations avec tout autre que M. des Hottières; ce dernier, tenu au courant, réglerait directement le compte de ses actionnaires.

Didier patienta pendant quelques semaines, puis transmit à des Hottières la réponse ambiguë de son gérant. Il y avait bientôt trois mois de cela.

La visite de Christine avait réveillé le souci de Cubzac, aiguillonné sa hâte: quand donc aiderait-il effectivement ses amis de la rue Férou?

Il calculait: les journaux ont annoncé l'entrée du "Haiphong" dans le port de Marseille, le courrier d'Extrême-Orient doit être à Paris aujourd'hui.

Une clef tourna dans la serrure, Valérie tendit une lettre. Les doigts du malade s'en saisirent:

"Je suis très préoccupé, écrivait des Hottières, mon gérant est mort il y a six mois, sa femme a continué les affaires, aidée d'un employé qui ne m'inspire pas confiance. Je ne sais où nous allons avec cet individu. Si vous pouvez vous rendre à Marseille immédiatement, je vous conseille de voir Sallanches. Il connaît à fond tout le Midi commercial et peut nous renseigner sérieusement."

"J'ai perdu de vue Sallanches depuis nos revers, mais je ne doute pas de sa bonne volonté: une immense fortune la rendra facilement agissante."

"Je lui écris par ce courrier; si vous pouvez l'atteindre, cela vaudra beaucoup mieux."

Cubzac posa la lettre auprès de lui, sa respiration se faisait plus courte; je dois partir d'urgence et cette crise absurde me retient... Quand prendrai-je la route? Puis, crispé par une ironie impatiente: Sallanches! Hottières s'adressant à Sallanches! cela serait comique si ce n'était navrant.

Didier se prit la tête entre les mains; le spectre de la malchance s'asseyait sur le fauteuil où, quelques minutes plus tôt, souriait Mme Antréville; la malchance, ce je ne sais quoi qui accroche au tournant et qui se compose de notre maladresse, de la malice d'autrui, de l'enchevêtrement mystérieux des circonstances contraires.

Didier Cubzac se redressa, s'entêta: "J'irai, on verra bien!"

Une haie d'égaves et de cactus défendait la première terrasse; des lances terribles, armées de dents de scie melaient leur éclat d'argent bleuâtre aux mains grasses et piquantes des figuiers de Barbarie; l'ensemble était sauvage, image d'Afrique, défense contre les fauves, violence des formes primitives.

Au delà, le jardin s'étendait: petits bois de yuccas enchevêtrant leurs têtes-de-loup rigides, genêts, mimosas, mimosas surtout. Sallanches en possédait la collection complète: quatre-vingt-dix espèces fleurissant à tour de rôle jusqu'au plus fort de l'été.

Les premiers, les plus souples, les plus radieux, embaumaient les terrasses, le parc, débordaient, se répandaient sur la côte tout entière qui n'était plus qu'un bouquet, une lumière, un enivrement.

Derrière la villa, dans cette pinède qui lui donnait son nom, Sallanches avait fait organiser un stand; il s'y exerçait au tir chaque matin, entre son heure d'es-crima, de tennis ou de golf.

Le sport, à ses yeux, présentait un double avantage: culture de la beauté physique, étiquette de luxe, affirmation aristocratique des grands loisirs de celui qui s'y adonnait.

Depuis que Léa s'était tout à fait installée à la Pinède, Sido n'y paraissait que par intermittence. Joueuse, une singulière veine la favorisait; elle riait, il y avait dans son rire la frénésie du risque, l'insolence du succès, je ne sais quoi d'un peu fou qu'elle portait en soi et qu'excitait une vie sans frein.

Elle s'étourdissait jusqu'à rompre ses nerfs d'acier et, dans la brusque prostration de leur déficience, mâchait une rancune violente contre Sallanches, qui était versatile, et surtout contre cette sœur mauvaise qui le tenait à son détriment.

La belle Mme Suèvres, ce jour-là, allongeait au soleil un corps de Diane; quoi qu'en eût dit la princesse Cincusko, rien n'avait encore visiblement faibli dans cette ligne que dessinait un crêpe soyeux.

Le valet de chambre apportait le courrier, journaux du soir, lettres, invitations.

C'est Votre Histoire

Mme Suèvres fit le triage et, tout à coup, s'arrêtant:

— L'écriture de mon mari!

Sallanches remontait les terrasses; d'un doigt allongé, Léa griffa l'enveloppe chargée de timbres chinois.

— Que peut-il me vouloir?

— Je me le demande, lisez donc!

Sallanches glissa rapidement l'ouvre-lettre.

La première impression de Léa, toute instinctive, avait été désagréable; l'écriture de Legrand des Hottières remuait le passé; pendant une demi-seconde, elle avait oublié qu'ils étaient devenus l'un à l'autre légalement étrangers et que rien de ce qui tourmentait le pauvre homme ne pouvait atteindre son égoïsme.

A présent elle jouissait de songer à cela, elle s'allongeait sur la chaise de rotin avec des étirements de chatte impérieuse et nouait sur sa nuque la blancheur fardée de ses mains.

Sallanches qui, d'abord, fronçait le sourcil, se rassérénait également.

— Alors?

— Rien, une lettre d'affaires.

Elle le regardait, les lèvres entr'ouvertes par un langoureux sourire:

— Peut-on voir?

Sallanches lui tendit la lettre.

Mme Suèvres se redressa; l'expression caressante de tout à l'heure avait disparu, un autre sourire durcissait l'arc pincé des lèvres, visiblement, elle triomphait.

D'un geste dédaigneux, jetant les feuillets sur la table de jardin:

— Peuh! tout ce que M. des Hottières entreprendra se terminera de la sorte; rien à faire avec des cerveaux de cette espèce.

Sallanches hésitait, fuyant le regard appuyé sur le sien:

— Je verrai... les enfants Antréville sont intéressés là dedans, Cubzac aussi, me semble-t-il.

Cubzac n'a besoin de rien, fit péremptoirement Mme Suèvres, il n'a jamais travaillé, il vivait de son revenu. Les enfants Antréville sont pupilles de la nation, l'aîné atteint l'âge où l'on doit se suffire, Annette est chez sa tante. Je l'ai rencontrée dernièrement, cette Mlle Kerglaz, sa mise de religieuse laïcisée posait une tache baroque dans le salon Saint-Rummel; c'est une dévote qui essaie d'influencer Monique Gervais; elle a dû convertir Christine qui deviendra comme elle un être sans besoins; ces gens-là n'ont que faire de l'argent.

Sallanches, se taisait, perplexe.

— Croyez-moi, Sallanches, si je me permets un conseil, c'est parce que je prévois mille difficultés, relisez bien cette lettre: le gérant est mort, sa femme ne vaut pas grand-chose et le soi-disant contremaître est un nervi. Ils ont déjà tout croqué.

— Un reliquat à sauver, peut-être.

— Sauver quoi? ce gibier-là glisse entre les mains, ils sont insolubles; vous vous mettez en peine pour un néant.

— C'est possible.

Assise auprès de Sallanches, la belle personne posa un avant-bras parfumé sur l'épaule de l'homme hésitant:

— Il y a eu des malversations, vous ne sauriez prendre en main une affaire dépréciée...

Et comme Sallanches hésite encore, Léa soupire convulsivement:

— C'est plus fort que moi, Ludo, mais il m'est pénible de vous sentir en rapport avec M. des Hottières...

— C'est impersonnel.

— Autrement, cet homme me séparait de vous... de toi que j'aimais en silence, j'ai tant souffert!... Déchirez cela, Ludo!

Sallanches a enveloppé de son bras la taille inclinée de Mme Suèvres; celle-ci, frémissante d'avoir triomphé, se dresse, à côté de lui:

— Que nous importe tout cela qui grouille de par le monde? il y a vous et moi, Ludo, et rien d'autre!

Derrière eux, par la porte ouverte sur la véranda, une glace lointaine offre son miroir, Léa se retourne et Sallanches avec elle: toute droite, elle paraît presque aussi grande que lui, ils sont forts, ils ont atteint le sommet de la vie. L'homme robuste et brun, la femme éclatante d'un or factice forment un couple orgueilleux!

— Regardez! dit-elle, en se serrant contre lui.

Ils décidèrent que leur mariage aurait lieu à Paris, formalité rapide, — deux signatures à la mairie du dix-septième, — à cause

de Dani, il était préférable de ne pas entourer d'apparat cette union civile.

La nouvelle des fiançailles se répandit aussitôt:

— Le personnel a bavardé... disait Léa qui affectait du mécontentement.

En réalité, elle avait lancé le propos: Sallanches ne se dédrait pas.

Sido l'apprit un certain soir, à Monte Carlo. Depuis quinze jours on ne l'avait pas vue à la Pinède.

Mme Lagrange était assise à la table de jeu, ses mains adroites lançaient la mise; tout à coup, la chance tourna, Sido perdit; autour d'elle des propos s'échangeaient, Mme Lagrange perçut celui-ci:

— La belle Léa le tient, c'est officiel.

— Pas possible?

— Le mariage aura lieu à Paris, dans un mois.

Il parut à Sido que l'on ricanait.

Son sac ne contenait plus que quelques billets de cent francs, elle se leva, et comme on s'en étonnait:

— Je laisse passer la guigne! vous verrez cela tout à l'heure!

Un de ses compagnons s'empressa:

— Laissez passer la guigne? très sage, cela! voulez-vous me faire l'honneur d'accepter à souper? nous reviendrons aussitôt après.

C'était un étranger hivernant à Monte Carlo. Sido accepta; ils sortirent de la maison de jeu, elle retenait une exaspération qui lui tordait les nerfs.

Lorsqu'ils furent installés devant une chère luxueuse, l'étranger parla:

Femmes Décharnées

Ne courez pas de risque!

Gagnez des livres de pesantier avec la Nouvelle LEVURE et FER

Agréable à prendre—Résultats rapides—ou rien à payer.



Vous n'aimez pas être décharnée, nerveuse et toujours fatiguée—un objet de pitié pour vos amis. Commencez dès maintenant à prendre de la LEVURE FERRUGINEUSE et mettez des livres de bonne chair à ces bras squelettiques, à ces joues creuses et à ces jambes décharnées. Voyez ces lignes laides se changer en courbes gracieuses. Ressentez une nouvelle vitalité et une force saine que vous n'avez pas connue depuis des années.

Comment la Levure donne du poids

La LEVURE FERRUGINEUSE est deux toniques en un seul—la Levure procurant le poids et le Fer reconstituant. La levure est la même que celle employée pour faire le malt, et qui rend le malt si efficace.

Cette levure est traitée au fer tiré de légumes frais—épinards, laitue et céleri. Sous cette forme, le Fer est facilement assimilé par le corps, faisant un riche sang rouge et tonifiant les nerfs et les muscles.

Ce n'est que lorsque la Levure est Ferrugineuse de cette façon qu'elle est la plus efficace—car le Fer est nécessaire pour faire ressortir les valeurs constitutives de poids de la Levure. Par cette formule, la Levure Ferrugineuse vous donne des résultats en la moitié du temps voulu lorsque la Levure et le Fer sont pris séparément.

La LEVURE FERRUGINEUSE donne des livres de poids en un espace de temps étonnamment rapide. Des lettres disent: "gagné 10 livres en 3 semaines." "Un traitement complet m'a fait gagner 7 livres." "11 livres et meilleure santé." Le sang est aussi tonifié, parce que le fer lui ajoute de la force et de la richesse, éclaircissant le teint et augmentant la vitalité. La LEVURE FERRUGINEUSE n'est produite qu'en pastilles agréables au goût—60 par flacon. Inoffensives pour tous. Ne dérangent pas l'estomac, ni ne causent de gaz ou d'éruptions.

Le premier traitement donne des résultats—ou rien à payer.

Demandez dès aujourd'hui au pharmacien un traitement complet. Il vous prouvera que vous pouvez gagner un poids supplémentaire de plusieurs livres, ou votre argent vous sera remboursé. Si cela vous incommode d'acheter à la pharmacie, envoyez \$1.25 à la CANADIAN IRONIZED YEAST CO., Ltd., Fort Erie, Ont., Desk 271-W.

C'est Votre Histoire

— Les femmes sont nerveuses, il faut pas; quelques billets? qu'est-ce que c'est? la veine est en route, je la sens, c'est vrai, vous devez me croire.

Le sourire aigu de Mme Lagrange masquait mal son excitation; insinuant, son compagnon reprenait:

— Permettez seulement... je jouerai de moitié avec vous, cela changera la main et puis... vous êtes si charmante! La nuit sentait bon, la mer frôlait la jetée doucement, sous un clair de lune romanesque. Mme Lagrange avait accepté la combinaison.

A deux heures du matin, elle perdait trente mille francs.

L'étranger lui prit le bras doucement:

— Ce n'est pas d'importance... nous gagnerons demain; acceptez que je vous reconduise?

Brusque, elle se dégagea:

— Non! je réglerai ma dette.

L'homme sourit, incrédule, mais, patient, il baisa longuement le poignet de Sidonie:

— A bientôt.

Sidonie ne dormit pas; le lendemain, la femme de chambre la trouva debout, tout habillée à huit heures du matin:

— Demandez-moi une automobile!

La voiture roulait sur la corniche, entre le bleu intense de la mer et la frise odorante des pins. Souvent, débordant des jardins, le mimosa tendait ses plumages embaumés; la voyageuse n'y prenait pas garde, pelotonnée dans sa cape au fond de la voiture, les yeux fixes, les mains serrées. Cent mètres avant la Pinède, elle fit arrêter le chauffeur, le paya et le congédia.

Un singulier tremblement la secouait; elle écoutait. Les bruits du matin animaient la villa; le jardinier ratissait les terrasses, le valet de chambre achevait de battre les tapis. Une petite chienne éventa sa présence, aboya, puis, la reconnaissant, se tut presque aussitôt.

Sidonie écoutait: des coups secs... on tirait dans le stand, Ludovic Sallanches était là.

Mme Lagrange s'avança, dissimulée par les bosquets; quand Ludovic l'aperçut, il posait auprès de lui son revolver déchargé. Un geste de surprise:

— Sido?

— Vous ne m'attendiez pas!

La voix de Mme Lagrange était saccadée, Sallanches pensa: elle a perdu. Il se fit aimable:

— Si matinale, que vous arrive-t-il?

— Le plaisir de vous voir!

Un tremblement de colère rendait ses paroles sifflantes. Sallanches attendait, sur ses gardes, prévoyant une bourrasque. Comme il ne lui proposait pas d'entrer, elle s'assit, le regardant fixement, prise entre la violence qui montait et la nécessité d'être calme pour obtenir de l'argent.

— Alors?

Elle eut un mouvement des épaules:

— Une soirée de guigne!

Sallanches parut délivré:

— Chacun connaît cela!

— Plus ou moins.

— Combien?

— Quarante mille.

— Vous allez bon train!

— Je vous les rendrai.

Il reprit un sourire.

— Je vais vous signer un chèque, voulez-vous m'accorder un instant?

Mme Lagrange, saisie par cette facile victoire, demeurait immobile, sa pensée s'arrêtait; puis, brusquement, le sang envahit son visage, elle se sentit la mendicante reçue à la porte par prudence... Sallanches lui jetait à la hâte cette aumône, trop heureux de se débarrasser d'elle.

Ses mains se crispaient, prendrait-elle cet argent?

Elle se parla tout haut:

— On se joue de moi!

Sallanches revenait, mais comme il rejoignait Sidonie, Mme Suèvres, tout juste roulée dans la soie d'un kimono, se précipitait vers Mme Lagrange:

— Qu'est-ce que c'est?

— Rien, un petit compte entre Sido et moi.

— Deviez-vous quelque chose à ma sœur?

— Il faut le croire.

Le papier s'était engouffré dans le sac de Mme Lagrange.

Les narines de Léa frémissaient:

— Tu as ce que tu voulais, dit-elle.

— Et toi?

— Je te défends de remettre les pieds ici!

— Si je veux!

— Je vais appeler les domestiques!

Hors de soi, Mme Lagrange bouscula un banc, une table sur laquelle se trouvait le revolver qui glissa dans un massif. De la villa, les gens sortaient... Tordant sa cape autour d'elle Sido s'enfuit à travers les pins.

Mme Suèvres était blême:

— J'entends que cela ne recommence pas!

Sallanches haussait les épaules:

— En voilà assez!

Léa prit tacitement la résolution de monter la garde autour de son futur mari.

Quelques jours après, elle recueillit la carte d'un visiteur:

Didier Cubzac.

— Ne le recevez pas, Ludo, il vient pour vous relancer.

Le valet de chambre glissa poliment:

— Ce monsieur m'a chargé de dire qu'il a fait tout exprès le voyage de Paris malgré sa mauvaise santé et qu'il serait reconnaissant si Monsieur voulait bien lui accorder cinq minutes.

Léa posa sur le domestique un regard glacé, puis, à voix douce:

— Après tout, mon ami, cela vous regarde.

Sallanches ordonna:

— Faites entrer.

La porte qui séparait le fumoir du grand salon était ouverte; à peine les deux hommes s'étaient-ils serré la main que Mme Suèvres traversait devant eux.

Cubzac se leva; Léa s'avançait, souriante, des fleurs sur son bras replié:

— Me reconnaissez-vous?

Et tout d'un trait:

— Que devient cette pauvre Christine? et les enfants?

Elle affectait des curiosités, un intérêt qui horrifiaient Cubzac; elle dit enfin:

— Vous parlez d'affaires, je vous gêne, ne vous occupez pas de moi, je refais une corbeille que le valet de chambre a sabotée. Sallanches fronça légèrement le sourcil, un pli d'amertume creusa les lèvres de Didier.

Cependant il exposa sa requête, il se fit pressant, son émotion ébranlait Sallanches qui dit:

— J'ai reçu une lettre de M. des Hotières, je crains qu'il se soit mal engagé, pourtant je ne refuse pas, je me renseignai; voulez-vous me laisser la note que vous avez écrite? J'y répondrai sans tarder.

Didier tenta un dernier effort:

— Promettez-moi votre concours!

Un bruit dans la pièce voisine fit retourner les interlocuteurs.

On entendit la voix de Mme Suèvres:

— Ce n'est rien, un livre qui tombe.

— Je vous écrirai, dit Sallanches.

Cubzac prit congé, la partie était perdue.

D'ailleurs, au cours de son voyage rapide, quelques amis rencontrés l'avaient renseigné.

Le "drame de la Pinède", depuis une semaine, distrairait les hiversants. La querelle des deux sœurs, surprise par les domestiques, se transformait en feuilleton: il y avait des coups de feu, un revolver retrouvé dans un massif...

Et chacun haussait les épaules: Sallanches était absurde entre ces deux péronnelles qui se disputaient la place.

Mlle Kerglaz était repartie; Mme de Saint-Rummel avait reçu les confidences du capitaine des Hotières. Celui-ci manœuvrait adroitement; Mme de Saint-Rummel pensait avec satisfaction: si Monique n'était pas ma nièce, Dani ne s'en soucierait pas. La vieille Madame se bouchait les oreilles pour ne pas accueillir les échos fâcheux venus du Cap-Martin; mais la princesse Cincusko, en sous-main, faisait avertir le baron Gervais. Ce dernier parla net et, sa belle-sœur se refusant à fermer la porte au beau capitaine, le baron prit la mouche et rappela sa fille.

C'était l'époque où le printemps éclate sur la côte. Les roses d'hiver, — ces fleurs couleur de chair que la rosée mouille trop fort chaque soir pour leur laisser du parfum, — cédaient la place aux corolles empoivrées, si fortement capiteuses entre les narcisses et les fœsias.

Sur la Croisette, les femmes circulaient sans écharpe, un simple crêpe, — une aile d'abeille, — entre leurs épaules et la lumière.

Monique regarda la corniche rouge et ses arêtes rocheuses, les lignes souples des

Maures, les calanques dont chacune a l'air d'un retrait pour l'amour, les dattiers, les cactus, les agaves. Tout cela fuyait derrière le rapide qui bientôt obliquerait droit au nord.

Monique ferma les yeux, concentrant sa pensée sur une autre image, un petit parloir vaguement oriental au fond d'une cour austère: par avance, la jeune fille se jetait dans les bras de Mlle Kerglaz.

On parvenait difficilement à saisir Mlle Kerglaz: ses obligations professionnelles, les audiences qu'elle accordait s'entassaient, débordant les heures trop étroites.

Christine bénéficia de ce que, dans son entourage, on n'attendait tante Marie que le lendemain.

Mme Antréville avait un visage las: la gêne qui rogne sur tout lui imposait une lancinante torture; à certains jours le mal s'exaspérait.

Quand elle se chauffait, Christine calculait le prix du combustible; quand elle regardait l'appartement encombré par ses meubles, la hantise du terme la rongait. Elle avait jusqu'alors joui de toutes choses sans s'en apercevoir; à présent, chaque détail empoisonnait sa vie: les petits usaient trop, Calixte était vêtu comme un pauvre. Il lui semblait que toute la personne de son fils, — depuis sa démarche jusqu'à son regard, — portait le poinçon acide du dénuement.

Mlle Kerglaz sentit la crise, répondant aux questions de Christine sur son voyage, elle parla très peu d'elle-même, laissant à sa nièce le loisir de s'épancher.

— Tante Marie, disait Mme Antréville, je vis sur un gril: on se tourne, on se retourne, c'est pareil. En ce moment une nouvelle angoisse nous prend à la gorge: ce pauvre Riquet est un honnête homme, mais chimérique, mal armé pour les affaires; on parle de fermer sa maison d'édition. Que va devenir Calixte? Il me cache son souci, j'essaie de lui dissimuler le mien, cela use, cela use... vous me comprenez, n'est-ce pas? Il y a des instants où l'on se sent dépassé, je n'en puis plus et ne peux l'avouer qu'à vous!

— Tu as raison, ma pauvre chérie, il ne faut parler de ces choses qu'avec ceux qui les ont souffertes.

Puis, sentant qu'une confidence aiderait Mme Antréville:

— Je suis comme toi à la merci d'une maladie qui entrave le travail. J'ai été une fillette heureuse, une jeune fille sans souci; j'étais presque fiancée à un jeune homme que j'aimais; mon père mourut, la face du destin changea, je me suis mise au travail. Tu connais la suite, mon frère chargé d'enfants, ma sœur internée dans une maison de santé... il a plu à la Providence de me tenir en haleine, c'était sans doute nécessaire à ma faiblesse.

Des souvenirs s'imposent à la pensée de Christine, elle dit à présent:

— Je ne crois pas cela, la pauvreté n'est pas une source de vertu.

— Tu as raison, on ne devrait jamais dire la pauvreté, mais l'esprit de pauvreté, c'est en lui que les âmes trouvent la paix.

— Vous la possédez, tante Marie! On peut donc souffrir et se sentir en paix? c'est une chose extraordinaire... Je vous envie... Comment y êtes-vous parvenue? C'est cela que je veux savoir! Est-ce tout à coup? Est-ce après des années de luttes? Mais à quoi bon?... cela n'est pas pour moi, puisque c'est la part des saints!

Nerveuse, s'angoissant:

— Tant de canailles ont accru leur opulence! Qu'ai-je fait pour mériter ce degré de misère?... Je me révolte; je me débats, ce n'est plus supportable... vous avez votre secret, dites-le, que j'essaie de vous imiter!... Que faut-il faire?

Doucement, discrètement, devant ce sanglot qui implore, Mlle Kerglaz insinua:

— Si tu pouvais accepter.

Christine sursauta:

— Que j'accepte d'un bloc tout un avenir ravagé?

— Tout un avenir? non, mais seulement l'heure qui te pèse, la journée tout au plus, c'est minute par minute qu'il faut demander le courage de vivre.

Mme Antréville est déçue:

— Vous me prêchez tout simplement la résignation.

La voix de Mlle Kerglaz se fait plus profonde:

— Non, la résignation est passive, la paix que tu souhaites est agissante, elle naît d'un libre consentement.

— Je ne comprends pas.

— Celui dont l'intention adhère étroitement à la Volonté du Père répond sans le savoir au grand appel des parfaits: "Laisse tout, suis moi!" Il se dépouille dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel et, du même coup, il s'enrichit de tout le divin qui afflue en lui, transformant son impersonnalité.

Christine à la gorge serrée:

— Comment?

— Les vases vides seuls peuvent être remplis, les autres sont engorgés par le soin d'eux-mêmes.

— C'est trop haut.

Le regret, dans sa voix, prend forme de supplication. Mlle Kerglaz sent que la minute est venue, elle peut oser davantage, un souffle impétueux la pousse:

— Ce n'est pas trop haut, tu peux, tu dois monter jusque-là! La résignation contrainte n'est pas digne de toi, tu croulerais dans ce marécage; laisse cette part aux tièdes; aux paresseux, aux âmes sans désir, il te faut atteindre à l'amour!

Et, désignant la Sainte-Face, au-dessus de son petit bureau:

— Regarde, Christine, Celui qui t'appelle, le Pauvre, le Grand-Pauvre auquel tout appartient!

La force intérieure qui meut Mlle Kerglaz imprègne, traverse son humble forme matérielle; Christine, saisie, en perçoit le merveilleux resplendissement. Elle baisse le front, pose ses lèvres sur les mains de Mlle Kerglaz et toutes deux demeurent silencieuses. Puis, au bout d'un instant, avec une voix presque basse, toute chargée de respect et d'émotion, Mme Antréville murmure:

— Merci!

Elle sort, un peu titubante, ne sachant trop ce qui la remue à ce point; cependant une sorte d'allègement se prépare en elle, une source frémit, imprécise, souterraine; de cet exemple, de ce contact direct, une "vertu" est sortie; Christine bouleversée n'en doutera plus. Traversant le mouvement de la rue, elle chemine, absorbée, le regard tourné en dedans.

Elle rentra chez elle avec un visage meilleur. Calixte se levait, Alban lui faisait des farces, tous deux, après la grand-messe, iraient chercher Annette qui déjeunerait en famille.

Désormais, Mme Antréville ne descendrait plus aussi bas dans le noir ravin du découragement. Sa bonne volonté s'efforçait lentement.

Christine ne confia rien à Calixte. Malgré l'intimité profonde qui unissait la mère et le fils, un enclos secret persistait, défendu par une singulière pudeur. De son côté, Calixte ne communiquait pas à sa mère sa correspondance avec Mlle Kerglaz.

Celle-ci terminait la correction d'une pile de copies quand, six semaines plus tard, Monique Gervais entra chez elle.

— Vous ne m'attendiez pas, tante Marie. Cela s'est décidé brusquement.

Monique donna quelques explications, puis:

— Vous savez par mes lettres que je m'étais reprise; votre contact, vos conseils, vos prières avaient eu leur action. J'évitai la présence de Dani; peu à peu, l'espèce d'influence "psychique" qu'il exerçait sur moi s'éparçait; lorsque nous nous rencontrions, je ne subissais plus la volonté trouble de ce bel homme. A l'égard de ma tante, la situation se compliquait d'autant. J'ai écrit à mon père: je crois qu'il était averti; presque aussitôt, je fus rappelée.

Et riant:

— La princesse Cincusko exulte, mais sa victoire est platonique, je voue M. d'Avant aux entreprises de Simone Donnazac!

— Il faudra vous marier en Normandie, choisissez un homme de votre monde.

Surprise, Monique répliqua:

— Me supposez-vous capable de m'enflammer pour un goudjat?

Mlle Kerglaz rectifia:

— Je veux dire, un jeune homme que votre père accueille avec plaisir.

Tante Marie, parlant ainsi, répondait à une pensée secrète que Monique ne saisissait pas:

— Il est sage, reprit-elle, non point de conclure ce que l'on appelle un mariage de convenances, mais un mariage auquel les convenances ne fassent point défaut; on évite ainsi bien des mécomptes.

Monique se mit à rire:
— Vous parlez, tante Marie, comme une douairière en robe à queue! Auriez-vous un candidat?

Mlle Kerglaz répondit fermement:
— Aucun, mais j'en sais plusieurs autour de vous, le capitaine et le diplomate écartés.

— C'est vrai, fit Monique pensive, je ne suis pas pressée de choisir; la grande passion ne vient pas, je ne la connaîtrai peut-être jamais.

— Cela me surprendrait; surveillez votre imagination, Monique.

— Pourquoi l'imagination?
— Elle interprète et déforme; le mariage est une réalité.

Un journal traînait sur la table.
— Vous lisez le *Nouveau Paris*, demanda la jeune fille, est-ce Calixte Antréville qui vous le fait envoyer?

— A quel titre?
— Collaborateur. Cela m'amuserait de rencontrer Calixte Antréville.

Tante Marie répondit évasivement:
— Il travaille, il ne vient presque jamais chez moi.

Monique n'insista pas.

— Je resterai à Paris jusqu'après Pâques, tante Marie, mon père va, vient, mais je ne le suivrai à la Valverte qu'au vrai printemps, quand il y aura des fleurs sur les pommiers. Mon père fait d'énormes travaux là-bas, c'est une grosse affaire; dans l'entourage de ma tante, on critique, — je l'ai su, ces propos-là transpirent toujours. — "Une écurie, dit-on, c'est de la spéculation, il y a beaucoup de risques!" moi, je n'y connais rien, papa est bien libre, n'est-ce pas? Qu'il gagne de l'argent ou qu'il en perde, cela ne regarde que le public, il y en aura toujours assez pour moi.

— Petite fille, ne vous occupez pas de cela!

— Avec vous, tante Marie, j'ai le droit de penser tout haut. Croyez-vous que la fortune rende heureux?

— Il faut beaucoup de courage, Monique, pour renoncer à ce dont on a joui.

— Je le crois, je ne voudrais pas devenir pauvre; mais une moyenne me plairait: pas de grand train à soutenir, pas de flagorneries, — j'en suis tellement dégoûtée depuis cette saison! — une petite maison dans la verdure, deux bons vieux serviteurs, un gros chien.

— Eh! mon Dieu! s'écria Mlle Kerglaz, vous venez de lire Bernardin de Saint-Pierre! Vous raisonnez comme ses personnages! Les rêveries amollissent et ne conduisent à rien; arrêtez-vous à être parfaite dans la condition où la Providence vous a placée, c'est plus difficile qu'on ne le croit.

Monique partie, Mlle Kerglaz demeura une minute pensive, puis se mit à corriger ses copies, consciencieusement.

Dans la montagne, quand le voyageur ascensionne, il gravit en silence un sentier difficile; l'effort et le danger l'absorbent, il ne se retourne pas, par crainte de vertige; courbé en avant, chaque pas nécessite son application. Mais de loin en loin, une place plus large et unie se présente, c'est un palier; on fait halte, on mesure le chemin parcouru; avant de repartir, on s'assoit pour souffler.

Christine et Calixte, depuis quelques mois, avaient atteint un palier.

La maison Riquet tenait toujours, le travail de Christine était assez régulier, Annette s'appliquait davantage, Alban avait obtenu une bourse.

Le printemps qui allège les charges du pauvre tiédissait les murs de la rue Ferou. L'étroit carré, avec son petit jardin de pelouse et de cailloux, s'embaumait d'un lilas blotti dans un angle; la bordure de myosotis, vue d'en haut, semblait une torsade de gaze bleue épousant les contours du bassin. Tandis que Christine brodait, de gros moineaux s'ébrouaient dans le lierre; ils étaient gras, leur jabot roux et noir luisait à chaque mouvement.

Calixte accumulait des notes, il n'avait guère le temps de les rédiger.

Quand il sortait de chez Riquet, le courrier du soir expédié, il se sentait las, toujours un peu guetté par un mal chronique; Christine insistait pour qu'il sortît, les jours s'allongeaient et le Luxembourg, si proche, se faisait délicieux.

Calixte retrouvait des camarades. Ceux-ci, le plus souvent, affectaient une vantardise cynique.

Le dégoût lui venait à les entendre: les autres haussaient les épaules, jugeant le

C'est Votre Histoire

jeune homme hypocrite ou malade. Calixte rentrait, nerveux, et des images féminines flottaient dans son esprit, différentes de celles qu'il venait de coudoyer, distantes aussi, avec des yeux purs sous de longues paupières.

Pour s'en distraire, il sortait son stylographe: le travail dissout les nuées.

Lorsque sa mère rêvait:

— Quand tu te marieras...

Il arrêta la phrase:

— Nous en sommes loin!

C'était un sacrifice, moins peut-être à cause de la femme que pour les enfants qu'il envisageait comme la meilleure joie de la vie.

Il plaignait la solitude de Cubzac, il disait à Christine:

— Vous avez des charges, mais, tout de même, à cause de nous trois, vous êtes plus heureuse que lui.

Mme Antréville, plus encore que Calixte, s'affligeait au sujet du "critique" qui devenait taciturne et découragé.

Elle interrogea Valérie:

— Depuis que Monsieur a été dans le Midi, c'est pire que jamais, ma pauvre madame! J'ai toujours pensé que c'était pour des affaires, ce voyage-là; sans doute que ça ne marche point.

— Mais sa santé?

— Toujours pareille, bien sûr!

L'admirable sacrifice de ce fidèle ami n'avait réussi qu'à le ruiner.

Christine se sentait un devoir envers Cubzac. Comment le remplir?

Un après-midi, la légèreté de l'air lui rendant la marche plus aisée; Didier s'en vint à la rue Férou; l'empressement de Christine mit une lueur de joie sur le visage terne; avec une hâte malicieuse, Mme Antréville ouvrait un paquet de cigarettes:

— A l'eucalyptus! je comptais vous les apporter, goûtez-y tout de suite!

Le fumeur fit une moue amicale:

— Ce doit être affreux, mais vous êtes bien gentille!

Christine eut un beau regard:

— J'ai deux amis, dit-elle, sur qui je sais pouvoir compter absolument, deux amis en qui j'ai foi mieux qu'en moi-même.

— Mlle Kerglaz, prononça Cubzac.

— Oui, tante Marie et Didier Cubzac.

— Je vous remercie, Christine, c'est un grand honneur pour moi d'être haussé sur le plan de Mlle Kerglaz; je ne vous offre point l'appui qu'elle vous apporte, mais pour ce qui est de vous aimer...

La voix de Cubzac sombra.

Christine ravala un sanglot:

— Je sais, je sais.

Cubzac était assis sur le divan, un coude sur son genou, le menton appuyé sur la paume de sa main droite; de l'index gauche, il fit tomber dans une coupe la cendre odorante de l'eucalyptus et, les yeux fixés sur l'arabesque du tapis:

— Ni fortune, ni santé, fit-il d'un ton qu'il cherchait à rendre badin; si seulement il me restait l'une ou l'autre! Mais que faire d'un individu tel que moi?

Le passé remontait au cœur du pauvre garçon et avec lui la mélancolie de l'amour, le découragement d'une vie manquée; il continua cependant, comme on plaisante:

— Bien portant et riche, peut-être m'eussiez-vous épousé, Christine?

Christine le regarda longuement:

— Si je devais me remarier, je vous épouserais malade et sans fortune; je ne me remarierai pas, trop de choses ont évolué en moi, mais retenez bien ceci: vous sentir malheureux sera ma suprême tentation.

Cubzac se redressa, un éclair de joie dans les yeux:

— Ah! mon amie, que je suis absurde et que vous êtes belle! oui, belle, entendez-le dans le sens où je le comprends, on ne dit pas du paradis qu'il est "bon", n'est-ce pas?

Ce fut une grande douceur entre eux; la Christine nouvelle, celle qui avait souffert et prié devenait bienfaisante à son tour.

— Vous avez trop de courage pour que j'en manque, disait Cubzac, j'aurais honte auprès de vous. — Calixte a-t-il fini d'amasser des notes? Quand écrira-t-il son roman? A propos, voici un projet d'article sur les vernis du dix-huitième siècle, vous me donnerez un avis.

Il se mit à lire; Christine écoutait distraitemment; pourrait-elle jamais payer sa dette à l'égard de cet homme qui, lui

ayant tout sacrifié, regrettait de ne pouvoir faire davantage? Elle concentrait son esprit sur cette interrogation et la voix secrète que son recueillement, de loin en loin, commençait à entendre, lui suggérait cette réponse: "Son dévouement l'a élevé au-dessus de lui-même; il est déjà récompensé." C'est vrai, pensa Christine, c'est vrai dans l'absolu, mais nous restons tout de même ses débiteurs.

Alban, jetant son cartable, sauta au cou de Cubzac:

— L'ami Didier dîne ici, quelle chance!

Le geste spontané de l'enfant plut à Christine; quelques minutes après, Calixte rentrait à son tour. On se mit à table. Le jeune homme parlait, riait; Christine scrutait le visage de son fils; dans le son de sa voix, elle percevait un entrain de commande: une sourde inquiétude lui en vint.

Quand Didier fut parti:

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

En un geste de protection, Calixte

entoura de ses bras les épaules de sa mère.

— Et d'abord, il ne faut pas vous émouvoir, ce qui survient était prévu...

— Riquet liquide!

— Je passerai encore huit jours chez lui,

donc, pas d'affolement! Huit jours, c'est

quelque chose, on voit venir.

— Prévois-tu un autre secrétariat?

— Pas encore, mais j'ai une liste.

Il sortit une feuille d'annonces commerciales; au crayon rouge, quelques lignes étaient marquées:

On demande jeune homme, préparations pharmaceutiques, pas besoin diplôme.

On demande jeune comptable.

— Ah! mon Dieu, s'écria Christine, vas-tu recommencer?

— Non, non, ma petite maman, mais je vous demande d'aller demain chez le pharmacien en question: **pas besoin de diplôme**, voilà qui est rassurant! peser des centigrammes de poudre, coller des étiquettes.

— Quel métier!

— Excellent métier, j'aurai l'esprit libre, je composerai mon roman en manipulant des drogues, il ne me restera qu'à l'écrire en rentrant. Et puis, c'est un pis-aller, le moyen d'attendre sans chômage un nouveau secrétariat.

Sans chômage, c'était le point essentiel. Le petit budget se tenait à peine, Christine n'avait pas remboursé Mlle Kerglaz, il fallait travailler coûte que coûte, sans solution de continuité.

Calixte dissimulait à sa mère l'amertume de cette aventure; il donnait un effort considérable, quittant l'usine où il travaillait tout le jour pour s'attabler devant un manuscrit.

Une chaleur violente, survenue tout à coup, lui causait une gêne anormale.

— Qu'as-tu? demandait Christine.

Deux jours plus tard, il était alité, les jambes raides, gonflées par le rhumatisme.

Christine soignait son fils, elle brodait moins, l'entrepreneuse se plaignait aigrement, lésinait sur les salaires.

Un soir, Alban revint à la fois ronchon et craintif, il remit à sa mère un billet du proviseur.

— C'est trop! s'écria Christine, non, vraiment c'est trop! Qu'as-tu fait encore? Mais qu'as-tu fait?

— Maman, dit l'enfant, on est trente-quatre dans la classe, on a fait tous les trente-quatre la même chose, un chahut au professeur qui nous punit tout le temps, il y en a trente à qui on n'a pas dit grand-chose, mais nous sommes quatre boursiers: "Ceux-là auront de mes nouvelles!" criaient le professeur.

Calixte malade, Alban privé de sa bourse, la série recommençait plus noire que jamais.

Calixte et Christine s'efforçaient mutuellement; quand le courage était près d'abandonner l'un, l'autre le confortait. L'épreuve était aussi tenaillante qu'une année plus tôt, mais quelque chose en eux avait changé.

Après des heures d'extrême détresse, l'acte d'abandon survenait, quelque chose de mystérieux qui soulageait sans que l'on puisse préciser la forme du bienfait et, tout au fond de l'horizon, une blancheur présageant la lumière.

L'enfant et la mère, appuyés l'un à l'autre, tempe contre tempe, fermaient des paupières qui avaient retenu leurs larmes; ils se tenaient par la main, dans une union si étroite que leurs pensées, devenues prières, montaient d'une seule coulée, haleines rejointes qui dans l'air ne forment plus qu'une fumée bleue.



PLAYER'S
NAVY CUT

*La cigarette par excellence
dont la vente est la plus
considérable au Canada.*

Ils percevaient alors la magnificence de cette voie difficile où les pieds sont gonflés et trébuchants, mais où le front, baigné de fraîcheur, reçoit le baiser de la paix.

Mlle Kerglaz ayant épuisé l'effort matériel, portait sur sa poitrine l'angoisse de "ses enfants". Un soir, en les quittant, elle entra à Saint-Sulpice.

La grande nef, close par une barrière, était vide, à peine éclairée. Sur le chœur, une lueur, de biais, allumait les bas-reliefs dont le fond seul reluisait, chargé de personnages d'ombre.

Les chaises étaient rangées en cercle; de-ci, de-là, quelques formes prosternées, Tante Marie se mit à prier.

Son âme généreuse avait accoutumé de faire sienne la volonté de Dieu, mais une flamme insistante la dévorait quand il s'agissait de ses amis. Elle savait que l'amour fait pression par le privilège de sa familiarité. Quand elle se sentait les mains vides, elle ne se tenait pas quitte, elle exigeait d'En-Haut le secours qu'elle ne pouvait procurer; sa véhémence ne se lassait pas.

Elle rentra chez elle rassurée: ses intuitions la trompaient rarement.

Le lendemain, Cubzac gravit plus rapidement qu'à l'ordinaire les étages des Antréville; à peine s'informa-t-il de Calixte dont l'état n'était pas dangereux:

— Christine, fit-il tout d'un trait, voici ce qui m'arrive pour vous!

Il tendait une enveloppe ouverte, chargée de cachets de cire et de timbres étrangers:

Expéditeur: Legrand des Hottières, Shanghai. Valeur déclarée: quatre mille francs.

Momentanément délivré de la hantise quotidienne, Calixte écrivait.

Ses contes avaient plu, le secrétaire du *Nouveau Paris* qui, avant la guerre, fréquentait les Antréville, lui avait promis de le caser au journal. Calixte devait, en octobre, remplacer un jeune reporter pris par le service militaire.

En attendant, — et suivant les conseils de tante Marie et de Cubzac, — il lâchait les anti-névralgiques, la colle et les étiquettes pour s'absorber dans son roman.

Le premier roman d'un écrivain ressemble à un premier amour. S'il en a les naïvetés, les gaucheries, il recèle un parfum spécial, une vérité encore non stylisée, un germe neuf sous les pluies d'avril.

CATALOGUE COMPLET

Nous l'enverrons sur demande à tous ceux qui mentionneront "La Revue Moderne". Romans Populaires; Romans Littéraires; Bons Romans; Littérature, Sciences, Histoire, Livres d'Utilité Pratique, Livres Canadiens. Nous payons les frais de poste sur toute commande.

Le PALAIS Du LIVRE, 2408 Notre-Dame Ouest,
MONTREAL, QUE.

AVIS AUX ABONNES DE
LA REVUE MODERNE

Nous désirons faire remarquer à nos abonnés qu'ils nous assurent leur co-opération, en suivant les directions suivantes:

- 1° En payant l'abonnement dès qu'il est expiré. Ceci vous permettra de recevoir la Revue sans interruption.
- 2° Dans le cas d'un changement d'adresse, nous donner l'ancienne adresse aussi bien que la nouvelle. Vous éviterez les retards.
- 3° Ne pas demander de discontinuer le service à moins d'être certain de la date d'expiration. Nous écrire pour vous en assurer. Nous avons à coeur de vous donner le meilleur service possible.

Un ALBUM de Musique, une PARTITION D'OPERA, une belle BRODERIE, de la Jolie DENTELLE, du beau Linge Etampé d'un riche dessin

Font des Etrennes de Bon Goût et Toujours Appréciables
N'hésitez pas à acheter au Magasin de l'Assortiment et des prix raisonnables.

Pour être au courant de la nouveauté en Broderie et Musique, abonnez-vous à notre Journal mensuel. Par an, 25 cents.

Raoul Vennat,
3770-3772 ST-DENIS (ancien 642) MONTREAL
Tél. Est 0822-3065



A cette Saison de l'Année

Les reflets ardents du soleil sur la neige peuvent affecter l'oeil déjà affaibli. L'usage de nos verres actiniques s'adapte spécialement à ce cas.

CARRIERE & SENECHAL
Optométristes-Opticiens à l'Hôtel-Dieu

207, RUE STE-CATHERINE EST. TEL. LA. 7070.



Gin Canadien
Melchers
Croix d'or
LA BOISSON LA PLUS SAINE

« Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années. »

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited
MONTREAL

C'est Votre Histoire

Le roman de Calixte était un miroir de cette génération bousculée, arrachée prématurément du collège pour être jetée dans la tragédie de la guerre. Cependant, Calixte échappait à la sécheresse, à la dure intellectualité qui, chez plusieurs autres, créait une beauté anguleuse au mécanisme purement cérébral.

Les longues heures de la maladie, la tendresse penchée de Christine, l'influence de Mlle Kerglaz avaient préservé sa sensibilité adolescente, l'homme qu'il était devenu bénéficiait de cet enrichissement. Les feuilles s'entassaient.

Chaque fois qu'il retrouvait le jeune homme, la première parole de Cubzac était celle-ci:

— Où en es-tu ?
— J'ai presque terminé; Aujourd'hui pourra paraître à l'automne. Le Nouveau Paris l'annoncera prochainement. Si le bouquin a quelque succès, le pas difficile sera franchi, je n'aurai plus qu'à travailler. C'est bon de penser à cela, Cubzac: travailler avec la certitude d'une rétribution honnête! J'envise déjà maman soulagée, les petits moins privés.

Cubzac rit:
— Le Pactole, quoi!
— Le nécessaire, cela me suffira toujours.

Pour les écrivains, reprend Cubzac, c'est un coup de veine, le succès peut aller au mérite quoiqu'il s'attache de préférence à la facilité.

Le "critique" était moins essoufflé; l'été peut-être, mais plutôt la satisfaction. De fait, les difficultés accumulées autour de Christine lui causaient depuis quelques années un tourment sans répit; Legrand des Hottières l'avait compris. Les quelques mille francs envoyés par lui à Cubzac ne provenaient pas de l'affaire des huiles, sur laquelle un procès s'engageait; des Hottières écrivait ceci:

"J'ai une situation à la Banque d'Extrême-Orient, je vis en salarié, mais, sur ce salaire, il m'est possible de prélever quelque chose; considérez que je vous le dois."

Cette branche jetée à l'eau empêcha les Antrévilles de couler.

Annette et Alban avaient suivi Mlle Kerglaz en Bretagne, une grande paix régnait rue Férou; le fils et la mère travaillaient en silence et presque chaque soir Cubzac, qui s'accoutumait à l'eucalyptus, venait fumer en leur compagnie, apportant le bout d'article griffonné dans la journée.

Calixte cotait très haut ces pages du "critique d'art", dont aucune considération vénale n'altérerait la franchise:

— Si jamais je deviens quelqu'un au Nouveau Paris, disait-il, si j'acquies auprès des "manitous" une parcelle d'influence, votre tour viendra, Cubzac, vous publierez sur les arts d'admirables bouquins.

— J'accepte ta protection.
Le jeune homme s'excusait:
— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

Calixte apportait des fleurs, achetait quelques beaux fruits, l'âpre économie se détendait; Christine disait:

— A présent, on respire.

Et Cubzac, que son cœur et son destin maintenaient dans l'ombre de Mme Antrévilles, recueillait le bienfait de cette quiétude.

Il oubliait sa santé perdue lorsque Christine, comme autrefois, l'accompagnait dans une exposition, discutant avec lui sur l'article à écrire.

Mme Antrévilles ne disposait que du dimanche; le choix de ce jour rendait plus rares ses rencontres avec les personnes qui, avant guerre, comptaient parmi ses relations.

Quelques-unes se firent démonstratives, — le passé recule si vite! — elles s'exprimaient comme autrefois:

— On ne vous voit plus... Etes-vous si occupée que cela? Venez chez moi tous les deuxièmes lundis de 5 à 10 heures... votre fils est charmant, amenez-le!

Mais lorsqu'elle s'offrait une récréation, Christine tâchait de joindre Mlle Kerglaz.

En octobre, le secrétaire du Nouveau Paris tint sa parole, Calixte entra au journal.

Du coup, le jeune homme que la malchance avait laissé timide, un peu anxieux, eut l'intuition qu'il "en sortait". Il s'était tenu longtemps accroché, l'effort essoufflait sa poitrine, soudain c'était le rétablissement sur les poignets, l'air aspiré à pleine gorge, le sentiment neuf de la force et de la réussite.

On revenait: l'hiver était précoce, cinq degrés au-dessous, en novembre. Le Nouveau Paris hâta la grande kermesse qu'il organisait pour les Enfants-Malades. Le 1er décembre, dans la salle neuve du Palais des Reines, le journal donnait rendez-vous au Tout-Paris.

Le même jour, une note passait en seconde page:

"Vient de paraître Aujourd'hui, roman, par notre collaborateur Calixte Antrévilles. Cette œuvre d'un jeune apporté, sous une forme particulièrement passionnante, une contribution imprévue à l'étude de la nouvelle génération sur laquelle reposent les destinées du pays."

Christine lisait, puis relisait ces quelques lignes, les montrait à Cubzac, les portait à Mlle Kerglaz. Annette en faisait parade et Alban lançait à quelques camarades:

— Et puis, tu sais, mon frère écrit des livres! Tiens, mon vieux, lis un peu ça! Quand tu en feras autant!

A dix heures, Calixte entra au Palais des Reines; il avait charge de commissaire; le compte-rendu était confié à un vétéran, à cause des personnalités artistiques et mondaines qu'il convenait de citer dans un ordre déterminé. On déployait à cet effet un choix d'épithètes usagées, aucune ne devait ressortir sur sa voisine, il fallait éviter le conflit des susceptibilités en saturant l'ensemble d'un sirop délavé au goût de saccharine et de fruit blet.

Calixte n'aimait pas le monde. Les souffrances endurées par sa mère l'avaient hérisé contre la frivolité. La vie intérieure, développée en lui par les soins de Mlle Kerglaz, lui révélait le tragique néant de cette agitation.

Un de ses camarades l'entreprit:
— Alors, partant de tes principes, cette fête est un objet de réprobation?

— Le monde est mal fait, répondait le jeune homme, mais il faut trouver de l'argent et pour cela tenir compte de la psychologie des donateurs.

— Tu en conviens!

— Si chacun ouvrait sa bourse proportionnellement à ses moyens, si chacun savait se dérouter, se gêner, se priver un peu au profit des autres, ces vastes "Bamboulas" deviendraient inutiles.

— Ce serait fâcheux!

— Il est assez mélancolique — sinon choquant — de penser que l'on tourne en rond autour de petits visages exsangues et que ces femmes parées se sont mis pour trois cents louis de chiffons sur le dos afin de nous en apporter dix!

— Moraliste! fit l'autre en haussant les épaules, bonsoir, je vais danser!

Des femmes passaient, vedettes du théâtre vers lesquelles se ruait la curiosité. Quelques-unes chanteraient ou diraient des vers:

— Tu conviendras, Antrévilles, que le plaisir de coudoyer ces artistes suffirait à justifier une fête.

Calixte se mit à rire:

— Je conviens de tout, je ne suis ni huron, ni janséniste, je tiens compte aussi du besoin de plaisir.

Un groupe s'avavançait. Une jeune fille dont la rare élégance comportait une dignité pudique arrêta sur Calixte deux yeux francs.

Le camarade s'en aperçut:

— Quel succès, mon vieux! Connais-tu?

Calixte aperçut un profil perdu, des cheveux noirs:

— Non...

La jeune fille disparut dans la foule.

On tirait la loterie, de délicieux bibelots tombaient aux mains des plus connues et des plus belles. La princesse Cincusko gagnait une boîte à poudre, un ouvre-lettre, un bouquet; Mme de Saint-Rummel était aussi bien pourvue. Les deux femmes ne s'étaient pas assises auprès l'une de l'autre; le jeune comte d'Aventin délivrait Monique de son empiètement et la princesse répondait aux insinuations d'une interlocutrice:

— Baron Gervais? Oui, charmant garçon, mais léger, vraiment trop léger! Il a reçu une "tape", comme on dit chez vous, au Derby et à Chantilly. Son écurie, ma chère, une folie! Il veut la première de France, tout son argent y passera!

Vers deux heures du matin, le directeur du Nouveau Paris vint trouver Calixte, il avait une jeune fille à son bras. Touchant légèrement l'épaule du jeune homme:

— Une de vos amies d'enfance. Et présentant:

— Calixte Antréville dont le roman s'annonce comme un succès, Mademoiselle Gervais; je vous laisse.

Les yeux francs se fixaient sur Calixte, leur regard était délicieux.

Une atmosphère de fête finissante mêlait les bruits et les odeurs: cordes, jazz, bourdonnement des voix, fleurs écrasées, parfum exaspéré des peaux moites, poussières soulevées; Monique fit quelques pas au bras de Calixte et, Camaret évoqué, quelque chose de pur passa:

— Je ne vous ai pas revu, disait la jeune fille, depuis la journée tragique du 27 juillet 14; vous rappelez-vous ce départ dans le vent du matin?

— Je me le rappelle; au sommet de la côte, je me suis retourné, la lumière traversait Pen-Hat.

— Pen-Hat! Je n'ai jamais pu y revenir, mais je ne l'ai pas oublié, je suis au courant des nouvelles: Pierre Lambazen est à l'Ecole des mousses.

— La fameuse Louise a-t-elle appris à coudre?

— Je ne le crois pas, mais elle s'est mariée.

— Pas possible?

— Nous vieillissons!

Tous deux se mettent à rire.

— Une coupe de champagne?

— Volontiers.

Monique trempe ses lèvres dans le vin léger, Calixte la voit de face. L'image de la fillette qui marchait à contre-vent sur la jetée du Roc-hamadour s'est accomplie en perfection. Le cou est resté délicat, le buste est devenu moelleux, de l'épaule au poignet, la ligne du bras s'affine sans maigrir, le coude présente une fossette enfantine; le visage aux grands yeux n'a guère allongé son ovale court, épanoui par un parfum plein d'éclat.

Comme une bouffée de parfum en plein visage, Calixte, brusquement, retrouve l'émotion d'autrefois, il se tait.

Monique parle de Mlle Kerglaz:

— Tante Marie est une véritable maman, il faudra que je retourne avec elle dans la chaumière bénie, au pays de la mer. Puis, sentant le trouble de Calixte, elle interroge: subitement coquette:

— Ecrivez-vous encore des vers? et votre poème? il y manquait une ligne, l'avez-vous trouvée?

— Non.

— Pourquoi?

Sans plus réfléchir:

— Les poèmes?... on ne les achève jamais.

Monique pose sa coupe de champagne, elle reprend le bras du jeune homme, elle a surpris de la mélancolie dans la réponse de son compagnon, cela devient tout à fait intéressant.

Enfin, le voici donc cet ami d'autrefois dont les réticences de Mlle Kerglaz faisaient un personnage presque chimérique! Elle le tient, elle le fait parler; on s'isole dans le tournolement de la foule presque aussi bien que sur les hauts caps, là-bas.

C'est Mme de Saint-Rummel qui, jugeant l'heure tardive, se mit en quête de sa nièce.

— J'allais vous présenter M. Antréville, dit la jeune fille, le neveu de Mlle Kerglaz.

Une phrase polie, puis:

— Nous partons, Monique.

— Déjà!

Mme de Saint-Rummel a toisé Calixte d'un regard peu indulgent:

— Il est trois heures, le chauffeur attend depuis deux heures et demie.

Calixte tint bon jusqu'à cinq heures, suivant la consigne de ses chefs. Un insurmontable ennui l'avait saisi, le bal finissant lui paraissait lamentable. Lorsqu'il rentra, Christine allumait sa lampe pour se mettre à l'ouvrage.

Par un effort de volonté, Calixte chassa la vision de la nuit, regarda l'appartement froid, la petite flamme économe, tandis qu'à Saint-Sulpice tintait l'Angelus du matin. Il pensa: la vérité est ici.

Pendant les jours qui suivirent, son travail au journal, son service de presse chez l'éditeur absorbèrent le jeune homme, il eut peu de loisirs pour rêver sur la délicieuse rencontre; la raison aidant, il s'en détourna: à quoi bon ce qui ne peut conduire à rien?

On se succédait dans le petit salon de tante Marie; avec elle, pas une banalité, mais la hâte de recueillir. On quittait la place par force, chacun prétendant au tête-à-tête, mais sachant que, derrière la porte, quelque autre âme en peine attendait son tour.

Les unes, en mal de confidences, pas encore au point pour être redressées, se

répandaient en lamentations que Mlle Kerglaz écoutait patimment, laissant venir l'heure où l'intervention serait opportune. D'autres cherchaient une lumière, le sens de la ligne droite, le courage de la suivre. Ceux enfin qui avaient atteint la stabilité de l'âme goûtaient avec ravissement le chant intérieur, la suprême harmonie qui, de cet être à Dieu, montait perpétuellement par la voie de l'abandon et de la simplicité.

Calixte était de ces derniers. La mystique de Mlle Kerglaz avait trouvé en lui, une terre propice; pendant la guerre, puis dans cette lutte harassante contre l'adversité, la sensibilité excessive du jeune homme s'était trempée d'énergie.

Cette attitude n'allait pas sans un peu d'orgueil, mais elle comportait tant de fierté pure que Mlle Kerglaz n'y voulait pas toucher:

— Les jeunes doivent envisager l'absolu, ils ont bien le temps de glisser aux à peu près!

Monique, entra chez Mlle Kerglaz.

La direction de tante Marie la tenait en bride; l'enfant, si nette dans ses intentions, courbait la tête; l'examen journalier la rendait exigeante pour soi-même; elle avait récupéré une santé morale, entamée par la rencontre du beau capitaine des Hottières; mais l'habitude de régner, l'adulation qui, dans le monde, entourait la fille du baron Gervais, justifiaient l'assurance de Monique devant l'entreprise qu'elle méditait.

Cependant, au moment d'entamer la conversation, une subite timidité l'envahit; elle sortit *Aujourd'hui* de sa poche, le posa sur la table.

— Voilà...

— Vous l'avez lu?

— Je l'ai lu.

Puis, se jetant à l'eau:

— Tante Marie, vous rappelez-vous Camaret, le Kermeur, les après-midi de Pen-Hat?

Mlle Kerglaz fit un signe d'acquiescement.

Monique reprit:

— Ne croyez-vous pas qu'à cette époque Calixte Antréville m'aimait?

Mlle Kerglaz ne mentait jamais:

— Je l'ai supposé, dit-elle, mais vous aviez quinze ans, lui seize, les inclinations de ce genre durent le temps des vacances, trois semaines; c'est pourquoi je n'y ai attaché aucune importance.

— Bien souvent, j'ai pensé à Calixte; quand je l'ai croisé, je l'ai reconnu; quand je lui ai parlé, je l'ai retrouvé.

Mlle Kerglaz restait muette, Monique ajouta:

— Et ce livre? Tante Marie, celui qui écrit un tel livre doit bien s'attendre à remuer les âmes!...

Puis, soudainement:

— Peut-être a-t-il rencontré un grand amour?

— Je n'en sais rien, dit laconiquement Mlle Kerglaz.

Monique se jeta au cou de sa vieille amie:

— Tante Marie, ne prenez pas cet air fermé qui me fait de la peine; vous voulez la vérité de votre fille, vous l'aurez: pourquoi n'épouserai-je pas Calixte Antréville?

Mlle Kerglaz fit un geste de reproche et, découragée:

— Monique! Ne soyez pas romanesque, Monique!... Combien vous me désolerez!

Mlle Gervais secouait sa jolie tête:

— J'ai réfléchi, tante Marie, j'ai ma réponse prête à vos objections; je commence par la grande, l'unique en vérité, — j'ai de la fortune, Calixte n'en a pas.

Mlle Kerglaz répondit vivement:

— Vous mettez d'un coup les choses au point, je complète. Primo: Calixte ne se mariera pas, parce qu'il aide sa mère à élever les petits; secundo: quand une aussi grande différence sépare les époux, celui qui en profite matériellement encourt des critiques auxquelles Calixte ne s'exposera jamais.

Monique souriait:

— La grande chrétienne que vous êtes, dit-elle, m'étonne à raisonner ainsi "suivant le monde". Je ne vous dirai pas que l'amour égalise, ce qui est un lieu commun assez naïf, mais plutôt que le talent est une fortune inappréciable. Calixte a-t-il du talent?

Mlle Kerglaz ne répondait pas.

— Ceux qui possèdent, tante Marie, —

C'est Votre Histoire

vous me l'avez assez répété depuis dix ans! — ceux qui possèdent sont des intendants, rien de plus; ils ont reçu la garde des biens d'ici-bas, charge dangereuse puisque celui qui vit dans l'"esprit de richesse" n'entrera jamais dans le royaume des cieux! Vous qui êtes "pauvre", qui êtes si divinement "pauvre", repoussez-vous le partage qui justifie?

La jeune fille s'exaltait:

— Sans doute, au fond de moi, votre parole, votre exemple ont déposé un souci: quand ma destinée me pousse vers le geste qui l'allègera, avez-vous le droit de me le rejeter?

— Il ne s'agit pas que de vous, Monique.

Monique, d'un ton plus calme, répondit:

— Mon père accepterait.

— Calixte ne vous demandera jamais en mariage.

La jeune fille, suivant sa chère habitude, s'était assise aux pieds de tante Marie; ses coudes sur les genoux de Mlle Kerglaz, son charmant visage levé:

— Tante Marie, reprenait-elle persuasive, ne prononcez pas l'ostracisme de l'argent, on en peut faire un si noble emploi! Que valent les préjugés en face des belles vérités de la vie? D'ailleurs, qui peut savoir? Les Antréville ont été riches, eux aussi, ils peuvent le redevenir et nous... personne ne connaît l'avenir.

Baisant les mains de tante Marie avec une grâce irrésistible:

— Je ne serai heureuse qu'avec Calixte, il est votre œuvre, comme moi; vous nous aimez tant tous les deux!

— Mais, dit enfin Mlle Kerglaz, si Calixte ne vous aime pas?

Monique, pendant une seconde, demeura interdite, elle n'attendait pas cet argument, elle se reprit aussitôt:

— Il est facile de le savoir.

Mlle Kerglaz ne répliqua pas. Certaines paroles de Monique correspondaient aux pensées qui l'avaient assaillie souvent, qu'elle avait repoussées toujours. Elle était partagée entre sa tendresse pour l'enfant qui se confiait, son goût aigu du bonheur pour ses amis et je ne sais quoi qui lui disait non.

Monique continuait pressante:

— Tante Marie aimée, vous n'avez pas le droit de m'empêcher d'être heureuse!

— Votre famille m'accusera d'indécence.

— Non, je dirai tout.

— On ne vous croira pas. D'ailleurs, il ne dépend pas de moi.

— Si!

— Il dira non.

— Parlez-lui!

— Puisque vous n'en démordez pas!

Monique poussa un cri de triomphe, entoura de ses bras Mlle Kerglaz:

— Tante Marie, ma chérie, ma maman!

Lorsqu'elle se retrouva seule, Mlle Kerglaz regretta de s'être laissée gagner.

Elle pensait: "Je ne veux pas, je ne peux pas être mêlée à cela."

Plus d'une fois des familles s'étaient rapprochées d'elle pour s'informer de Mlle Gervais, se renseigner sur sa situation; non, tante Marie ne pouvait marier son élève à son neveu.

Elle écrivit un mot à Monique, celle-ci accourut:

— Je me rends, vous avez raison, tante Marie; ne vous mettez pas en peine, je m'arrangerai autrement.

Elle souriait, résolue.

Tante Marie jugea que le mal serait pis; elle dit:

— J'irai ce soir.

Jamais les étages de la rue Férou n'avaient paru aussi élevés à Mlle Kerglaz.

Calixte, Christine et Alban étaient groupés autour de la table. Le petit garçon achevait un devoir, Christine lisait, Calixte écrivait.

— Entrez, ma chère tante Marie!

La voix du jeune homme sonnait avec une gaieté virile.

— Tout le monde travaille! dit Mlle Kerglaz.

— Pas moi, fit Christine, Calixte ne veut plus que je brode après le dîner.

— Vous y perdiez vos yeux.

— Il me faut ménager l'exigence de mes clientes.

Avec autorité, le jeune homme trancha:

— J'ai touché ce matin ma première édition.

Et, rendu loquace par cette jeune fierté:

— Nous sommes heureux, je suis content, ce qui nous reste d'insécurité est tout

juste le sel nécessaire à nos énergies.

Mlle Kerglaz se taisait, Calixte reprit avec flamme:

— Celui qui se repose sur les biens acquis s'engourdit dans la torpeur, nous autres combinons notre effort avec l'action de la Providence: quelle collaboration! Nous vivons dans le présent avec une prévoyance mesurée; que demandons-nous? **Notre pain de chaque jour**, pas même celui du lendemain! Je n'envisage pas de condition plus excellente: être à la fois délivré de la misère qui dévoie et du luxe qui corrompt! Telle est votre expérience, tante Marie, c'est avec vous, c'est grâce à vous que nous en avons pénétré la valeur!

Sa jeunesse éclatait de confiance:

— De cela, je voudrais faire un livre, un beau livre!... Mais le thème est trop magnifique, je resterais toujours en deçà: **Beati pauperes!**

Tante Marie sentait passer sur elle le déluge. Alban avait fini son devoir, on l'envoyait coucher. Je n'ai qu'à redescendre, se disait la vieille fille, mais elle avait promis.

C'est à sa nièce qu'elle s'adressa; prenant un ton moitié plaisant:

— Christine, on m'a demandé Calixte en mariage.

— Non, c'est vrai?

— Quelle plaisanterie! fit le jeune homme.

Le ton de Mlle Kerglaz, son attitude embarrassée surprenaient ses interlocuteurs.

— Pour le moment, je ne suis pas à marier, dit Calixte.

— Et qui donc? demanda Christine.

— Une jeune fille remarquable.

Christine et Calixte attendaient un nom, Mlle Kerglaz finit par prononcer:

— Monique... Monique Gervais.

— Oh!... fit Mme Antréville.

Calixte fut traversé d'un rapide frisson, fronça imperceptiblement le sourcil et, spontanément, faisant de la main le geste qui arrête:

— Non, dit-il.

Mlle Kerglaz, que sa tâche confondait, voulut placer une parole:

— Elle te plaît, cependant...

D'une voix assourdie:

— Elle me plaît, elle est belle et généreuse, vous l'avez façonnée, tante Marie, tout mon respect, toute mon admiration vont vers elle, mais je n'épouserai pas Mlle Gervais.

Christine comprenait, approuvait; toutefois, quelque chose passa sur son visage, l'ombre d'une défaillance devant l'éblouissement entrevu.

Tante Marie dit simplement:

— Je m'y attendais, mais Monique s'est montrée si éloquente! C'est un être exquis, tout de noblesse et de pureté.

Calixte regardait au loin, rassemblant les puissances de son être; son front, dont Christine baisait le soir les tempes encore blondes, se barrait d'une résolution exaltée.

— Que vais-je lui dire? murmura tante Marie.

Calixte répliqua seulement:

— Que je dois garder la meilleure part; puisque son âme est noble, elle comprendra.

Tante Marie rentra chez elle; son cœur était partagé. Elle, dont la vie était une perpétuelle exaltation vers le parfait, subit une hésitation; pour la première fois, l'héroïsme ne la satisfaisait pas absolument; il lui en restait, non le goût amer et tonifiant du sacrifice, mais une sorte de tristesse.

Accoudée sur sa table, la tête entre ses mains, Marie Kerglaz méditait. Un secret accord, plus d'une fois, malgré sa volonté, avait lié dans son esprit ces deux êtres intelligents et passionnés; elle les aimait, elle les connaissait et, — Monique l'avait dit, — ils étaient en quelque sorte son œuvre. Son effort, — qui s'appliquait à rester l'instrument des vues providentielles, — n'était-il pas directement en cause? n'avait-elle pas soulevé ces deux âmes jusqu'au plan où elles se confrontaient? Toutes deux étaient parvenues à cette noblesse d'intention au contact de quoi tout s'épure: l'inanité de la fortune en soi rend sa possession indifférente aux êtres de cette qualité.

Suivant les variables contingences de leur destin, Calixte et Monique perdraient-ils la trempe limpide de leurs âmes? Mlle Kerglaz les sentit "en elle" droits, purs, invulnérables.

Et dans le silence de son humble parler, ébranlée, elle murmura:

— Qui sait?

FIN

LES PLIS PRENNENT UNE PLACE BIEN DEFINIE DANS LES ROBES "SPORTS"



1644—Robe deux pièces: blouse ronde et jupe deux-pièces. Largeur au bas de la jupe: 1½ verge. Taille 36 requiert pour le corsage, 1½ en 39 pouces de largeur, de drap métallique. Pour la jupe: 2½ verges de velours en 35 pouces. Portée d'une façon charmante par les jeunes femmes ou les jeunes filles. Tailles: de 15 à 18 ans. Pour dames: 36 à 44). Prix: 45c.

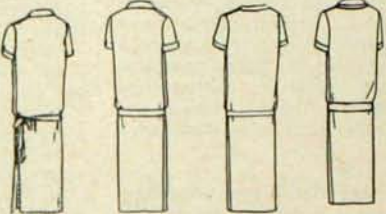
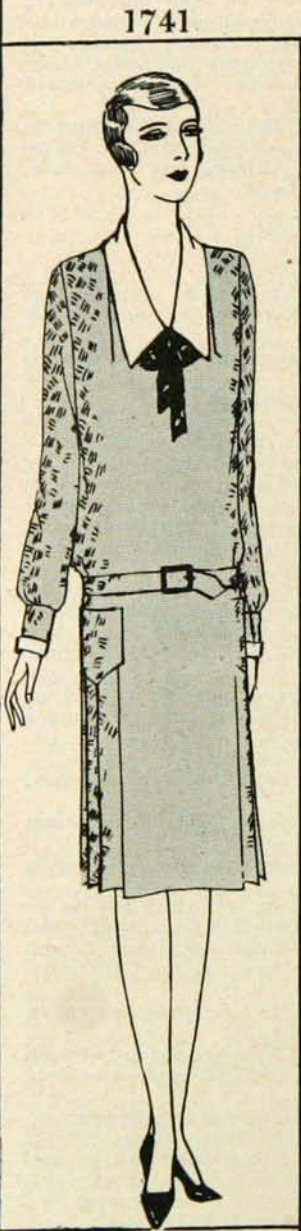
1622—Robe ronde à collet convertible. Jupe attachée en travers, en avant. Largeur du bas de la jupe à plis tendus: 1½ verge. Taille 36 requiert 2½ verges en 54 pouces de largeur, de jersey de laine. Élégante, pour jeunes filles de 15 à 18 ans, aussi pour dames (36 à 44) de taille. Prix: 45c. Décalque: 10309, prix: 30c.

1717—Robe ronde d'une seule pièce, à plis creux dans les côtés, avec ou sans empiècement aux épaules. Largeur de la jupe à plis tendus 1½ verge. Taille 36 requiert 2½ verges de jersey de laine en 54 pouces de largeur; plus ½ verge en 32 pouces de tissu contrastant pour le col et les poignets. Simple et jolie, pour jeunes filles ou jeunes femmes. Tailles: 15 à 18 ans. (36 à 44). Prix de la robe 45c. Prix du décalque: 10309, 30c.

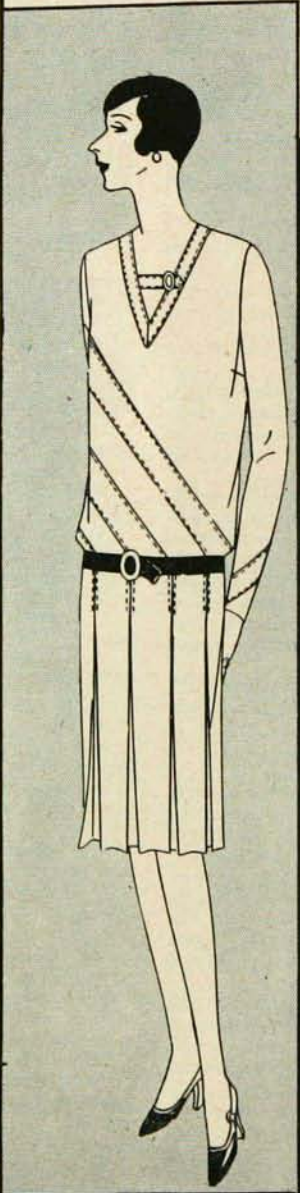
1741—Robe ronde avec plis creux chaque côté du devant. Largeur au bas de la jupe, à plis tendus: 1½ verge. La taille 36 requiert 2½ verges en 54 pouces de largeur de tweed, avec ½ verge en 32 pouces de soie pour le col et les manchettes. Cette robe simple et pratique a été créée pour nos élégantes (32 à 48). Prix: 45c.

1661—Robe ronde avec jupe à plis plats, et attachée en travers en avant. Dos d'une seule pièce, avec ou sans les bandes appliquées. Largeur du bas avec plis tendus: 1½. Taille 36 requiert 2½ verges en 54 pouces de largeur, de crêpe de laine. Pour jeunes filles de 15 à 18 ans ou pour dames (tailles 36 à 44). Prix: 45c.

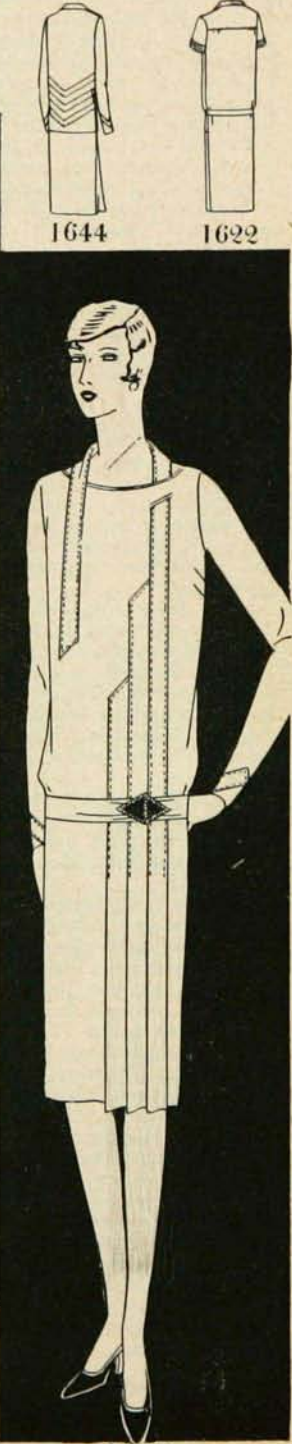
1682—Robe ronde. Jupe attachée en travers, en avant. Dos d'une seule pièce. Largeur du bas à plis tendus: 55 pouces. La taille 36 requiert 2½ verges en 54 pouces de largeur de cachemire. Cette attrayante robe tailleur a été créée pour jeunes filles et jeunes femmes. Tailles: 15 à 18 ans (36 à 44). Prix: 45c.



1717 1741 1661 1682



1661



1682



1644

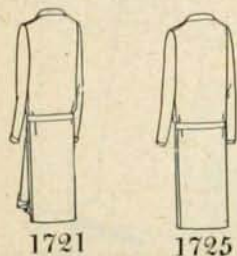


1622

LA LIGNE GRACIEUSE DE LA ROBE CROISEE ET LES GODETS ELEGANTS

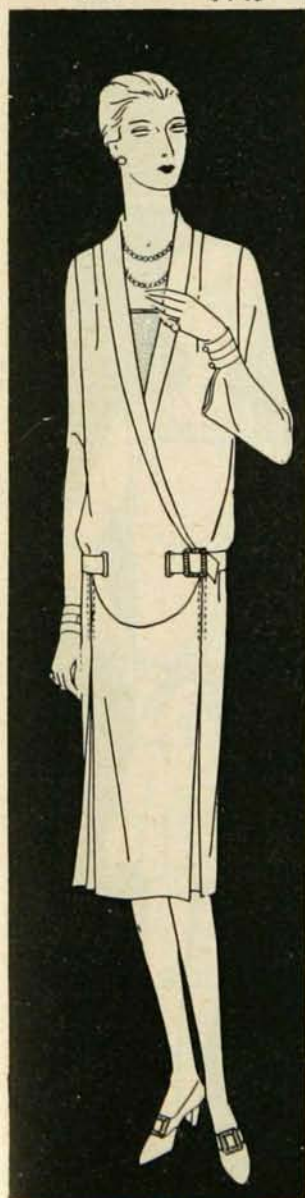
1723—Robe croisée, avec jupe attachée en travers, en avant. Dos d'une seule pièce. Plastron détachable ou fixe. Largeur du bas à plis tendus: $1\frac{1}{2}$ verge. Taille 40 requiert $3\frac{1}{2}$ verges de crêpe de laine, en 40 pouces de largeur, avec $\frac{1}{4}$ de verge en 35 pouces de crêpe de Chine pour le plastron. Approprié pour toutes les tailles, jusqu'à 48 de buste. Prix: 45c.

1758—Corsage rond... 1211—jupe deux pièces. Taille 36 requiert pour le corsage: $1\frac{1}{4}$ en 39 pouces de crêpe de Chine; pour la jupe: $1\frac{1}{4}$ de tweed en 48 pouces. Le corsage est coupé pour les tailles de 36 à 40, et la jupe de 26 à 42. Prix: Corsage, jupe ou décalque; 35c. chacun.

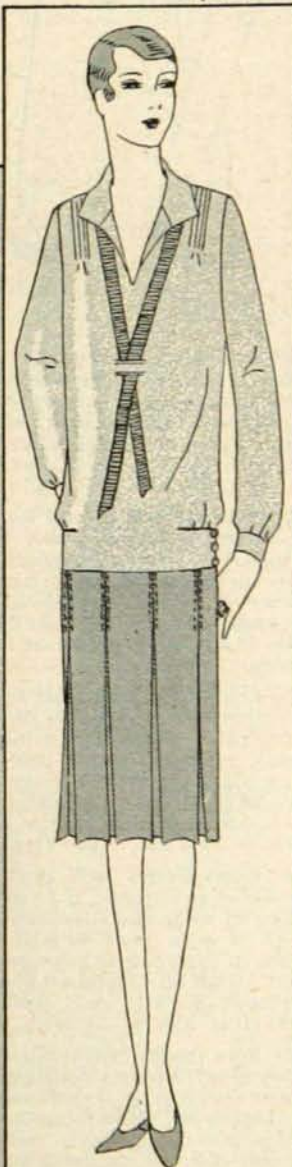
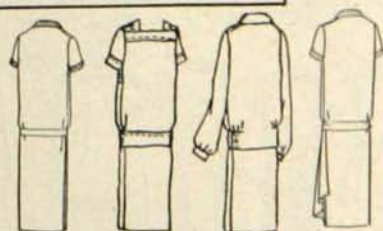


1721

1725



1723

1758
1211
1531716
17601723 1758 1716 1719
1211 1760

1719



1721



1725

10445

1716—Corsage rond...1760—Jupe deux-pièces avec devant à plis plats. La taille 36 requiert pour le corsage 2 verges en 39 pouces de crêpe de soie, et pour la jupe: $1\frac{1}{4}$ verge de cachemire en 46 pouces. Toutes les tailles pour le corsage: de 34 à 52, et pour la jupe: 34 à $47\frac{1}{2}$ mesure des hanches. Prix: 35c. chacun.

1719—Robe ronde, avec jupe à godets au côté gauche, et attachée en travers en avant. Dos d'une seule pièce. Plastron détachable ou fixe. Largeur au bas de la jupe: 50 pouces. La taille 40 requiert 4 verges de crêpe satin en 39 pouces de largeur, plus $\frac{1}{4}$ de verge en 35 pouces de crêpe Georgette contrastant. Très "chic" pour toutes les tailles de 34 à 44. Prix: 45c.

1721—Robe croisée, d'une seule pièce avec godets attachés à gauche, en avant. Plastron détachable ou fixe, avec ou sans doublure française. Largeur au bas: 49 pouces. La taille 40 requiert $4\frac{1}{2}$ verges en 35 pouces de largeur, de velours léger. Plus $\frac{1}{4}$ verge de satin en 35 pouces, pour le col et les manchettes. Très seyant pour dames un peu fortes, 34 à 50 (buste). Prix: 45c.

1725—Robe croisée, d'une seule pièce, avec col, manchettes, et plastron détachable ou fixe. Avec ou sans la doublure française. Largeur du bas, à plis tendus: $1\frac{1}{4}$. Taille 40 requiert $2\frac{1}{4}$ verges de cachemire en 54 pouces de largeur. Plus $\frac{1}{4}$ verge en 35 pouces de crêpe de soie, pour le col, etc. Coupée pour tailles de 36 à 52. Prix: pour la robe, 45c.; pour le décalque: 30c.

NOS FILLETTES AUSSI REVENT DE NOUVELLES CREATIONS



1607 1611



1324



1702



1718



1330

10309



1077

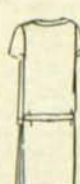
1724



1752

1564

1752



1607



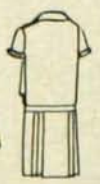
1611



1324



1702



1718



1330



1077



1724



1722



1722

1607—Robe ronde, devant genre manteau, dos d'une seule pièce. La taille 29 requiert 2 verges de cachemire en 54 pouces, plus $\frac{1}{2}$ verge de crêpe de Chine en 35 pouces de largeur pour bandes et plastron. Très gentil, pour fillettes de 6 à 15 ans. Prix: 35c.

1611—Robe ronde avec bouffants détachés. Ce patron comprend aussi le décalque pour le point d'abeille. Taille 25 requiert $3\frac{1}{2}$ verges en 32 pouces de largeur de "chambray" avec $\frac{1}{2}$ verge aussi en 32 pouces de largeur d'un tissu contrastant. Très gracieux, pour fillettes de 6 à 10 ans. (Taille: 24 à 27). Prix: 35c.

1324—Robe ronde, avec bouffants détachés. Taille 23 requiert $2\frac{1}{2}$ verges en 32 pouces de largeur, de coton imprimé, plus $\frac{1}{2}$ verge de tissu uni; en 27 pouces de largeur, pour le col et les manchettes. Très bien cette petite robe pour fillettes de 2 à 6 ans. (Tailles: 21 à 24). Prix: 30c.

1702—Robe ronde avec petite culotte française séparée, et d'une seule pièce. Taille 23 requiert 2 verges en 39 pouces de largeur, de crêpe de Chine, plus $\frac{1}{2}$ verge en 32 pouces de largeur, de tissu contrastant. Très appropriée pour petites filles de 2 à 6 ans. (Tailles: 21 à 24). Prix: 30c.

1752—Manteau à devant croisé—1564. Béret. La taille 29 exige, pour le manteau, 2 verges en 54 pouces de largeur, pour le béret: $\frac{1}{2}$ verge en 27 pouces ou plus de largeur. Ce modèle est à la fois pour fillettes ou jeunes filles de 8 à 15 ans. Béret: 20 à 22, tour de tête. Prix: le manteau, 35c. Le béret: 25c.

1718—Robe ronde, avec devant, genre boléro. Taille $24\frac{1}{2}$ requiert $2\frac{1}{2}$ verges en 27 pouces de largeur, de tissu imprimé, avec $\frac{1}{2}$ verge de tissu uni pour le col. Attrayante cette robe, pour fillettes de 6 à 10 ans. (Tailles: 24 à 27). Prix: 35c.

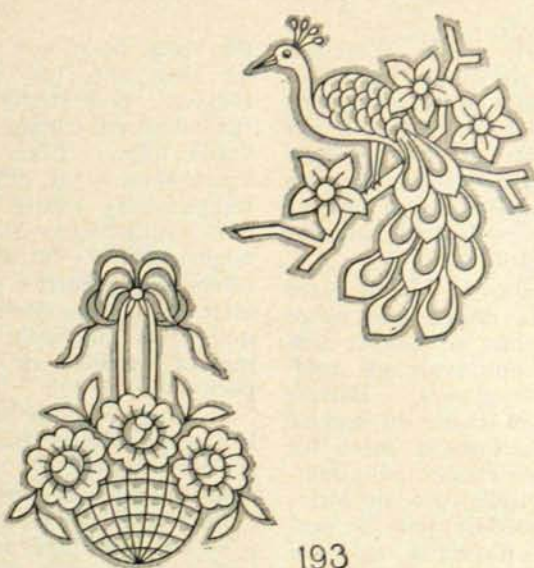
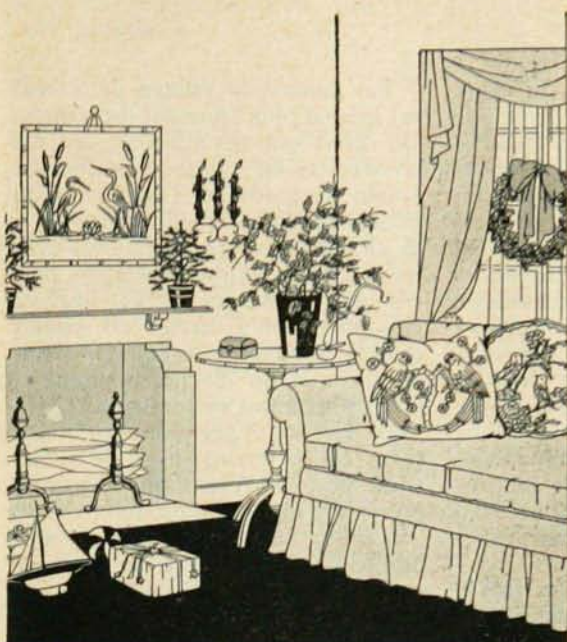
1330—Robe ronde à corsage long auquel se rattache la jupe droite. Taille 29 requiert $1\frac{1}{2}$ verge en 54 pouces de largeur de lainage. Plus $\frac{1}{2}$ verge en 35 pouces de crêpe. Très habillé, pour nos grandes fillettes de 8 à 15 ans (tailles 25 à 32). Prix: 35c. et décalque: 30c.

1077—Robe ronde, à bouffants séparés. (Ce patron renferme aussi le décalque pour le point d'abeille). La taille 23 requiert $2\frac{1}{2}$ verges en 32 pouces de largeur de pongée, avec $\frac{1}{2}$ verge de même largeur d'un tissu contrastant. Très coquet ce modèle pour les toutes petites de 2 à 6 ans. Prix: 35c.

1724—Robe ronde, jupe gros plis. Dos d'une seule pièce. La taille 29 requiert $1\frac{1}{2}$ verge en 54 pouces de largeur, d'un beau jersey de laine, avec $\frac{1}{2}$ verge en 39 pouces de crêpe pour les bandes. Habillera gentiment les grandes fillettes de 8 à 15 ans. (Tailles 25 à 32). Prix: 35c.

1722—Robe ronde. Taille 29 requiert $2\frac{1}{2}$ verges en 39 pouces de largeur, de crêpe de soie, avec $\frac{1}{2}$ verge de crêpe de soie contrastant, et de même largeur, pour les bandes. Modèle créé spécialement pour les grandes fillettes de 8 à 15 ans. (Tailles: 25 à 32). Prix: 35c.

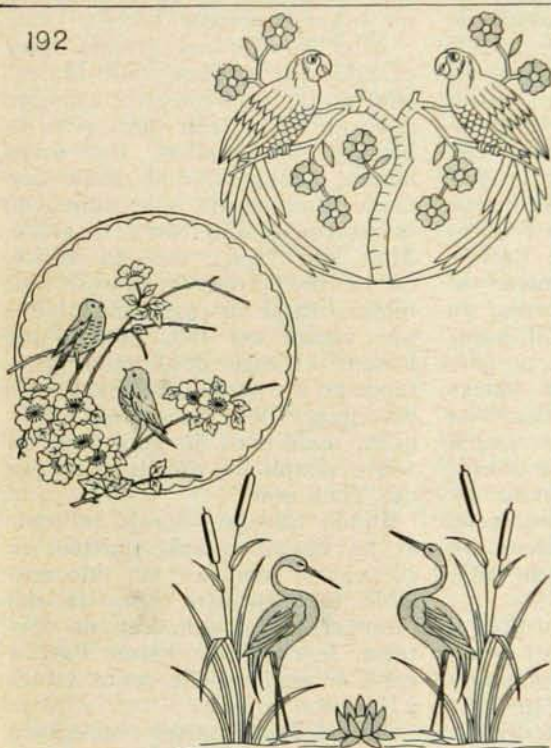
LES DESSINS DE BRODERIE... UTILES AUTANT QUE JOLIS



193



192



193—Dessin de décalque pour motifs, appliqués, contours ou à peindre. 4 paniers. Grandeur des motifs: $10\frac{1}{2}$ par $12\frac{1}{2}$ pouces. 4 paons, motifs de 12 à 14 pouces. Attrayants surtout pour couvre-lit ou oreillers. Prix: 35c. Bleu ou jaune.

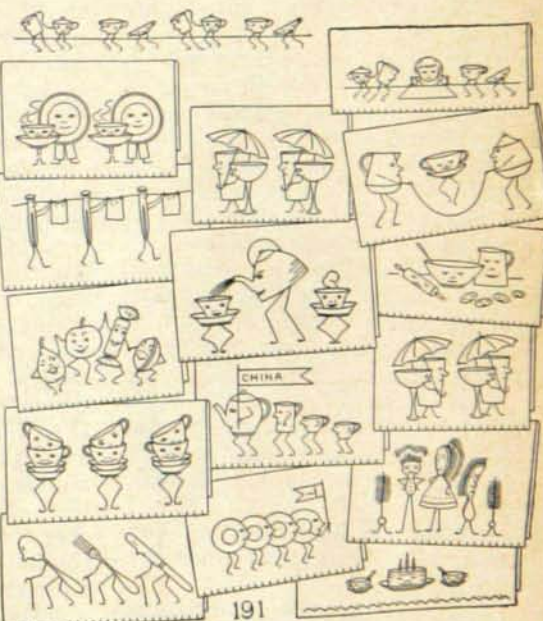
192—Dessin de décalque pour motifs à peindre ou à broder. 2 motifs $12\frac{1}{2}$ par $12\frac{1}{2}$. 2 autres de 12 par 15, et enfin 2 de $12\frac{1}{2}$ par 17 pouces. Particulièrement décoratifs, pour oreillers, écharpes, etc. Prix 40c. Bleu ou jaune.

191—Dessin de décalque: motifs pour serviettes de cuisine, rayons et tablettes; à faire au point simple et de contour. 2 de chacun des 15 différents motifs; largeur: $6\frac{1}{2}$ par $11\frac{1}{2}$. Plus 3 verges, 16 pouces pour rayons et tablettes. Largeur: $2\frac{1}{2}$ pcs. Prix: 35c. Bleu.

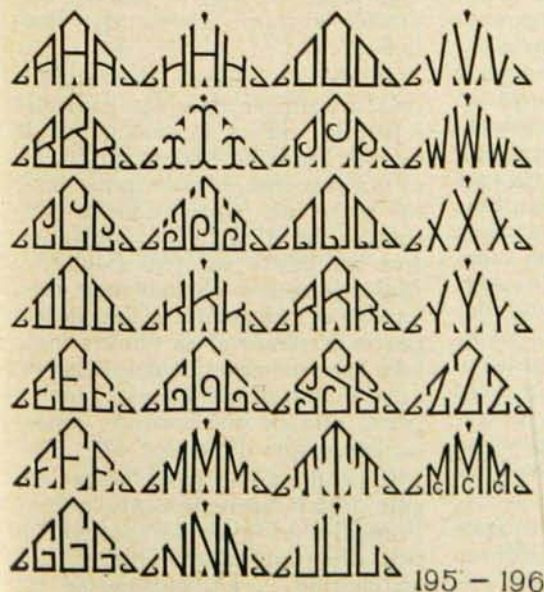
195—Dessin de décalque pour alphabet (Monogrammes) 9 séries complètes, de $1\frac{1}{2}$ pce de hauteur et 3 autres séries de $2\frac{1}{2}$ pces en hauteur. Se serv de deux fils de coton à broder, à la fois. No. 30 ou 35. Prix: 30c. Bleu.

196—Dessin de décalque pour initiales. Deux douzaines de "monogrammes" $\frac{1}{4}$, $1\frac{1}{2}$, $1\frac{1}{2}$, et $2\frac{1}{2}$ pouces en hauteur. 16 Monogrammes de $2\frac{1}{2}$ pouces en hauteur, 12 de $3\frac{1}{2}$ pouces, 4 de $4\frac{1}{2}$ pouces et enfin, 2 de $5\frac{1}{2}$ pouces en hauteur. Prix 30c. Bleu. x

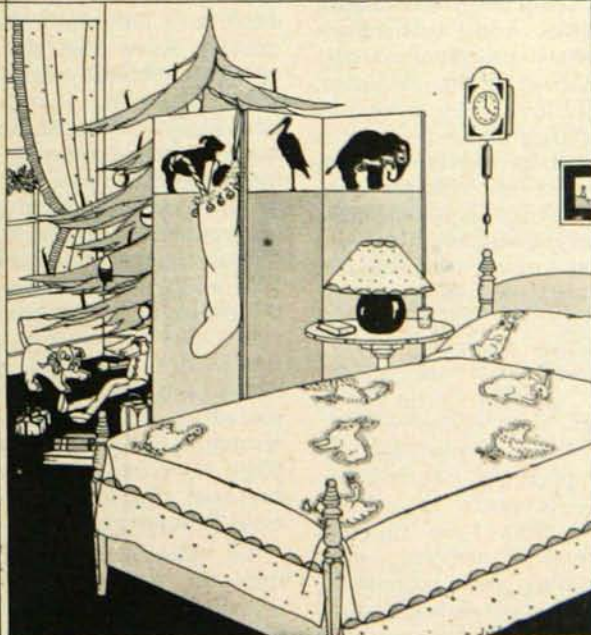
194—Dessin de décalque, petits animaux pour couverture piquée. Pour appliquer, border à pointes de contour, ou à peindre. 2 de chacun des différents animaux, de 7 à 9 pouces en hauteur. Propres à la décoration de la "nursery". Oreillers, couvertures de berceau, etc. Prix 35c. Bleu ou jaune.



191



195 - 196



194

MALENCONTRE

Par GUY CHANTEPLEURE

(Suite des mois d'octobre et de novembre)

— Voyons, mon fils, reprit la baronne du même ton léger et rieur, t'as vu pas, j'espère, laisser croire à une gentille jeune fille que de l'accompagner pourrait être autre chose qu'un plaisir pour toi ?

— Je serais, en effet, désolé, mademoiselle, dit-il froidement, de vous donner si mauvaise opinion de ma courtoisie... Mais les neurasthéniques, vous le savez, sans doute, souffrent d'appréhensions bizarres et irraisonnées, de "phobies" comme disent les docteurs... Ma "phobie", à moi, c'est celle des pentes qui me causent un trouble incoercible... Devant une voie déclive, si peu effrayante soit-elle, j'ai peur... Ma mère a voulu me l'entendre avouer, c'est fait...

Madame de Malencontre n'eut qu'un gémissement de reproche :

— Oh ! Patrice !...

Moi, je ne savais que dire, plus embarrassée encore, lorsque Guy, me lançant ses bras autour des genoux, cria :

— Je n'ai pas peur, moi... Grand-mère dit que je suis un homme, je t'accompagnerai.

Involontairement, je lui mis la main sur la bouche. Mais M. de Malencontre avait entendu. Je vis une contraction plus douloureuse passer sur sa face blême.

— Laissez-le parler, mademoiselle, fit-il. Il est dit que je recevrai aujourd'hui des leçons de tout le monde... même de mon fils.

Et il s'éloigna.

Il avait parlé durement et le regard qu'il avait jeté sur l'enfant était sévère, presque mauvais.

— Papa est méchant, déclara le petit.

Madame de Malencontre l'embrassa, elle avait les larmes aux yeux.

— Non, mon pauvre mignon, dit-elle, papa est triste... et malade.

Quant à moi, fort ennuyée de l'incident, je ne me sentais plus la moindre envie de promenade. Je dus cependant, sous peine de paraître capricieuse ou dépitée, accepter l'aimable proposition de l'abbé Albin qui se souvenait complaisamment d'une tournée de pauvres à faire au village et s'offrait à me servir de guide.

Aussitôt seul avec moi dans le chemin raboteux le bon prêtre se préoccupa, comme madame de

Malencontre la veille, d'excuser l'insociabilité du baron Patrice.

Mais il insista plus longuement que ne l'avait fait la baronne sur les épreuves morales qui lui semblaient justifier l'état nerveux de M. de Malencontre et qui avaient modifié si profondément son humeur et sa santé.

— Ma cousine de Malencontre avait toujours désiré que notre Patrice bien-aimé se mariât très jeune. Je l'approuvais en cela. Et, fiancé à vingt ans, — Patrice épousa dès son retour du service militaire, celle que sa mère lui avait elle-même choisie pour femme. Mademoiselle Alice de Mandaille ne possédait pas le seul charme d'un physique agréable et d'une éducation parfaite, elle était bonne, douce, soumise, dévouée, pieuse aussi, exacte à tous ses devoirs religieux, ce à quoi madame de Malencontre tenait alors autant que moi. Jamais créature plus accomplie ne promit, ne donna le bonheur... Bonheur, hélas, de courte durée ! Moins d'un an après le mariage, la chère Alice mourut en mettant au monde un fils... Par un contraste qui paraissait être une dérision du sort, l'enfant, image de son père ressemblante jusqu'à l'absurde, naissait aussi vigoureux, aussi vivant que sa pauvre petite mère était fragile... Patrice pleura l'épouse qu'il avait aimée, mais sa douleur fut courageuse et chrétienne, il ne s'y abandonna pas. Il se remit au travail, occupa son intelligence, dépensa sans compter, à mille choses, une ardente activité... Son fils qu'il chérissait, son cher petit Guy frais et robuste comme une plante de montagne, croissait en force, et en beauté...

— La vie se fit calme et douce. Il nous semblait à madame de Malencontre et à moi que ce fût le paradis sur la terre, reprit-il ingénument. Patrice, lui, s'enchanta du vain désir de voir d'autres horizons... Il partit et, pendant dix-huit mois, visita l'Italie, la Grèce, l'Égypte, l'Inde... De ce voyage datent nos plus grandes peines. A Jeypore, l'étrange capitale du royaume hindou de Rajpootana, Patrice rencontra Gladys Savage. Nées d'un négociant anglais, sorte de commissionnaire, de courtier qui parcourait l'Inde en tous sens, et d'une indienne rajpote, les misses Savage avaient reçu à Bombay, puis en France, dans un excellent pensionnat de Lyon, une éducation tout européenne... Mais elles étaient revenues auprès de leur père, qui s'était à peu près fixé à Jeypore, et celui-ci les ayant à son tour quittées pour un monde meilleur, elles avaient obtenu, par protection, un poste au palais du rajah, auprès des petits princes, auxquels l'une, Brinda devait enseigner les langues européennes, et l'autre Gladys, la musique. Les fiançailles de Patrice avec une jeune

fille plus âgée que lui de deux ou trois ans, une étrangère de religion protestante, m'apparurent, d'abord, comme une inconcevable folie... Mais Gladys qui avait, semble-t-il, admiré de tout temps notre sainte religion, renonça sans hésiter à ses croyances anglicanes. Ce fut une catholique romaine que Patrice présenta à sa mère... et je me déclarai vite conquise, j'en conviens, par les aimables qualités de cette jeune personne...

— Était-elle jolie ? demandai-je, le "physique agréable" de la première madame de Malencontre ayant inquiété mon imagination.

La réponse me rassura :

— Plus que jolie, mademoiselle, belle comme une princesse des "mille et une nuits"... Une semaine à peine nous séparait du mariage que j'étais heureux de bénir, lorsque miss Gladys, souffrant d'une légère atteinte de grippe, jugea prudent, un matin, de garder à chambre... le lendemain, elle fut trouvée sans vie, dans son lit. Le docteur ne put que constater l'accident cardiaque qui avait amené cette fin foudroyante... Le désespoir de Patrice fut terrible... A sa douleur se mêlait je ne sais quelle horreur de lui-même. Il s'accusait, il accusait son amour qui n'avait pu garder de la tombe ces deux jeunes créatures... Puis il s'abîma dans son accablement morne et, peu à peu, en vint à l'état morbide dont il est la proie et auquel nous ne pouvons l'arracher... Plaignez-le donc, mademoiselle, il mérite, je puis vous l'assurer, plus de pitié que de blâme...

Ainsi me parla ou à peu près — le bon abbé de Malencontre.

Et il me paraissait si désolé que j'usai de diplomatie, prenant grand soin de ne lui point déceler que, si je plaignais Patrice de Malencontre, je n'étais pas, cependant, très loin de croire qu'il pût mériter, sinon plus, du moins tout autant de blâme que de pitié.

D'autre part, je dois convenir que Madame de Malencontre ne me semble pas apporter au maniement d'un caractère ombrageux, aigri, l'extrême délicatesse de tact qui saurait éviter ou adoucir tant de froissements déplorables et vains. Elle adore son fils, et, sans cesse pourtant, le heurte au point sensible, elle l'attaque avec des détours, des timidités, des maladresses qui irritent sa susceptibilité malade. Sans doute, la pauvre femme a-t-elle, elle-même, le système nerveux trop tendu pour se montrer toujours aussi pondérée qu'il le faudrait.

La vallée est triste à cette époque de l'an. Et tout autour du village, je vois des vergers endormis...

Mais on se demande quel Avril puissant saura réveiller les choses de ce sommeil qui ressemble à la mort.

Par contre, le village de Salvat est bien le plus amusant du monde. On dirait que ses maisons, ont été construites en nougat par quelque voisin de madame Tartine ou du Prince des Massepains. Il y en a de charmantes, très anciennes avec leurs grands combles moussus percés de mansardes... Et l'église, elle-même, m'a ravie ! Il paraît que la plupart des églises d'Auvergne ont un clocher semblable. C'est tout à fait pittoresque et joli.

Je me suis agenouillée. Dans cette église inconnue où je pénétrais pour la première fois, une prière est montée dans mon cœur : "Bénissez, ai-je dit, le toit qui m'abrite et tous ceux qu'il abrite comme moi..."

Ce soir, j'ai fait la connaissance de Brinda Savage. Elle a trente ans, deux ans de plus, paraît-il, que n'aurait sa sœur Gladys.

Miss Savage est grande, plus grande que madame de Malencontre et, quoique trop maigre avec un buste trop court pour la hauteur des jambes, son corps aérien, nébuleux, que drape une molle tunique de soie noire, ne manque ni de souplesse ni de grâce. Mais son visage est — en vérité, on ne peut trouver d'autre mot moins brutal ou plus charitable — son visage est très laid, d'une laideur étrange dont mon ignorance ne me permet, certes, pas de déterminer les caractères ethniques, mais dont je puis dire, en toute simplicité, qu'elle n'est pas de "chez nous".

Brinda Savage adorait sa sœur et ne l'avait jamais quittée, sa silencieuse douleur est inconsolable et, peut-être, sous le ciel étranger, dans la maison de tristesse, le cœur du baron Patrice est-il le seul qu'elle sente vibrer à l'unisson du sien.

M. de Malencontre témoigne à miss Savage des égards, des attentions qui étonnent chez cet ours mal léché et que la pauvre disgraciée savoure comme des bonbons...

Il m'a toujours paru qu'une créature affligée de cette navrante infirmité qu'est la laideur de la femme, l'horrible laideur qui froisse et qui repousse, n'avait pour tenir sa place au soleil d'autre ressource que d'être très indulgente, très méchante ou très bonne... Mais, je serais étonnée que miss Savage se fût arrêtée à l'un de ces partis extrêmes et sa pauvre laide face exprime certainement plus de gravité que d'intelligence, plus de peine que de méchanceté, moins de bonté que d'inertie.

Cependant elle parle notre langue aussi correctement qu'une Française et avec un accent un peu chantant auquel je trouve un charme... Et, parfois, on est surpris de la douceur veloutée qui peut tomber de ses yeux caves, comme si la tête de mort que cette malheureuse porte sur un corps vivant, avait, au delà du tombeau,

MOYEN SIMPLE DE SE DEBARRASSER DES BOUTONS "TÊTE-NOIRE" (COMÉDONS)

Il est un moyen simple, inoffensif, efficace et sûr de se débarrasser des comédons : les dissoudre. Pour cela, achetez deux onces de poudre peroxyne chez le pharmacien, saupoudrez-en un peu sur un linge trempé d'eau chaude, puis frottez vivement les endroits affectés, puis lavez et vous constaterez avec joie la disparition des têtes noires. Gros, petits, partout où ils se trouvent, les comédons sont dissous et disparaissent. Les comédons, boutons tête-noire, sont un mélange de poussière, de corps étrangers et de sécrétions qui obstruent les pores de la peau. L'action de la poudre peroxyne et de l'eau dissout les comédons qu'un simple lavage alors enlève, laissant les pores libres et nets, et la peau saine.

Malencontre

gardé son regard de chair, son regard de femme...

VII

Malencontre, 1er décembre.
Le château de Malencontre est fort ancien.

A la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe siècle, une transformation s'opéra par les soins d'Amaury II et de son fils Hugues Ier, seigneurs de Malencontre qui, grands guerriers, grands coureurs d'aventures comme tous ceux de leur lignée, semblent cependant s'être montrés beaucoup plus soucieux du luxe et de la commodité de leur habitation que ne l'avaient été leurs ancêtres et que ne le furent leurs descendants.

La disposition intérieure du château fut changée comme aussi la décoration des salles et l'ameublement. Sans rien perdre, à l'extérieur, de sa rude fierté de forteresse féodale, l'antique donjon prit l'aspect définitif, sous lequel il a duré à travers plusieurs siècles d'histoire et que madame de Malencontre s'est efforcée de lui rendre, par la reconstitution érudite de ce que le temps avait impitoyablement atteint.

Hier, s'avisant que je ne connaissais pas encore à Malencontre d'autre salon que la "chambre des fées", madame de Malencontre a ri de son rire sans gaieté.

— Nous menons, a-t-elle dit, une vie singulière!

Et elle m'a fait entrer dans les deux beaux salons qui se suivent à droite de la salle à manger. Puis, elle est montée avec moi jusqu'en haut de la Tour de l'ouest d'où l'on peut découvrir la gorge de la Salve dans son ensemble et les montagnes des environs. Enfin, déclarant que je devais voir aussi le rez-de-chaussée, elle m'a elle-même conduite à travers les grandes salles mortes.

Tout en cheminant mélancoliquement, madame de Malencontre me contait comment le château vendu, par suite de revers, peu de temps après la mort de son mari, avait passé en des mains étrangères, jusqu'au jour où madame Boisse de Malencontre, veuve, maîtresse d'une fortune considérable et, malgré son mariage roturier, aussi attachée au nom de Malencontre que son frère l'abbé Albin, avait racheté, de ses deniers, la vieille demeure patrimoniale.

— Nous étions alors presque pauvres, continua madame de Malencontre, et je m'étais fixée à la campagne, aux environs de Limoges, non loin de cette bonne cousine et de l'abbé Albin, précepteur de mon fils. "Plus tard, me répétait souvent madame Boisse, plus tard, Patrice rentrera dans le château de ses ancêtres... et il y rentrera en maître." Ce fut à Patrice, en effet, qu'approuvée par l'abbé, la généreuse femme laissa Malencontre. Patrice avait alors quinze ans; je me rendis à Malencontre dont une nuée d'ouvriers prit aussitôt possession. L'abbé Albin m'aida de ses conseils

précieux. Patrice ne devait franchir le seuil de Malencontre que quand tout serait prêt... Et ainsi fut fait! Oh! sa joie lorsque je le conduisis dans la "chambre des fées" qui avait charmé sa fantaisie lorsqu'il était un enfant et dont j'avais consenti à faire sa chambre de jeune homme!

Toutes choses ainsi nous ramenèrent à "Patrice". Madame de Malencontre en a l'esprit hanté.

Nous avons terminé cette visite du château par un coup d'œil jeté dans la bibliothèque, domaine particulier de l'abbé Albin. Elle occupe le premier étage de la Tour de l'est. Assis dans le rayon oblique du jour, tout petit, tout frêle, une sérénité subtile émanant de sa pose attentive, l'abbé de Malencontre m'a rappelé ainsi le "Philosophe au Livre Ouvert" de Rembrandt.

Comme nous traversions la galerie, nous avons croisé Brinda Savage.

— Madame de Malencontre veut bien me montrer le château, ai-je dit, et je suis ébloui, de ce que je vois.

— Voulez-vous me permettre de me joindre à vous? demanda miss Savage à madame de Malencontre.

— Nous avons fini, a répliqué celle-ci assez froidement.

Nous étions entrées dans la "chambre des fées".

— Oh! m'écriai-je, voici pourtant la pièce qu'entre toutes, je préfère!

— Je crois vraiment que l'enchantement maléfique de la mélusine auvergnate s'est perpétué dans la "chambre des fées" de plus d'une façon, remarque miss Savage. N'est-ce point du haut de cette fenêtre que, se dressant sur sa queue de serpent pour se précipiter dans la Salve, la Fade siffla sa colère et son perfide anathème contre le mortel qu'elle avait trop aimé?

Madame de Malencontre sourit un peu ironiquement.

— Je ne vois qu'une objection à ce joli conte, dit-elle, c'est qu'au temps de la Fade—si la Fade eut un temps! — la Tour de l'ouest et, à plus forte raison, cette fenêtre n'existaient pas.

— Peut-être alors y eût-il, à la même place, une autre tour et une autre fenêtre, repartit miss Savage. Qui sait rien de précis là-dessus? Le fait indéniable, c'est le charme qu'exerce toujours et sur tous cette grande pièce ronde.

Miss Savage s'était approchée de la cheminée. D'un mouvement harmonieux et lent qui roula son corps mince dans les plis de sa robe, elle se tourna vers moi.

— Un crime y a été commis... le saviez-vous? dit-elle.

— Un crime? répétais-je saisie.

Madame de Malencontre avait tressailli violemment.

— Mais oui, certes, répondit miss Savage de sa voix triste et chantante... Cette chambre fut pendant des siècles celle des châtelaines de Malencontre, chambre d'amour, chambre de mort... Peu de temps avant la fameuse session des *Grands Jours* qui, sous Louis

Bienvenue à Québec



LA bonne ville de Québec adresse de nouveau cette année une cordiale invitation à tous les amateurs de nos sports d'hiver. La saison s'ouvrira sous peu et promet déjà de remporter un succès sans précédent. En serez-vous?

Un ambitieux programme d'amusements a été préparé par les organisateurs du Carnaval et l'on peut être assuré qu'il saura, par sa variété, satisfaire les plus exigeants.

Le patin, le ski, la raquette, le toboggan, le bobsleigh—tous les sports de la neige et de la glace seront à l'honneur et recruteront leurs adeptes enthousiastes. Une grande course de chiens esquimaux

figurera de nouveau au programme, avec les meilleurs "mushers" du continent.

Le Château Frontenac

sera le centre de toutes les activités sociales et sportives. Le grand hôtel du Pacifique Canadien mettra, comme par le passé, à la disposition des visiteurs, ses services insurpassables, ses chambres et ses salons luxueux ainsi que son personnel empressé et courtois.

Amateurs de sports d'hiver, venez à Québec en foule durant cette saison. Venez pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An!

Billets et renseignements des agents du

Pacifique Canadien

LA PLUS GRANDE ORGANISATION DE VOYAGES AU MONDE

XIV, se tint en Auvergne, Gilles de Malencontre, celui que les récits populaires nomment familièrement le "vieux Gilles" ou "Gilles le Loup", condamna son page aux supplices les plus atroces et imposa la mort à sa femme Yolande d'Alleuze qui dut choisir, à la minute où il les lui présentait, entre un pistolet ou une fiole de poison... Elle prit le poison.

Malencontre

Madame de Malencontre paraissait mécontente.

Sans le moindre tact, j'ai demandé à Brinda:

— Pourquoi le vieux Gilles tua-t-il sa femme?

— Il était jaloux... La tradition veut, d'ailleurs qu'aucune action,

aucun sentiment coupables n'aient justifié ce meurtre... Mais elle se montre par trop indulgente pour la belle Yolande, et il est assez probable que "ces messieurs des Grands Jours" prirent, bon ou mauvais, le premier prétexte trouvé pour se débarrasser du "vieux Gilles" et le châtier en bloc de tant d'autres forfaits, commis par lui et plus difficiles à prouver...

J'allais questionner encore... madame de Malencontre me prévint:

— Laissez ces vieilles histoires, Brinda, elles n'ont rien de plaisant, je vous assure, fit-elle... et voici mademoiselle Clairande qui ouvre de grands yeux effrayés!

Si mes yeux s'écrouillaient, c'était d'intérêt curieux, mais madame de Malencontre craint toujours que l'on m'effraye.

Je ris franchement.

— J'aimais la "chambre des fées" puérilement comme un beau livre d'images et j'ignorais son passé, dis-je. Cependant, la nuit de mon arrivée, j'ai bien cru y voir un fantôme, et il m'a fallu toutes les clartés du jour et le plaisir de faire votre connaissance, miss Savage, pour comprendre que la mince forme aperçue, le fantôme... ce devait être vous.

— C'était moi, en effet, répondit Brinda Savage. Ma chambre donne sur la galerie comme la "chambre des fées", j'étais souffrante et ne pouvais dormir... j'ai été prendre un livre... Sans doute avait-on négligé de fermer les volets...

Madame de Malencontre sur-sauta:

— Vous êtes venue *ici*, la nuit? demanda-t-elle comme malgré soi.

Miss Savage la regarda fixement:

— Croyez-vous aux fantômes? dit-elle de cette voix morne et sans inflexions qu'elle a parfois. Moi, je ne crois à rien. Les morts sont morts, madame; je ne puis craindre de rencontrer dans cette chambre

le spectre d'Yolande d'Alleuze... ni aucun autre. Les impies, vous le voyez, sont, en cela, grandement privilégiés.

Madame de Malencontre soupira, puis elle me regarda et sourit des lèvres.

— Voilà de très graves paroles, dit-elle, ne gâtons pas à mademoiselle Clairande l'attrait de son beau livre d'images.

— Nous ne saurions le lui gâter, vous oubliez l'enchantement de la Fade, reprit Brinda. Ma sœur Gladys aussi aimait la "chambre des fées", elle l'aimait tant que, lorsqu'elle arriva fiancée à Malencontre, Patrice la lui donna... Elle y est morte... Cependant, je reviens ici chaque jour... nous y revenons...

Miss Savage était assise au coin du feu, face à la fenêtre, et je vis qu'elle était blême.

— C'est Patrice qui tient à cette chambre et malgré tout, fit madame de Malencontre; alors, comme, par la force des choses, notre vie à tous gravite autour de Patrice, nous continuons d'habiter beaucoup la pièce qu'il aime et nous tentons — pour lui qui souffre — d'en écarter, de notre mieux, les sombres souvenirs.

Les yeux de Brinda Savage se posèrent sur moi.

— Oh! murmurai-je, votre pauvre sœur est morte ici où nous sommes... et si jeune, si heureuse!

Miss Savage avait recouvré sa morne impassibilité.

— Que vous importe? dit-elle, dans une demeure comme celle-ci, croyez-vous qu'il soit une seule pièce où la mort n'ait jamais passé?

Plus tard, madame de Malencontre, après une hésitation, me dit:

— Je serais fâchée de desservir miss Savage auprès de vous, car telle n'est, certes, pas mon intention, mais n'en faites pas votre amie... c'est une détraquée.

A suivre

La Qualité du VERRE TAILLÉ
portant cette étiquette



est Garantie par
THE NATIONAL ASSOCIATION OF
CUT GLASS MANUFACTURERS Inc
Manufacturé à Montréal par
GEO. PHILLIPS & CO. LTD.
1085, rue St-Thimothé. Tél. Est 1138,
45-S-J.N.O.

Aux Fêtes de Noël et du Jour de l'An

Faites un Cadeau Pratique et Durable

Donnez des Objets en
Verre Taillé

Consultez votre marchand local.

Les services à vin de cette année sont en vogue.

Concours Mensuel de La Revue Moderne

Les Concours Mensuels ont pris fin avec le numéro de novembre, et il nous fait plaisir de donner ici le résultat des différents tirages. Nous prions les personnes qui ont participé à ces tirages de réclamer leurs prix immédiatement. Il s'agit tout simplement de nous envoyer sous pli recommandé, la ou les copies de LA REVUE MODERNE portant les numéros gagnants, et votre prix y attaché vous sera adressé.

TOUS LES PRIX DEVRONT ETRE RECLAMES AVANT OU LE 31 DECEMBRE 1927.

ATTENTION!

Les numéros suivants n'ont pas encore été réclamés:

Tirage de Septembre:

701, 6, 4000, 270, 9009, 11015, 4600, 2, 3417

Tirage d'Octobre:

8907, 9302, 17300, 10501, 18999, 12222, 19957, 14558, 13348

RESULTATS DU CONCOURS — MOIS DE NOVEMBRE

Les numéros de LA REVUE MODERNE ayant été tirés au sort, les numéros gagnants sont les suivants:

1er Prix \$10.00,	No 34,200	6ième Prix \$1.00,	No 28,434
2ième " 5.00,	No 25,007	7ième " 1.00,	No 30,110
3ième " 3.00,	No 33,781	8ième " 1.00,	No 24,715
4ième " 2.00,	No 23,022	9ième " 1.00,	No 26,900
5ième " 1.00,	No 33,333	10ième " 1.00,	No 31,313

Tirage Spécial: VOYAGE A QUEBEC

Tous les numéros parus sur la couverture de LA REVUE MODERNE des mois de septembre, octobre et novembre ont été tirés au sort, et le numéro gagnant est: 17,459

La personne détenant la copie de LA REVUE MODERNE portant ce numéro a droit à un voyage de Montréal à Québec. Si la personne détenant ce numéro demeure à Québec, elle pourra avoir un voyage à Montréal.

Prière de réclamer ce prix au plus tôt.

RESULTATS DU CONCOURS

Madame L. G. Pinault, de Campbellton, N.B., détenant le numéro 2003, tirage de septembre, gagne 5.00, le Deuxième Prix du Concours.

Madame A. Loiseleur, de Ville-Marie, P.Q., détenant le numéro 16699, tirage d'octobre, gagne \$1.00, le Neuvième Prix du Concours.

LA REVUE MODERNE offre ses cordiales félicitations à Mesdames Pinault et Loiseleur.

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

UN NOUVEAU ROMAN DE M. L. de ROQUEBRUNE

Les journaux de Paris font en ce moment l'éloge d'un nouveau roman de M. Robert Larocque de Roquebrune, notre romancier canadien dont les débuts furent un triomphe avec les "Habits Rouges" qui méritait bien un premier prix littéraire, à notre humble avis. Depuis, notre auteur a publié "D'un Océan à l'autre", roman d'aventures qui évoque la civilisation de notre grand Ouest, les miracles patriotiques du Père Lacombe et la course du Pacifique Canadien dans sa conquête des terres nouvelles; enfin nous le croyons fortement le collaborateur de M. Fernand Préfontaine dans la "Banque en détresse", roman populaire de la meilleure marque dont nous avons déjà parlé ici. Avec les "Dames Lemarchand", M. de Roquebrune rentre dans le domaine psychologique où il fera merveille, nous le savons. Citons quelques extraits de la critique française qui a salué la parution de ce roman avec des éloges dont nous connaissons toute la valeur:

Voici ce que dit le *Journal de Paris*: "Livre émouvant, car il est profondément humain. Les premiers romans du jeune romancier canadien étaient plus extérieurs, notamment ces brillants "Habits Rouges" que l'Action Française publiait il y a trois ans. Le journal de M. Daudet, qui reconnaissait à cette œuvre toutes les qualités classiques de sobriété et de finesse, pourra ajouter en éloge aux "Dames Le Marchand" le drame psychologique ramassé et supérieurement conduit."

Et l'*Intransigeant* note que "Les Dames Le Marchand" révèle une nouvelle manière d'un écrivain du Canada déjà connu par deux pittoresques romans. Et la *Dépêche de Toulouse*: "Les Dames Le Marchand", roman catholique, d'un catholicisme parfois terrible, presque espagnol dans l'âme de Mme Le Marchand jeune, mais aussi livre humain, terriblement et sombriement humain par Mme Le Marchand aînée, la plus sympathique des deux héroïnes à notre avis."

"Un peu d'Angoisse... Un peu de Fièvre..." est le titre d'un recueil de poésies d'une forme délicate et jolie, publié par Mademoiselle Eva Sénécal que la presse d'ailleurs a déjà fortement louée pour son aimable travail. Si le talent de Mademoiselle Sénécal donne tout ce qu'il promet, le Canada français comptera une poétesse de plus à l'actif de ses valeurs littéraires.

Théâtre du Dr. Choquette.—L'honorable M. Ernest Choquette vient de mettre en librairie deux pièces dramatiques de belle allure. La première intitulée "Madeleine" se rattache à un épisode de 1837, où l'auteur se révèle un diplomate averti et un apôtre de bonne entente qui sait opérer d'utiles conversions. Cette pièce, en cinq actes, est menée au point de vue scénique avec une jolie maîtrise qui ne peut nous étonner de la part de l'auteur des "Ribaud". La seconde pièce "La Bouée", en quatre actes et un prologue, est aussi fort intéressante et constitue dans le théâtre canadien, une œuvre de belle valeur. Nous félicitons le Dr. Choquette de trouver dans sa vie, si remplie, les loisirs d'écrire, et de servir la cause de la littérature canadienne avec un aussi ardent dévouement.

LES ADIEUX DE LOUIS CLAUDE

Oui, je m'en vais... et vers d'autres cieux pour refaire une santé qui se délabre mais si loin que je serai, je garderai le souvenir de cette jolie Revue Moderne, dont je fus l'un des premiers collaborateurs, chose vivante et chère qui représente pour l'isolé que je suis, de si aimables

souvenirs. En parlant des "Livres et Revues," je me suis abstenu de critique trop sévère; je constate que j'ai eu tort... Il faut à notre littérature quelques coups de fouet, et en ne les donnant pas, alors que je les sentais si mérités, j'ai certainement manqué à un devoir que mon remplaçant remplira, je le sais, avec l'esprit de justice et la droiture qui le caractérisent. La chronique littéraire prendra de ce chef une vie et une couleur qui sont indispensables à l'orientation de notre jeune littérature, et donnera ainsi à la Revue Moderne, une autorité qu'elle a le droit de prendre, et l'investira alors d'un titre nouveau à l'admiration de ses lecteurs. La Revue Moderne me suivra à travers mes pérégrinations, puisque je me propose de courir le monde et j'y retrouverai toujours, autour de la directrice qui en est l'âme, les noms fidèles de ceux qui comme moi ont été si heureux de l'aider dans sa belle action littéraire.

LOUIS CLAUDE.

Note.—Le nouveau chroniqueur se chargera de l'appréciation de l'"Anthologie des poètes français modernes," publiée par la maison Dent de Londres et Toronto, des "Médailles anciennes et Poèmes Historiques" de M. Paul Guoin; et de "Sous le Signe du Caribou" de Charles de Saint-Cyr, ainsi que de toutes les autres œuvres qui parviendront à la Revue Moderne, après cette date du quatre novembre 1927, où je signe mon adieu définitif. Tous les livres devront, jusqu'à nouvel avis, s'adresser à notre directrice: Madame Madeleine.

L. C.

LORSQUE VOUS ACHETEZ DU CRISTAL TAILLÉ, VEILLEZ A CE QUE CHAQUE PIÈCE AIE LES QUALITÉS INDÉQUÉES PLUS BAS

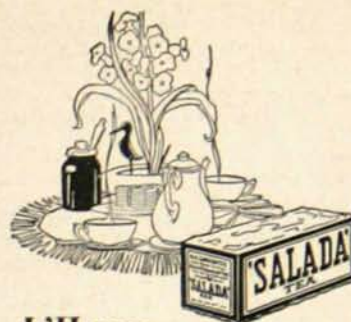
Le cristal taillé à bon marché n'a, pratiquement, pas un fini digne de ce nom. Prenez un de ces objets bon marché et regardez à l'extérieur, le fond de chacune des entailles. Vous verrez un voile rayé et huileux des deux côtés de l'entaille, au lieu de côtés nets et argentés. Examinez les parties non taillées de la surface et vous trouverez comme des ampoules et des traces de doigts avec cette différence que cela ne disparaît pas. C'est la conséquence d'un polissage à l'acide, insuffisant et inhabile. Voyez maintenant les divers points de rencontre des lignes et des angles composant le dessin et les rayons des étoiles s'il en existe dans le modèle. Se rencontrent-ils? Ou bien une ligne ne va-t-elle pas trop loin dans un cas et n'y a-t-il pas d'espace entre deux autres lignes qui devraient faire un point d'étoile? S'agit-il de dessins fonds de siège, les angles sont-ils réguliers? Si le modèle était ce dessin de fraise, de diamant ou d'éventail qui a conquis et maintenu la popularité depuis des années, voyez si les fraises sont taillées nettement et également crevassées.

C'est à ces signes que vous reconnaîtrez le bon ouvrier et la qualité de fabrication. N'achetez pas un objet de cristal taillé qui est simplement un morceau de cristal dans lequel on a fait des entailles. Certains objets dans les magasins d'aujourd'hui, quoi qu'étant réellement du cristal taillé, ont à peu près autant d'éclat qu'un objet de mastic. Ils valent à peu près autant.

Veillez à ce que la marque de fabrique soit sur chaque pièce; c'est, en elle-même, une garantie de qualité pour le prix convenable.

La Revue Moderne

est éditée par La Revue Moderne, Imprimeurs et Editeurs, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands Limitée, 198 est, rue Notre-Dame, à Montréal.



L'Heure du Thé

Quelle délicieuse innovation que le Thé d'après-midi! Comme il est agréable d'être assis en bonne compagnie et de déguster ensemble de succulents sandwiches, des rôties bien beurrées, des gâteaux et biscuits avec une tasse de thé savoureux et parfumé Salada!

"SALADA"

Train de Luxe

DANS NOTRE PROCHAINE EDITION:

Les clauses de l'armistice signé entre l'Allemagne et les alliés comportaient, on s'en souvient, la livraison d'un important matériel de chemin de fer. Il eût été naturel d'y faire figurer notamment le train spécial de Guillaume. Car, de même que ledit Guillaume n'était pas un potentat ordinaire, de même son train n'avait rien de comparable à ceux qui transportent le commun des mortels.

Peint extérieurement en bleu pâle et en ivoire, il comprenait six immenses voitures pesant chacune 66,000 kilos. L'une d'elles, à usage de salon, était parquetée avec un bois plus que millénaire, provenant des passerelles dont Jules César s'était servi pour franchir le Rhin à la tête de ses légions. Le mobilier de ce salon, tables et chaises, avait été fabriqué en véritable cèdre du Liban: c'était un cadeau de l'ancien sultan de Turquie, Abdul-Hamid. Avant la guerre, on estimait déjà la valeur du train impérial à quelque 750,000 francs. Il vaudrait le triple ou le quadruple aujourd'hui.

Qu'est devenu ce train?

Notre édition de janvier apportera des articles littéraires choisis qui encadreront l'éditorial que notre Directrice consacre généralement à une question d'actualité. Luc Aubry tracera le portrait et avivra d'un éclat nouveau une personnalité fort connue, dont il sait les plus jolies qualités: celles que les autres n'ont pas vues ni comprises. Nos pages féminines seront bien au point. On y trouvera tout ce qui peut intéresser la femme dans son foyer, et la distraire, quelquefois la consoler, comme Madeleine s'y applique dans son courrier du mois. Pierre Lumen nous servira ses lumières graphologiques. Le tout sera complété par des contes et nouvelles palpitants d'intérêt.

Nous donnerons en roman une œuvre peu lue ici de M. Henry Bordeaux: "L'Amour en fuite", que l'auteur classe lui-même parmi ses œuvres favorites. Nul doute qu'il rencontrera la faveur de tous ceux qui nous font l'honneur de lire la Revue Moderne et de s'attacher à son succès. Nous continuerons la publication de "Malencontre" qui est attentivement suivi par nombre de vous. La prochaine édition contiendra plusieurs pages de ce palpitant roman.



Le monument du libérateur Bolívar, à Caracas, capitale du Venezuela. Cette ville figure sur l'itinéraire des deux croisières que le Pacifique Canadien organise aux Antilles pour cet hiver.

FLORENCE N. K.—Bonjour, charmante amie, maintenant que je comprends je vais vous retourner ce mot tant que vous destinerez à une jolie œuvre, en priant, voulez-vous, pour que je vous aide à sauver en ce moment des gens que je voudrais si bien défendre.

ANNE.—Cela dépend aussi de la toilette que portera le monsieur qui vous accompagnera. S'il veut bien porter le smoking, vous serez tout à fait gentille dans une robe du soir, décolletée et sans manche. Mais si lui ne veut mettre que l'habit de ville, vous ne seriez pas tout à fait le couple assorti. Pour en arriver à une entente, consultez-vous, et tout sera dit.

FABIENNE.—Vous êtes un rêve de petite femme et bien sûr que j'irai vous voir le premier jour que je passerai par votre ville. J'imagine comme elle est gentille la jolie maison où s'abrite votre bonheur, et j'envie tous ceux qui pénètrent dans ce sanctuaire radieux. Vos billets, l'affection dont vous m'entourez, le souci de ne pas m'oublier dans vos joies les plus parfaites, me rendent heureuse, et je vous en remercie, ma mignonne, avec toute ma tendresse, la meilleure, croyez-moi bien.

RACHEL.—Ma petite fille, quelle belle lettre et facile à lire. Ne m'en écrivez plus que de celles-là, voulez-vous ? Maintenant, si je brusquais un peu notre courrier, vous en seriez peut-être un peu ennuyée mais non peinée, puisqu'il arrive toujours que l'on n'ose sacrifier que les très vraies amies.

EVE AUX VIOLETTES.—Surprise ? Je l'aurais pu croire si j'avais avoué l'autre moitié de ce que je pense si profondément. Ne raillez pas surtout ; vous êtes une personnalité rayonnante, et si vous ne mettez pas sur votre fin visage, le voile épais qui éteint votre intelligent regard, vous devez réunir autour de vous des amis choisis qui méritent la faveur de votre amitié. Laissez-moi vous gâter quelquefois de mots, quand la vie oublierait par exemple d'être gentille avec vous. Laissez-moi être l'amie des jours de pluie encore plus que celle des jours de soleil. Maintenant l'on m'a confié une lettre pour vous, dont je dois vous faire part, et que vous m'indiquerez le moyen de vous faire parvenir ? Vous pouvez venir la chercher, et la demander à la téléphoniste du bureau ; vous ne me verrez sans doute pas, sans un très grand hasard. Je travaille dans un petit coin dont je m'évade rarement, par ce que je ne vis là... que seule. Bonjour, petite amie que je voudrais serrer dans mes bras pour mieux bénir toutes ses bontés.

Mad. N. F.—Vous êtes toujours aimable, et le réconfort que m'apporte votre billet mensuel m'est plus précieux que vous ne l'imaginez peut-être. J'espère que la revue qui vous est si chère vous est heureusement parvenue, et je vous remercie de la jolie fidélité que vous apportez à la servir.

BLANDINE D.—Je charge le secrétaire de la rédaction de communiquer avec vous au sujet de ces collections, ce qu'elle aura fait au moment où vous recevrez ce mot de remerciement pour votre gentille phrase toute remplie de charmante amitié.

ESPERANCE.—Mais à votre âge, petite fille, il faut paraphraser tous ses actes de ce sceau magnifique "Espérance" et croire encore et plus que le bonheur entrera dans sa vie, et que toujours il faut avoir foi en l'avenir. Songez donc à tout ce que la vie peut encore vous offrir, et ne soyez jamais triste. Le sourire appelle la joie, pensez-y souvent au moment où la tristesse voudra vous envahir, et défendez

Le Courrier du Mois Par MADELEINE

bravement votre jeune âme contre une pareille intrusion. Revenez souvent ici où la sympathie se fait accueillante devant toutes ces jeunes craintives à qui nous pouvons enlever la "peur de vivre".

UN NOUVEL ABONNÉ.—Charmant, votre billet, et permettez-moi de vous en remercier en me félicitant de compter un ami de plus, déjà si attaché aux causes que nous défendons de toute notre âme. Vous serez désormais au nombre de ceux qui suivent notre action, et lui apportent leur sympathie fidèle. Vous pourrez vous procurer les "Chroniques de Françoise" en vous adressant chez sa sœur, Mme F. X. Choquet, 814 Dorchester-ouest, à Montréal. Et je crois que la seule chance que vous ayez d'acheter "le long du Chemin" est à la librairie Ducharme, 985 Boulevard Saint-Laurent, à Montréal également. N'oubliez pas que je serai heureuse toujours de répondre à toutes les demandes que voudra bien m'adresser mon "nouvel" ami.

YVONETTE DES BERNIERES.—J'ai bien envie de vous gronder : Un coup de téléphone, voyons, c'est si vite donné, n'est-ce pas ? Mais je vous pardonne, puisque je n'aurais pas le courage de vous en vouloir, vaut autant sourire à votre confession, pourvu que vous m'affirmiez le plus ferme propos. J'aime la philosophie aimable de votre lettre ; vous savez prendre les petites joies qui passent, et en faire provision pour les jours sans soleil. Alors vous n'êtes jamais au bout de votre trésor, et le découragement n'a pas de prise sur vous. Les jours sont courts, dites-vous... pourtant, pourtant, quelques-uns semblent des années. Ceux-là il faut les oublier et se raccrocher à ce qui passe d'heureux. Comme vous avez raison. Votre lettre qui m'arrive par un jour de pluie froide me réchauffe singulièrement et éclaire ma fenêtre où l'eau ruisselle du ciel implacable.

NIX.—J'ai eu des nouvelles de vous tous, et de la joie que vous éparpilliez autour de vous, avec une si aimable profusion. Alors que j'avais les bras tendus pour vous accueillir, j'apprends que vous ne viendrez pas, et j'en reste toute triste. Seulement un peu plus tard, nous réparerons par une bonne visite qui sera bienfaisante à tous. Profitez bien de toutes les distractions qui passent, et que la gentille hospitalité de vos amis vous offre prodigieusement. Tout ce qui vous rend heureuse me fait plaisir, et j'en aime l'entière confiance.

LUC D'ARC.—Je suis ravie de l'arrivée de ce nouvel ami qui me tend une pièce de vers d'une heureuse inspiration il est vrai, mais encore trop incertaine dans sa forme pour mériter la publication dans la Revue Moderne, où l'on se montre quelque peu exigeant sur la qualité des essais littéraires que nous imprimons. Je crois d'ailleurs vous rendre un véritable service en vous engageant à travailler et ferme dans la voie que vous vous tracez, afin que nous ayons bientôt le plaisir de vous ouvrir les colonnes de notre revue.

GABRIELLE L.—Vous savez maintenant ma réponse, et veuillez croire que je serai toujours heureuse de recevoir vos articles qui plaisent beaucoup et sont d'ailleurs d'un intérêt charmant. Puisse ce beau voyage où les fleurs de toutes parts vous souriront, donner à votre chaude inspiration un regain de couleur et d'enthousiasme.

MARJOLAINE.—Une lettre de vous ! Et douce, tendre et spirituelle comme toujours. Comme je me félicite de compter parmi mes plus précieuses affections une tendresse attentive, discrète et profonde telle que la vôtre. De l'élan de votre cœur, ce n'est certes pas moi qui aurai jamais tentation de douter. Je sais trop avec quelle générosité il tourne sans cesse son intense sympathie vers les amies qui vous sont chères, et à cette phalange je me flatte d'appartenir. Aussi, avec moi, jamais d'excuses, mon cœur les a toujours prononcées avant que votre plume ne les ait écrites. Je souhaite à vos "Gerbes d'automne" le plus joli succès. Ce sera la riposte faite aux esprits maladroits et frustes qui n'ont pas su deviner tout ce qu'il y avait en votre âme, comme en votre talent. Ceux-là sont bien punis, ne le pensez-vous pas parfois en lisant certains décalques, du "faux décalque" que l'on a la prétention de faire passer pour du vrai, alors que ce

n'est plus que de l'affreux chiqué... Vous savez que vous pouvez compter sur moi pour souffler les ailes à ce qui doit et sera notre gros succès ; j'ai petit avion bondé de fleurs que nous enverrons jusqu'au ciel porter sa moisson miraculeuse.

MIGNONNE RIEUSE.—Vous savez que vous me faites plaisir, en vous déclarant l'amie très-grande de notre courrier, dont vous devenez à l'instant même, la très-chère petite amie. Cela ne vous contrarie pas non plus, je l'imagine ? Lisez bien notre Revue, attachez-vous à ses collaborateurs, appliquez-vous à les suivre et à les apprécier. Tous vous donneront le goût d'écrire et de mieux en mieux. Gardez dans tout cela votre charmante personnalité, afin de n'avoir jamais l'air d'un postiche, si joli et si aimable soit-il, mais d'une ravissante petite artiste qui essaie délicieusement ses jeunes ailes.

ANDRÉE DE BRIEL.—J'ai lu bien attentivement votre dernier et long billet qui vous disait près de moi. Je me suis surprise à vous chercher tout à l'entour, avec une secrète mauvaise humeur de vous chercher en vain... Mais vous l'avez voulu ainsi, et je vous sais si choyée, si dorlotée, si aimée, là où vous êtes que ma sympathie portée de plus près aurait en somme glissé sur tout ce bienfait qui vous entoure. Vous avez dans votre pauvre délire dit le nom qui vous hante, et malgré cette dénonciation de votre secret, je me demande si la blessure dont vous vous croyez atteinte est entrée jusqu'aux profondeurs insondables, qu'aucun remède ne rejoint, et que rien ne peut cicatriser... Il y a en vous une telle ardeur, un tel besoin de dépenser, de brûler, de consumer, que vous prenez, je le crois, pour un véritable incendie, un pauvre petit feu de feuilles sèches qu'en piétinant un peu, l'on étoufferait tout de suite... Ne vous froissez pas ma jolie. Tout me révèle que le grand amour ne vous a jamais frôlée, et que vous l'attendrez... peut-être pas longtemps, parce que, rétablie, rien ne s'opposera à ce que vous redeveniez une petite fille à qui l'on accorde la permission de sortir quelquefois, etc., etc. Ne vous croyez pas une petite amoureuse en détresse, et n'allez pas devenir mélancolique à vous regarder souffrir. Tout cela, ce sont des illusions qui le forgent. Vous serez une heureuse petite enfant si vous voulez bien fermer vos yeux, vous laisser faire, n'aspirer qu'à guérir, et faire des rêves entre tout ça, histoire de meubler votre jeune cœur et votre aimable tête, mais pas des histoires qui vous donnent le frisson, et vous font apitoyer sur des amours incomprises et séparées. Vous connaîtrez un bonheur sain, robuste, fait de force et de foi, mais pas un amour de quatre sous, un plumeau, un rachat, un malheureux... Vous avez vingt ans. L'elixir qui guérit de toutes les douleurs est là, ne pensez qu'à cette seule et unique chose et dites-vous : Je suis jeune, jolie, recherchée, aimée. Donc je veux être forte pour être heureuse. Et cela marchera tout seul. Bon courage douce petite fille.

FEUILLE D'ERABLE.—C'est gentil, doux, rafraîchissant. Il y a beau faire l'automne dehors, en dedans, c'est le printemps, l'été, la joie, la tendresse. Et c'est donc vous, petite, qui en vos bras radieux avez apporté toute cette moisson radieuse. Que je vous remercie avec mon meilleur sourire, et je me demande s'il dira assez éloquentement mon plaisir. Vous êtes une fée qui rajeunissez et égayer l'automne, ce n'est ni banal, ni recherché. Et cela vaut que votre accueil soit joyeusement salué. Revenez souvent, avec la certitude de devenir tout de suite une invitée fort désirée.

COLETTE.—"Anne Merval" manquera à ce que vous exigiez d'elle ; en trois éditions, elle s'est toute racontée. Son auteur a le malheur de trouver tous les romans longs ; comment voulez-vous qu'il en écrive un qui ne finit plus... Je voulais montrer qu'en somme l'amour nous mène, et que le voulant ou non, nous sommes entre ses mains, une brindille, un duvet, un souffle qu'il emporte à sa fantaisie. Des lois les plus augustes, les mieux reconnues, les plus établies s'abaissent devant un tel despotisme. Il n'y a rien à faire. En somme dans la vie comme dans les romans, tout s'arrange, mais sur la route ce que l'on ne veut ni voir ni compter, ce sont les cadavres qui jalonnent si souvent les voies heureuses et qui sont la rançon obligatoire du bonheur des

autres. Mais ce que c'est triste ce que je viens de vous dire là. Il est infiniment plus agréable de féliciter la courageuse jeune maman qui élève deux adorables bébés, et se déclare heureuse là où Dieu l'a voulue à exercer autour des siens la vigilance de tout son dévouement. Vous nous apporterez souvent l'air pur de vos jolis billets.

IRMETTE.—J'imagine facilement tout le pénible de cette vacance que vous aviez dû espérer si belle. Le fait m'étonne, car je croyais les familles de cette race très-unies, tout autant qu'honnêtes et incapables de commettre d'aussi lâches tentatives. Je n'ai pas besoin de vous dire jusqu'à quel point j'ai dû déchanter. Enfin, il y a des moutons noirs dans tous les coins. Ne vous affligez pas outre mesure de tout ceci, vous êtes trompée, et voilà tout. Essayez par exemple de recouvrer l'argent que votre mari a noblement gagné, et quand vous aurez d'autres placements à faire, gardez-les tout près de vous, afin de pouvoir les surveiller d'aussi près que possible. Soyez courageuse. Vous le pouvez, puisque le meilleur appui, celui de votre mari vous protège, et tout le reste peut vous être indifférent.

FROU-FROU.—Vous habitez une rue que les derniers événements ont rendu célèbre, ce qui n'est pas pour vous déplaire. Je n'ai rien oublié de cette visite qui fut charmante et que m'a d'ailleurs déjà rappelé l'exquise cousinette qui vous accompagnait ou que vous accompagniez alors. En tout cas, je garde des trois, le plus aimable souvenir, et je serai ravie qu'il m'arrive souvent un charmant billet de l'une ou de l'autre quand ce ne sera des trois. Continuez de bien aimer la France. Elle le mérite si bien !

AMIE TOUJOURS.—Je suis toujours contente d'accueillir celles qui reviennent, et même si leur absence a été longue, je les accueille, un peu comme si je les avais vues hier. Et nous reprenons tout doucement le cours de la vie. Sincèrement, je ne crois pas que Luc Aubry ait lui-même commis cet impair ; il est fin, subtil et infiniment dévoué à toutes les causes qu'il accepte. Puis trop bien élevé et pas suffisamment ne-veux, pour mettre une nuance entre les lettres aux correspondantes de l'une à l'autre fois. Cela je vous l'affirme. Il se peut que l'on se soit substitué à lui, à un moment où il fut contraint d'aller se reposer à la Havane, alors que de mon côté, je n'étais pas assez bien pour suivre le bureau régulièrement. Il y a ceux qui font du zèle, et qui croient toujours qu'ils peuvent remplacer tout le monde vous savez, je ne vous dis pas que le procédé est reluisant, aussi je vous affirme que si j'avais été là, personne n'aurait osé ouvrir les lettres destinées à Luc Aubry et y répondre. Vous vous en êtes aperçue, et vous en voulez à cet ami exquis qui sera navré je le sais, mais qui doit tout de même savoir de quoi on l'accuse pour s'en défendre. Recommencez, il est là, je suis là, et il y a une jolie punition à utiliser à l'usage de ceux qui violent les lettres.

MOI QUI VOUS AIME.—Dites-moi que ce n'est pas vrai, ma douce, ma tendre petite fille, que vous n'avez pas mourir, bêtement, stupidement à l'âge que vous avez, et d'un mal qui n'a pas le droit d'exister : aimer. C'est un verbe cela, ma petite fille, ce n'est pas une maladie, voyons. Qui mérite que vous mouriez pour lui... Qui ? Personne, je le jurerai. Vous allez vous sacrifier à une ombre, à une fantaisie, à un mirage ? Non, petite fille ardente et sincère, pas un, pas un homme, je vous le jure, ne mérite que l'on meurt pour lui. Ils sont égoïstes et brutaux, inconséquents et cruels, ils sont perfides et méchants, bavards et impertinents quand ils ne veulent plus d'un amour qu'ils ont tout fait pour conquérir, et qui un jour les embarrasse, sans que vous puissiez comprendre pourquoi ils ne veulent plus ce qu'ils ont tant convoité... Relevez-vous, souriez comme autrefois, et recommencez votre vie. Les hommes que je viens de traiter d'égoïstes, vaniteux, cruels, méchants, pervers, forment une espèce dans l'espèce qui est assez bonne généralement compréhensible. Parmi ceux-là il y en aura un qui vous comprendra et vous appréciera. Alors vous aurez la part du bonheur que vous voulez. Guérissez ma petite enfant, et souriez-moi des beaux yeux où flambent tous les espoirs.

MADELEINE.



Les Ouvrages Féminins

Par Mme VENNAT

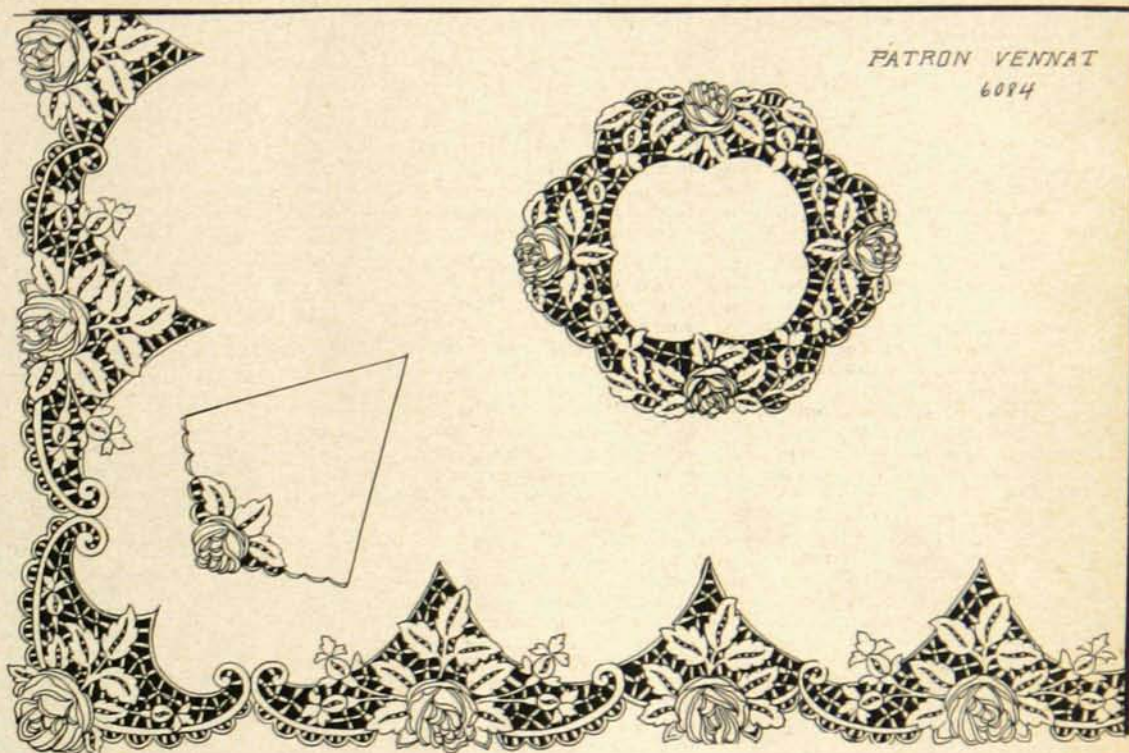
NOS lectrices de la Revue Moderne, font toujours un très bienveillant accueil aux articles de table. Nous espérons que les deux très belles nappes que nous leur présentons aujourd'hui obtiendront leur faveur.—Le No 6084 "Les Roses", est d'un effet extrêmement décoratif, avec le minimum possible de travail. De grosses roses soulevées se détachent sur un fond de brides festonnées, et cette bordure s'incruste dans la nappe en larges dents du plus heureux effet.

Pour donner pleine satisfaction, ce travail doit être très serré, et bien bourré. Les feuilles et les boutons sont seulement contournés au point de feston, les nervures sont au Richelieu. Les pétales de la rose sont d'abord bourrés très serré, puis recouverts au plumetis. Pour les différentes parties de la fleur qui se trouve en bordure, soit de la nappe, soit du fond de brides, voici comment il faut procéder: on commence par faire un point de feston très étroit du côté qui doit être découpé, comme pour un richelieu ordinaire; puis on bourre de toute la largeur du pétale et on revient au plumetis, en mordant dans le point de feston fait précédemment, mais en le laissant un peu dépasser. C'est de la même manière qu'il faut s'y prendre pour toutes les petites dents qui forment le bord de la nappe, en remplaçant le plumetis par un large feston, au bord extérieur de la dent. Il sera très joli de faire quelques semis de points de sable à l'intérieur de la fleur.

Nous conseillons pour ce modèle les brides festonnées, où les brides plates comme celles de la broderie norvégienne. Pour donner plus de solidité, on laissera la toile dans les araignées. Nous ne conseillons pas l'anglaise à brides pour un modèle aussi conséquent, sauf pour les personnes qui en ont une très grande habitude, et qui la font très serrée. Tout l'ouvrage doit être très dur, afin de présenter un beau fini.

La nappe, telle que présentée ici, a 2 x 2½ verges. Mais ces dimensions peuvent être très facilement augmentées ou diminuées, suivant les cas particuliers, car le motif de roses peut être répété à l'infini.

Pour les personnes qui aiment à avoir des services de table complets, nous avons aussi les centres, dessous de plats, d'assiettes, de verres, fonds de corbeilles à pain, etc., dans toutes les dimensions possibles. Nous vous présentons ici un grand centre de table, et un modèle de serviette. Les renseignements en seront donnés aux personnes qui le désireront. L'ensemble forme un service très complet, fort riche, et d'un goût parfait



PATRON VENNAT
6084

Le Mari Idéal

Il existe au Japon, une revue qui porte un fort joli titre: *Choukouro Gohano*, c'est-à-dire: *La dame vertueuse*. Or, cette revue a ouvert une enquête parmi ses lectrices pour savoir quelles sont les qualités du mari idéal. Et en voici le résultat:

1. Il ne doit pas être avare;
2. Il ne doit pas trop s'occuper de sa toilette et de son apparence;
3. Il doit avoir l'aspect viril;
4. Il ne doit pas être familier avec les dames;
5. Il doit s'exprimer avec clarté;
6. Il doit être de décision prompt;
7. Il faut qu'il ait un idéal;
8. Jamais il ne doit se montrer dans la cuisine;
9. Jamais il ne doit critiquer la coiffure ou l'habillement d'une femme;
10. Il ne doit pas perdre son temps à raconter aux femmes quels sont ses goûts particuliers;

11. Il ne doit pas s'adonner à la boisson;

12. Il ne doit pas être fat;

13. Il ne doit pas être trop jaloux.

Et cela suffit à donner pleine satisfaction à la jeune mousmé qui doit sans doute être parfaite à en juger par la modicité de ses exigences, mais de cela, la revue en question ne parle pas.

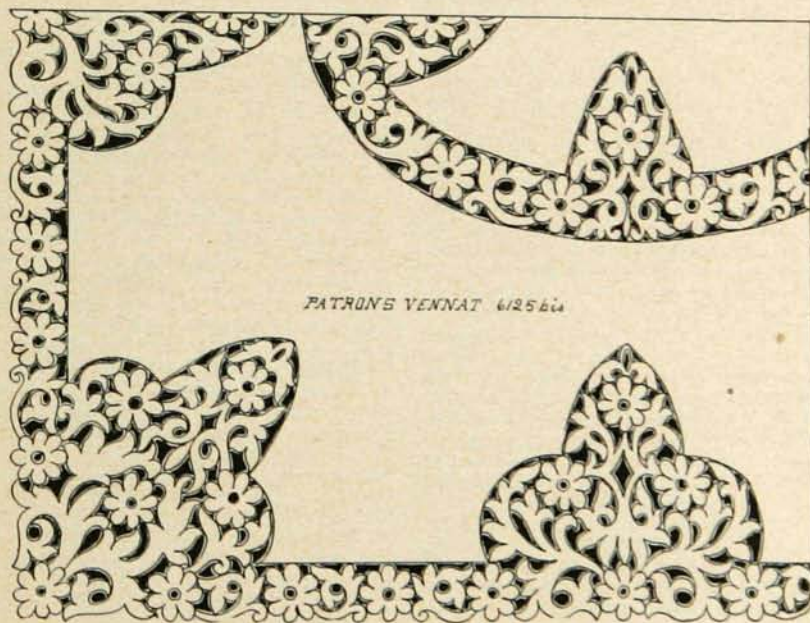
NOTES SUR L'AMOUR

Il est seul: son esprit somnole, sa pensée est vide, il s'ennuie... Elle n'entre pas.

Un grand amour en fait éclore d'autres autour de lui: comme le soleil, il a ses satellites.

Les gens d'esprit sont généralement au-dessus des circonstances ordinaires de l'amour, et au-dessus des grandes.

Il arrive souvent qu'on ne puisse pas aimer ce qu'on a trop désiré.



PATRONS VENNAT 6125 bis

No 6125 bis. Très différent d'aspect, ce modèle plaira aussi à un grand nombre par son aspect décoratif. Il est en broderie romaine, très découpé, mais sans aucune bride. Nos lectrices savent comment se fait ce travail, tout au point de feston. Le coin et le milieu des côtés s'incrustent profondément dans la nappe. Le centre, très ouvragé, peut à volonté, être supprimé. Comme la précédente, cette nappe peut à volonté, être adaptée à toutes les dimensions.

Nous sommes toujours à la disposition de nos lectrices pour tous les renseignements qu'elles pourraient désirer, au sujet de ces patrons, ou de tous autres. Nous leur rappelons que nous pouvons leur faire, sur commande, n'importe quel modèle qu'elles pourraient désirer.

Le coupon de la Revue leur assure comme par le passé, les meilleurs prix et le meilleur service.

Madame RAOUL VENNAT.

Travaux féminins de la Revue Moderne

Veuillez trouver ci-inclus le montant de.....pour le modèle No.....

Nom.....

Adresse.....

Veuillez présenter ce coupon avec chaque achat à la Maison RAOUL VENNAT
3070, rue St-Denis, Montréal



WABASSO signifie: "Le Lapin Blanc du Nord" et veut dire aussi pour les Canadiens: "Un Coton de qualité supérieure produit au pays et l'équivalent des meilleures lignes venant de l'étranger."

La Cie WABASSO fabrique des Batistes, Madapolams, Shirtings, Nansouks, Cotons pour Lingerie, Voiles, Cotons à Draps de Lits, Cotons Circulaires, etc., etc.; et depuis une année, a mis sur le marché, des Broadcloths, des Voiles, des Quadrillés à lingerie, etc., dans les couleurs pastels telles que Crème, Rose, Ciel, Mauve, Maïs, Nil, Pêche, Corail, etc., etc.

"Bon comme l'Or"
"Blanc comme la Neige"

"WABASSO"

The Wabasso Cotton Company, Limited
TROIS-RIVIERES, QUE.

"WABASSO" EST AU COTON CE QUE
"STERLING" EST A L'ARGENT;
LA MARQUE DE QUALITE.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES.—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé, pas de copie... la lettre, tout simplement. Cinquante sous par "mandat-poste", plus une enveloppe adressée et affranchie, si on désire conserver le manuscrit. Etudes particulières adressées directement, \$1.00, plus l'enveloppe adressée et affranchie. Le *Courrier Graphologique* est fermé le 15 du mois courant pour l'édition du mois suivant. Adresser: "Pierre Lumen", *Courrier Graphologique, La Revue Moderne, 198 Notre-Dame Est, Montréal.*

CLAUDETTE LA MIEUX.—Ne trouva pas ici son Étude... Cette scriptrice a sans doute oublié de lire les conditions, au haut de nos colonnes de Graphologie. Nous conservons le manuscrit, et si Claudette désire toujours son Étude, elle voudra bien s'acquitter envers le graphologue.

PETITE ANITA.—Sensée, délicate, réfléchie, bonne, tendre et raisonnable. Parfaitement droite, sincère et ouverte, mais avec une pointe de timidité. Beaucoup de bonne volonté; c'est un cœur simple et bon. Volonté très disciplinée, pas l'ombre d'orgueil ou de vanité. Très intelligente, manque cependant un peu de culture et c'est vraiment dommage... car c'est une personne bien équilibrée, et chez qui le bon sens est si bien développé, qu'il supplée au manque de culture. Petite Anita... vous avez oublié que le papier ligné ne doit pas être employé, pour une étude, et si ce n'est pas tout à fait ça, il ne faudra pas en tenir rigueur au graphologue. Nature presque immatérielle et pleine d'idéal, idées saines, nettes et élevées, un être pur et chaste. D'une grande générosité, elle est droite, franche, loyale, constante. Aime tout ce qui est beau et bien. Conscience délicate, pointe de mysticisme. Beaucoup de jugement.

FLEUR DE LYS.—Presque pas d'orgueil, et si simple et si spontanée, qu'elle en est charmante. Oh... ce n'est pas la douceur en personne?... mais elle a de la patience, et il faut quelque chose d'assez grave, pour la faire sortir de son caractère, avouons que ça lui arrive quelques fois. Beaucoup d'initiative, ne manque pas d'énergie, ni de courage, mais l'effort

fatigue, et nuit à la constance et à la persévérance. Bonne, aimable et dévouée, elle fera le bonheur autour d'elle, l'humeur a des variations, car il y a ici de fréquentes dépressions dues, sans doute à la santé physique qui semble seule en faute. Le moral est excellent. Délicatement sensible, bien femme, généreuse, payant de sa personne. Puis, de bon conseil, parce que très droite et très juste. Pas bavarde, pas coquette, mais intelligente, pratique et sensée. Pleine de bonne volonté, en réalité, plus de bonne volonté que de volonté proprement dite. En somme, modeste, simple, aimante et naturelle... Quel délicieux portrait de jeune fille.

JEAN.—Une imagination trop vive nuit à la rectitude du jugement. C'est en plus, un sensible, affectueux et fort impressionnable. Générosité très grande, si grande, qu'elle conduit à la prodigalité, et c'est étonnant de la trouver si marquée, à côté d'un désir extrême d'acquisitivité. Le graphologue en conclut que ce Jean a parfois des velléités d'économie, mais qu'il est bien capable de dépenser en une heure le fruit de plusieurs mois de cette thésaurisation. L'effort ne se soutient pas assez, ce n'est ni un constant, ni un persévérant: ce Jean... Orgueil très susceptible. Généralement bon et doux, mais ici et là, traces de vivacités. Intuitif et raisonneur et l'imagination exagérant tout, il voit tout de suite les conséquences possibles et même impossibles de ses actes. Se raconte facilement, mais on ne lui fait pas dire ce qu'il ne veut pas dire. Presque pas d'égoïsme, ni autoritaire, ni despotique, tenace dans ses idées qui ne sont jamais mesquines; mais n'admet pas qu'on les discute. Un peu brouillon, ni ordonné ni méthodique, ce caractère.

PENSEE D'AUTOMNE.—Pourquoi ne pas soumettre à l'analyse, de la bonne écriture courante, ainsi que nous le demandons. La "COPIE" ne peut pas donner de bons résultats, et c'est tant pis pour les scripteurs. Plus vaniteuse que

Etudes Graphologiques

franchement orgueilleuse, elle est calme, réfléchie, pondérée, et d'un ordre méticuleux, avec elle il y a toujours une place pour chaque chose, et chaque chose est à sa place... Elle est droite, franche, discrète et réservée. L'imagination active, sans excès apporte de la grâce à cette nature vraiment supérieure. Volonté calme et disciplinée. La trop grande réserve enlève de l'initiative à cette volonté; et la rend malheureusement souvent hésitante. Quelle créature d'équilibre: jugement sûr et précis. Sentiment du devoir et générosité raisonnés. Esprit juste, idées larges, vues claires, grande netteté partout. Que de sagesse pour une jeune personne. L'étude du graphologue est faite sur la lettre, sans tenir compte des extraits du Journal. Ce court billet au graphologue est très éloquent: Politesse, bienveillance, amabilité, richesse morale et intellectuelle; constance et fidélité. Pointe de timidité et d'amour de la routine, mais l'ensemble est charmant.

FLORA.—Imagination rêveuse et sentimentale... Heures de mélancolie et de dépressions. Sensibilité vive, tendresse, beaucoup de délicatesse, et d'idéalisme. Les illusions et les préjugés nuisent à la rectitude et à l'impartialité du jugement. Volonté douce et passive, patiente et faite pour la résistance. Absence totale de pose, d'orgueil ou de vanité. Réserve, simple, naturelle et condescendante. Le tout donne une personnalité charmante. Comme elle est sensée, elle pourrait devenir tout à fait pratique, en combattant l'excès d'imagination. Vraiment bonne tout en restant énergique, beaucoup de courage, et toujours à la hauteur des événements. Sévère à soi-même, mais indulgente aux autres. Aime à parler, elle est parfaitement sincère bien que ne livrant que fort peu de son "Moi". Très aimable, et non moins vibrante, avec plus de culture, elle pourrait devenir une personnalité.

JEANNOT AD SUM.—Écriture un peu artificielle, et qui, outre qu'elle dénote un goût vaniteux de se mettre à part et de ne rien faire comme le commun des mortels, masque la personnalité comme un loup de velours masque le visage. Enfin... Elle est digne et réservée, droite, mais fort capable au besoin de dissimulation. Énergique, active et courageuse. Volonté précise, résolue et tenace. Ce qu'elle vise à l'originalité, en tout et partout... et c'est dommage, elle est si intelligente et si cultivée. Oh l'imagination entre dans ce genre de pose, pour une large part... On peut épater la galerie... quand la simplicité, la modestie et le naturel seraient un si bel apanage pour cet être incontestablement supérieur. Fort peu de sensibilité apparente, et guère plus d'impressionnabilité. On joue à la femme forte, et cependant Jeannot a un petit cœur très tendre. Puis on supporte mal la critique, on est un peu susceptible. Le devoir s'accomplit mais sans amour, par obligation. Elle n'en est pas moins généreuse, très ordonnée, même un peu routinière parfois, mais toujours intéressante... Il y aurait beaucoup à dire ici, si l'espace ne nous était pas si mesuré... Le courrier graphologique prenant de grandes proportions, à l'avenir, il faudra dans ces colonnes s'en tenir aux grandes lignes.

GHISLAINE PERDUE.—Simple, spontanée, naturelle, droite et franche, mais ayant la pudeur de ses petits secrets. Très bonne, aimante, généreuse et dévouée. Le sens pratique promet de se développer, mais l'effort soutenu fatigue et on voit de fréquentes dépressions. Volonté surtout de résistance... constance, persévérance. Idées nettes, claires, précises et élevées. Elle est réfléchie, sensée, douce et charmante. Excessivement bienveillante, et un cœur extrêmement délicat. Petite âme fière dont la vie intérieure reste cachée aux profanes. Dévouée, bienfaisante et gracieuse. Un grand charme bien féminin. Capable d'initiative, courageuse et pleine de foi dans la vie. Santé sans doute délicate et qui est seule responsable des fréquentes lassitudes. Cependant, suffisamment d'énergie pour réagir. C'est un être rayonnant et réchauffant, qui s'intéresse à tout et à tous. Une toute petite pointe de coquetterie qui se traduit par un désir de plaire, et d'être aimable. ce qui la rend bien séduisante.

RIEUR.—Franc, expansif et loyal. Positif et raisonneur. Volonté pas très

forte, mais généralement suffisante... Cependant, certaines hésitations le met à la merci des événements ou des influences ambiantes. Humeur un peu fantasiste: amour de la discussion. Assez de vanité et un peu de prétention, mais presque pas d'égoïsme. Le sens du devoir et du dévouement poussé jusqu'à la protection. Généreux sans prodigalité, sans folie, mais ne comprend pas beaucoup l'économie. L'imagination porte à de certaines exagérations. Esprit synoptique, fin... Riposte prompt et facile. Doux... bon, avec fermeté. Il souffre mal la contradiction et dans certaines occasions il oublie d'être aimable. Plus matérialiste qu'idéaliste, mais trouvera toujours le moyen de glisser un peu de poésie dans sa vie... Conscience bien équilibrée et qui ne consent pas à s'embarrasser d'un bagage inutile. Saint Thomas moderne, qui ne se fie qu'à ses yeux, mais qui veut toucher du doigt. L'activité et l'ordre se mesurent à l'humeur... On a ses jours... n'est-ce pas?...

ETUDIANT.—Comment dire?... Egoïsme vaniteux?... ou un vaniteux égoïste? Voilà deux défauts bien humains, et... bien masculins aussi. Nature un peu froide, où la sensibilité est peu profonde, et n'est due qu'à l'imagination qui est très vive, et créatrice d'illusions. Le sens pratique cependant promet d'aller en s'accroissant, et de redresser ces défauts de jeunesse. Il a bonne opinion de lui-même, et assez d'assurance, quelquefois même de l'aplomb. La volonté est plus vive et plus impulsive que forte, puis joliment soutenue. Esprit assimilateur, bon coup d'œil et logique. Un peu hâbleur... tendance au "PUFFISME". Doux, aimable autant que froid, il est très habile et ne veut froisser personne, il a l'art de contourner les obstacles. Certes il n'est pas faux... mais habile et en affaires, il pourrait être retors. Pour les besoins de sa cause, il peut simuler le plus grand calme et même l'impassibilité. Traces d'hésitations dans les décisions... Plus matérialiste qu'idéaliste... Un peu sans gêne... Douceur dans la forme, ni autoritaire, ni despote. Amour du travail qu'on accomplit avec méthode. Cordial... indulgent et juste.

SINCERE.—La grâce et l'élégance en personne... Sincère a une âme, un cœur et un esprit d'"Aristo" extrêmement distingué. Le sens parfait de l'esthétique de la ligne, de la mesure et du rythme. Amour du beau, de la tenue et de tout ce qui est digne. Son orgueil n'est qu'un sentiment de fierté et de dignité. Droite, loyale, Sincère sait ce que parler veut dire, et ne parle qu'à bon escient. Réfléchi, sérieuse et pratique. Activité calme et persévérante. Généreuse, économe. La volonté est comme l'activité. Très attachée à ses opinions et à ses habitudes, ce qui la rend un peu routinière. Courageuse, complaisante, dévouée et remplie de bonne volonté, Gaie, animée. Belle intelligence. Créature d'élite, raisonnable et qui ne manque pas d'initiative, mais dont les décisions sont calmes. La tête domine, et la raison régit le cœur. Esprit clair, imagination gracieuse et créatrice. Exactitude, méthode et ordre. Elle aime les idées neuves, et son plaisir est de les faire jaillir... donc elle aime la discussion dont jaillit la lumière, mais discute sans aigreur et toujours avec courtoisie. Quelle belle et bonne nature de femme...

FLINP.—Un mélange de douceur et de persévérance. Une force, cette volonté faite de patience et d'endurance. Sensible, fort impressionnable et imaginative, elle est facilement attristée, mais ni susceptible, ni rancunière... C'est une tendre, avec un esprit clair et juste, extrêmement assimilateur. Elle est à la fois intuitive et déductive. Caractère sans détours, peut-être un peu routinier, c'est-à-dire sans grande originalité, mais ni banal, ni médiocre. Une conscience parfaitement équilibrée, mais une âme un peu inquiète... qui se cherche... Très curieuse du merveilleux, dont elle est éprise; tout ce qui est mystérieux l'attire, mais pas la superstition; elle est trop intelligente pour ça. Méthodique, ordonnée, expansive,, aimable, bienveillante, franche, volontairement et courageusement soumise au destin; sa volonté plastique se plie aux circonstances. Fidèle à la parole donnée. Ne déteste pas les potins, cette Aline, et sous son petit air calme et placide tire très bien son épingle du jeu. A souvent le premier et le dernier mot... Sentiment



Pour une bonne soupe

Il faut de la bonne viande, des légumes de choix, des épices, un bon bouquet de persil, thym, etc.

Les cultivateurs canadiens fournissent aux chefs habiles dans les grandes cuisines CLARK, les meilleurs produits de leurs fermes pour préparer les

SOUPES CLARK

Est-ce surprenant qu'elles soient si bonnes?

Et elles sont si commodes: ouvrir la boîte, ajouter quantité égale d'eau, le temps de faire jeter un bouillon, et la soupe est prête à servir. Maintenez donc une réserve dans la dépense de ces excellentes soupes CLARK, et vous serez toujours en moyen de servir une soupe dont vous pourrez être fiers. L'assortiment comprend:

TOMATES	POIS	POULET	BOUILLON DE MOUTON
LÉGUMES	QUEUE DE BOEUF	POIS VERT	MULLIGATAWNY
JULIENNE	CONSOMME	CELERI	FAUSSE TORTUE
			BOUILLON ECOSSAIS

Les Cuisines Clark vous aideront



W. CLARK LTEE, Montréal, St-Rémi, P.Q. et Harrow, Ont.

Fabricants des célèbres Fèves au Lard "CLARK"

La Petite Poste

CONDITIONS:—1° 5 sous du mot, y compris les mots de l'adresse. 2° Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3° Les annonces doivent nous être adressées avant le quinze du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insérer dans la Petite Poste, la direction de La Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

QUAND VOUS PASSEZ, vos yeux ont un sourire discret, auquel je répondrais volontiers; mais voilà... Les conventions sociales s'interposent... Vos trente ans aliment-ils la correspondance?... Mon grave compatriote... Melle Million, 198 Notre-Dame Est, Montréal.

JEUNE SOLITAIRE désire gentilles correspondantes... Guy de Grandpré, St-Polycarpe, Soulanges, Qué.

QUI VEUT JASER?... Carmen Boischâtel, Casier 523, Jonquières.

CORRESPONDANTES... correspondants instruits, distingués... Bienvenue... Mathilde, Poste Restante St-Hyacinthe.

GENTILS CORRESPONDANTS demandés. Berthe Langelier, St-Casimir, Portneuf.

JEUNE ONTARIEN désire correspondantes instruites et distinguées. Maurice Bertrand, Casier 83, Rockland, Ont.

"BIENVENUE" aux correspondants de 25 ans ou plus. Alice et Lucille Lachance, 3808 rue St-Denis, Montréal.

CORRESPONDANTS demandés. Liane Sauvage, 16 Alfred, Eastview, Ont.

VIOLETTE CANADIENNE désire-rait d'aimables, distingués correspondants. Antoinette St-Laurent, St-Anselme, Dorchester.

BLONDS OU BRUNS, frappez galement, nous ouvrirons. Antonine et Alberte, Casier Postal 24, Bagotville, Qué.

QUI VIENDRA distraire Mimi et Alice Laurent? St-Eustache, Qué.

QUI VEUT connaître Christian Lebon? Casier 339, Roberval, Qué.

QUI VEUT correspondre avec Melle Renée Claude? Iberville, Qué.

QUI VEUT jaser? Mimi Printemps, Boîte Postale 14, Trois-Rivières, Qué.

COLLETTE BERTRAND demande correspondants amusants. Poste Restante, Sherbrooke.

SERPOLETTE GUAY demande correspondants gais. Poste Restante, Sherbrooke.

NITOUCHE désire correspondants sérieux. Anglais ou français. Cap St-Ignace Station, Qué.

J'ATTENDS pour répondre. "Madelmoiselle", Cap St-Ignace Station.

OU EST ROMEO? Juliette, L'Ascension, Lac St-Jean.

J'ATTENDS. Émeraude des nues, Jonquières, Casier 226, Co. Chicoutimi, Qué.

QUI AIMERAIT correspondre avec brunette? Melle Rose Jolicoeur, Rivière Bleue.

PERSONNE AGÉE désire correspondre sérieusement. Laurette, 244 Fraser, Québec.

DISTINGUES correspondants. "Colombe" vous attend. Prisonnière dans sa volière, qui la délivrera? Pour vous sa plume chantera volontiers. Colombe Deschamps, St-Jacques, Co. Montcalm, Qué.

DISTINGUES correspondants, écrivez donc à "Fleurette". Encore sous les feuilles mortes, qui viendra me délivrer avant l'hiver? Fleurette Desneiges, St-Jacques, Co. Montcalm, Qué.

QUI IMPORTUNERA Mignonne Lamoureux? Sayabec.

QUI VIENDRA distraire Violette Guy? Sayabec Sta., Qué.

CORRESPONDANTS demandés. Melle Hélène Dorval, Casier 738, Jonquières.

JEUNE FILLE distinguée désire gentil correspondant. Gratia Proto, 27 Lachevrotière, Québec, Qué.

JEUNES ETUDIANTS de 20 à 25, venez causer avec trois distinguées Lévisiennes. Madeleine de Grammont, Solange de Marthone, Lull de Clairande. Poste Restante, Lévis, P. Qué.

GENTILS ETUDIANTS, venez distraire Denise de Montigny, et Yolande de Preuze, Poste Restante, Lévis.

JEUNE HOMME sérieux désire gentille correspondante. Charles Lambert, General Delivery, 242 Ste-Catherine Ouest, Montréal.

VEZ DISTRAIRE Jacqueline Dupérée et Madeleine Rinfret. Joliette, Qué.

DESIRERAIT correspondants distingués. Aimée d'Aulnay, Sorel.

DELICE, AMOUR, attendent anxieusement. Boîte 1, Notre-Dame, Temiscouata.

RECHAUFFEZ vite. Frileuse, St-Philippe D'Argenteuil.

A TRAVERS les barreaux de ma cage venez causer gentil pinson. Hironnelle Prisonnière, St-Philippe D'Argenteuil.

FAISONS CONNAISSANCE, gentils correspondants. Myrille, Poste Restante, St-Georges Est, Beauce.

J'INVITE qui veut aimablement causer. Alberte Courval, Montmagny Station, Qué.

POUR VOYAGER à bon marché et agréablement, Melle Enigme échange-rait volontiers cartes postales illustrées de tous pays. (Sous enveloppe v.p.) Melle Enigme, Casier 2078, Montréal.

GRANDS YEUX BLEUS, petit coeur gai, demande gentils correspondants. Rita Jean, Boîte Postale 661, Haute Ville, Québec, Qué.

QUI VIENDRA égayer la solitaire? Marguerite, Poste Restante, Lévis.

VEZ DISTRAIRE Renée St-Yves, Joliette, Qué.

Etudes Graphologiques

du devoir très marqué, et beaucoup de distinction morale et de dignité.

Ce graphisme est clair comme l'eau de source.

N.B.—Le graphologue regrette d'avoir à écourter les Etudes, mais vu leur nombre, la Direction se voit forcée de mesurer l'espace.

AME INCONNUE.—L'imagination trop vive et trop développée pourrait nuire au jugement, car elle est créatrice de rêves, et fait la réalité laide. C'est une bien belle âme, à la fois sensible et forte. La volonté est impulsive, pleine d'initiative, ardente, active et excessivement dominatrice. Au point qu'elle peut entraîner au despotisme domestique. Orgueilleuse?... oui... sans vanité toutefois, et un peu susceptible; elle n'aime pas qu'on la contrarie, et sort assez facilement de son caractère. Énergique, courageuse, active, entreprenante, gaie, animée... constante et persévérante... voilà bien de fols d'or et de soie, pour vous tisser une riche étoffe de femme... Certes, c'est un peu vrai, qu'on n'est pas comme tous les jours, mais on est tout simplement victime d'un tempérament puissant. On ne sera jamais une femmelette... On est bienveillante, aimable, très droite et très franche... On a peut-être quelquefois un peu trop son franc parler, mais la bonne éducation que crie ce graphisme met une digue à cette franchise qui ne devient jamais brutale. Puis on est supérieurement douée; alors, ça fait rager les autres qui sentent leur infériorité. On manque d'indulgence?... mais on a si peu vécu; il y a bien des vieillards intranquillants. On est un peu exigeante? mais on donne beaucoup de son cœur. Alors?... et puis on voit juste et loin. Ah! si l'espace ne nous était mesuré... Tout de même, si **AME INCONNUE** veut m'envoyer une enveloppe adressée et affranchie, comme elle a payé pour une Etude Particulière, ou je compléterai cette étude, ou je lui ferai remise de 50 sous.

PLUME AU VENT.—Ne trouvera pas son Etude, car elle ne s'est pas acquittée envers le graphologue, et la lettre ne renfermait aucun indice. Voir au haut de ces colonnes la marche à suivre pour une analyse.

PIERRE LUMEN.

Comment Elever nos Bébés

Par le Dr. P. Pironneau

L'ALIMENTATION DANS LA DEUXIEME ANNEE

A partir d'un an, le tube digestif de l'enfant est en état d'assimiler des substances alimentaires qui lui étaient jusqu'alors interdites.

Nous allons les passer en revue et nous indiquerons ensuite divers types de menus suivant les différentes périodes de l'année.

La pomme de terre, présentée sous la forme de purées au lait très claires et un peu sucrées, est en général bien acceptée par l'enfant. Sa richesse en matières amylacées et sucrées fait toute sa valeur. C'est de plus un aliment frais et dont les propriétés antiscorbutiques sont bien connues. On aura soin de recourir à la meilleure qualité (Hollande) et on évitera les variétés vendues à bas prix qui sont souvent dangereuses.

Le tapioca vrai est une fécule retirée du manioc, mais celui qu'on consomme journellement est préparé avec de la fécule de pomme de terre. C'est sous cette forme que nous l'utiliserons en premier lieu.

Oeuf.—La question de l'œuf dans l'alimentation du premier âge peut soulever des difficultés en raison des troubles digestifs qu'on a pu lui attribuer. Certaines mamans en abusent, d'autres en redoutent les dangers de façon excessive.

Nous estimons que la plupart des accidents consécutifs à l'absorption des œufs tiennent plus à leurs altérations fermentatives qu'à la nature même de l'aliment. Nous devons reconnaître qu'il est des sujets qui présentent une réelle intolérance aux œufs.

On ne donnera tout d'abord que le jaune de l'œuf dont la richesse en substances phosphorées, en graisse, en fer, ne se retrouve pas dans d'autres aliments.

Il n'est pas sans intérêt de savoir reconnaître la fraîcheur des œufs. Plongé dans l'eau, l'œuf frais d'un jour tombe au fond, l'œuf de deux jours reste entre deux eaux, l'œuf vieux de plus de cinq jours flotte à la surface.

Le blanc d'œuf est riche en albumine principalement; c'est aux dépens de cette substance que se développent les toxines, si redoutables parfois, et c'est également sans doute la source des accidents de caractère plus bénin qui s'observent chez l'enfant (éruptions prurigineuses, selles fétides, langue saburrale, etc...). On n'abusera donc pas des œufs et on tâtera la sensibilité du tube digestif très variable suivant les cas.

Quoi qu'il en soit l'emploi progressivement plus fréquent, puis quotidien d'un jaune d'œuf, puis d'un œuf entier après le seizième mois reste indiqué dans l'alimentation de la deuxième année.

La viande ne sera pas donnée avant le 18ème mois environ. On se basera, pour fixer l'époque où ce nouveau mode d'alimentation est prescrit, sur le nombre de dents que présente l'enfant, car l'assimilation de la viande dépend pour une bonne part de son mode de trituration. La crainte du régime carné a pris aujourd'hui des proportions excessives dans le public et cependant, ramenée à une forme presque liquide, la viande constitue un aliment nécessaire. Il reste bien entendu que son emploi abusif est néfaste au tube digestif de l'enfant et l'expose aux indigestions, aux troubles dyspeptiques, aux éruptions diverses, etc...

On commencera tout d'abord par donner du jus de viande obtenu par expression de la viande de bœuf après une légère cuisson sur le gril. La dose sera de 2 à 3 cuillerées à soupe soit pur, soit mélangé à la purée ou au tapioca.

Plus tard on hachera la viande finement ou la triturerait au masticateur.

Le blanc de poulet, le poisson frais, puis le filet de bœuf, la côtelette de mouton seront les divers types de viandes utilisées.

La soupe de viande, selon la formule préconisée par M. Marfan, est également une préparation utile à reconnaître.

Dans 250 grammes d'eau, mettre du pain: 40 à 50 grammes de pain rassis en tranches ou grillé. Ajouter pour débiter 12 à 25 grammes de viande de bœuf râpée ou hachée menu. Ajouter du sel. Faire cuire le tout pendant une heure. Passer et, peu de temps après, donner sans filtrer.

La viande peut encore être soigneusement et finement pressée sur une râpe

ordinaire de ménage, puis roulée en boules additionnées de sucre en poudre.

On peut encore la donner associée au bouillon de légumes, au tapioca, voire même à la marmelade de coings.

M. Hutinel conseille pendant la période de régime carné de donner concurremment de la limonade chlorhydrique ou de la pepsine pour faciliter la digestion de la viande.

On surveillera les selles de l'enfant et, si la digestion paraissait un peu pénible, on modérerait l'emploi de la viande sans la proscrire et on l'alternait avec une période de régime féculent.

Le Bébé



Pourquoi tant de bébés aujourd'hui échappent-ils à tous les petits accès de mauvaise humeur et aux maladies infantiles qui tenaient les mamans sur pieds toute la journée et les empêchaient de dormir la moitié de la nuit?

Si vous ne savez pas la réponse, vous n'avez pas découvert le Castoria, pur et inoffensif. Il est doux au goût, et doux dans le petit estomac. Et sa douce influence se fait sentir dans tout le petit organisme. Pas même la désagréable dose d'huile de ricin ne peut faire autant de bien.

Le Castoria Fletcher est purement végétal, de sorte qu'on peut en donner librement au premier signe de colique; ou même quand vous suspectez l'approche de la constipation, ou de la diarrhée; ou en ces nombreuses circonstances où vous ne savez pas ce qu'il y a. Pour une vraie maladie, appelez le médecin. Dans les autres cas, quelques gouttes de Castoria Fletcher.

Le médecin vous dit souvent de faire simplement cela; et ordonne toujours le Fletcher.

D'autres préparations peuvent bien être aussi inoffensives, aussi pures, mais pourquoi expérimenter?

De plus, la brochure intitulée "Soins et Alimentation des Bébés", vaut son pesant d'or.

L'enfant pleure il veut son

**Fletcher's
CASTORIA**

LES CHOSES FEMININES

Par SOEUR MARTHE

POUR LA NOEL...

Après la messe de minuit... Nous soupons... La Revue Moderne offre ses suggestions: deux "Menus" pour le réveillon...

Premier Menu

Huitres et Citron
Andouilles Grillées (saucisses)
à la Purée de Pois
Poulet Truffé
Salade
Pois au sucre (conserves)
Pommes Flambantes
Pièce Montée...

Deuxième Menu

Trois ou quatre Hors-d'œuvre
Boudin Grillé (Sauce Moutarde)
Oie Rôtie aux Marrons
Truffes au Naturel
Soupe d'Amandes (entremets)
Saint-Honoré
Plum-Pudding

Huitres et Citron.—Placez vos huitres en éventail sur chaque assiette, en essayant d'assortir vos coquilles, et au centre de l'assiette, mettez le citron coupé en quartiers.

Andouilles Grillées à la Purée de Pois.—Ce sont de petites saucisses que vous achetez chez le charcutier. Elles sont généralement prêtes à griller. Il suffit donc de leur faire quelques incisions avec le couteau, et de les mettre sur le gril à feu doux. Cinq à six minutes suffisent, servez très chaud, entourez-les de votre purée de pois.

Poulets Truffés.—Prenez deux poulets pour 7 à 8 personnes, choisissez-les bien jeunes et bien tendres; plumez-les, videz-les et flambez-les. Lorsqu'ils sont ainsi préparés, prenez deux truffes bien noires que vous brossez et lavez à plusieurs eaux; pelez-les pour enlever la petite peau de dessus et hachez ces épluchures que vous mêlez à 250 grammes ($\frac{1}{2}$ lb.) de chair à saucisses. Mettez ce hachis dans la casserole, avec les truffes coupées en tranches minces, et avec du sel, du poivre et des épices; laissez sur un feu doux pendant un quart d'heure, puis versez dans un plat, et faites refroidir.

Lorsque votre farce est froide, garnissez l'intérieur de vos poulets, puis glissez quelques tranches de truffes sous la peau que vous rabattez, et cousez les ouvertures; bridez vos poulets et couvrez-les avec une barde de lard très mince; enfin, laissez-les deux jours au frais pour qu'ils soient bien parfumés.

On prépare les "perdreux truffés" de la même manière.

Salade.—La laitue doit être blanche et pommée, autant que possible. Il est fait exception pour les premières petites laitues qui viennent sous châssis; elles sont très délicates, mais ont moins de goût que les laitues de saison.—Cette salade de laitue doit être épluchée avec soin, parce que dans les cavités des feuilles se nichent souvent des insectes. Enlevez les grosses cotes et lavez les feuilles à grande eau. Lorsque après avoir enlevé les plus grandes feuilles, on arrive au cœur, il faut le laisser entier de la grosseur d'un œuf à peu près, puis le couper en quatre. Laissez ensuite égoutter les feuilles et pressez-les dans un torchon sans les déchirer, mettez-les dans un saladier avec cerfeuil et estragon hachés fin, et décorez avec des œufs durs coupés en quartier, enfin assaisonnez de poivre, sel, huile et vinaigre. La salade de laitue se sert avec le rôti... ou... après, au goût.

Pois au Sucre.—Les pois fins s'accommodent au sucre, les gros pois servent pour ragoût ou purée. Il faut pour quatre personnes, une pinte de pois écossés. Les pois étant écossés, lavez-les et mettez-les dans une casserole avec un morceau de beurre gros comme un œuf, trois ou quatre oignons blancs, un bouquet de persil, thym et laurier, un cœur de romaine, gros comme une noix de sucre et une pincée de sel blanc. Couvrez ensuite votre casserole avec une assiette creuse dans laquelle vous mettez un demi-verre d'eau; vous en verserez au fur et à mesure que l'eau se tarira. Sauter aussi les pois de temps en temps et laissez-les cuire à feu doux pendant une heure. Otez le bouquet et servez avec des oignons et le cœur de romaine.

Pommes Flambantes.—Prenez de petites pommes, (une ou deux par per-

sonne); faites-les cuire dans de l'eau sucrée avec canelle ou zeste d'orange ou de citron, mais veillez à ce qu'elles ne s'écrasent pas; retirez-les l'une après l'autre et dressez-les en pyramide dans un plat qui aille au feu, et qui puisse être présenté sur la table. Le jus dans lequel ont cuit les pommes doit être laissé sur le feu pour qu'il se réduise. Lorsqu'il a pris la consistance d'un sirop, arrosez-en les pommes. Saupoudrez-les de sucre et versez sur le tout du rhum, auquel vous faites prendre le feu. Les pommes devront être chaudes, très chaudes, autrement le rhum ne prendrait pas feu.

Pièces Montées.—On les achète toutes préparées chez le confiseur. Outre qu'elles sont difficiles à réussir, on est rarement outillé à la maison.

DEUXIEME MENU

Hors d'Oeuvre.—Olives, tomates, céleri, anchois, etc.

Boudin Grillé.—(Sauce moutarde).—Faire quelques incisions au couteau, avant de les mettre sur le gril. Cinq minutes suffisent pour les griller. Puis on mange ces boudins grillés avec de la moutarde.

Oie Rôtie aux Marrons.—Plumez, videz, flambez, nettoyez avec soin. Dès la veille, afin que vous puissiez envelopper l'oie dans un grand torchon fortement trempé dans une saumure forte, et la laisser ainsi au moins 24 heures. Puis au moment de la mettre au four, mettez dans l'intérieur du corps, une farce faite des abatis hachés fin, et d'une demi-livre de chair à saucisse à laquelle on ajoute une pinte de marrons grillés ou cuits à l'eau. Pour faire cuire les marrons à l'eau, on enlève la première peau et on les met à l'eau froide; lorsqu'ils sont cuits on leur enlève la seconde peau et on les mêle sans les déformer à la chair à saucisse et aux abatis que l'on fait revenir dans du beurre chaud; on saupoudre ensuite avec une cuillerée de farine et on mouille le tout avec un demi-verre de bouillon. Il faut que la farce soit épaisse; salez et poivrez. Remplissez alors la volaille avec la farce, recousez l'ouverture que vous avez faite pour la vider, et bridez-la. Mettez-la à feu pas trop vif. Il faut au moins deux heures et demie de cuisson. On ôte de temps en temps la graisse qui découle pour qu'elle ne déborde pas de la lèchefrite.

Truffes au Naturel.—Les truffes doivent être pesantes, rondes, noires à l'extérieur et marbrées au dedans, très fermes et d'une odeur agréable. Il faut les laver à froid, à plusieurs eaux, et les bien frotter avec une brosse pour enlever tout le sable. Lorsque vous employez les truffes pour volailles ou ragoûts, pelez-les et servez-les des pelures hachées, pour ajouter à la farce. Pour les truffes au naturel, lavez-les et nettoyez-les bien; enveloppez chacune d'elles de cinq ou six morceaux de papier que vous mouillez après les avoir enveloppées, puis faites-les cuire dans la cendre chaude pendant une heure. Otez le papier, essuyez les truffes, et servez-les bien chaudes dans une serviette.

Soupe d'Amandes. (Potage Espagnol).—Cette soupe qui est un entremets, se sert toujours au dîner de "Noël". Prenez deux ou trois onces d'amandes douces, passez-les un moment dans l'eau chaude afin de pouvoir enlever la peau, pilez-les dans un mortier en ajoutant peu à peu trois verres d'eau tiède, sucre et canelle en poudre; mettez la quantité de sucre que vous jugerez convenable, cela dépend du goût des personnes. Passez ensuite à la fine passoire; mettez dans le fond d'un plat creux qui aille au feu des tartines de pain très minces et frites dans le beurre; versez votre eau d'amandes sur ces tartines, saupoudrez de canelle et mettez à four chaud pendant dix à quinze minutes.

QUELQUES TERMES DE CUISINE

Dorer.—C'est enduire une pâtisserie de jaune d'œuf avant de la passer au four.

Emincer.—C'est détailler les viandes en tranches minces ou en filets.

Emoucher.—C'est laisser les amandes dans l'eau chaude quelques minutes, afin de pouvoir leur enlever la peau avec les doigts.

Entrées.—Les entrées suivent immédiatement les potages.

Entremets.—Les entremets de légumes se servent après les rôtis; les entremets sucrés se servent avant le dessert.



"Maman emploie
**LA POUDRE A PATE
MAGIQUE**

et la Vôtre?"

Fabriquée en Canada—Pas d'Alun

La Cie E. W. Gillett Limitée
TORONTO MONTREAL WINNIPEG

A FAYAL-ACORES

Je vous écris de Fayal où nous séjournons depuis plusieurs jours. Demain nous repartons pour les grands fonds distants seulement de six cent milles.

Notre séjour ici est toujours agréable. C'est un pays charmant en toutes saisons.

J'ai été me promener à la campagne plusieurs milles de la ville. C'est un enchantement de se promener dans les sentiers fleuris de cette île. Les fleurs foisonnent partout.

A proximité de La Horta se trouve un volcan éteint qu'on appelle ici "a caldena", (la chaudière). On y accède par un sentier où un homme seul passe à la fois. Il est bordé d'hortensias bleus d'une taille géante. Ils poussent là à mille mètres d'altitude sans soins, sans autre secours que celui de la nature. A cette hauteur il y a toujours une brise légère. L'air est tout parfumé de leurs senteurs délicieuses et quand on passe ils nous caressent le visage. Au fond du cratère il y a un petit lac entouré d'une herbe drue et verte. De gentils petits poissons prennent à leurs ébats et ils sont si peu farouches, si peu méfiants de l'homme barbare qu'on peut les prendre à la main. Ils sont d'une espèce qui tient des petits poissons rouges que l'on élève dans beaucoup de maisons, ils vivent très bien dans un bocal.

La ville a un cachet arabe très prononcé. Les murs sont blancs, les fenêtres larges et formées en ogives. Les Eglises sont surmontées de deux dômes blancs qui rappellent ceux des mosquées orientales. Les habitants tiennent un peu de l'arabe au physique et au moral. Peu soucieux du progrès ils cherchent surtout à bien vivre.

Je ne voudrais pas omettre de vous parler de ce qui compte le plus dans la vie des peuples: l'amour. Ici, les amoureux causent à leur fiancée à la manière espagnole. Le soir, ils viennent sous la fenêtre de leur senorita. Elle, se tient au balcon, enveloppée d'ombre et d'une

mantille qui ne laisse deviner que deux yeux noirs ardents. Quand quelqu'un passe, l'amoureux cesse de causer. C'est presque toujours l'homme qui parle, à voix basse, avec de la musique dans son langage. Ceux qui savent jouer de la guitare ajoutent au dialogue, le charme d'une sérénade que la belle écoute dans l'attitude des vierges qui écoutent une prière.

Cet usage, que nous, gens d'une autre race, trouvons peu en rapport avec nos habitudes, a ses charmes et ses avantages.

Les arrêts fréquents de la conversation laissent l'inspiration agir. Tenu à distance l'homme a une attitude et un langage respectueux sans être pour cela moins tendre. Il aime sans doute avec accroissement continu d'amour.

Hier soir j'ai été à terre et j'ai assisté à une fête qui consistait en une kermesse organisée en plein air. La musique était excellente et les morceaux de bon goût. J'ai été bombardé de fleurs par un essaim de petites filles. Quand elles eurent épuisé leurs fleurs ce fut avec une branche de laurier qu'une d'entre elles vint me caresser le visage. J'ai dansé avec de charmantes personnes élégamment vêtues. Les Açoriennes sont fort jolies. Elles ont un teint charmant, crème, leurs yeux sont bruns et ont l'expression très douce. Le Français est très connu ici dans la bonne société et, au plaisir de m'amuser j'ai pu ajouter celui d'échanger quelques impressions. Les gens d'ici ont toujours l'air de rêver. Les femmes quand elles marchent ont l'air de suivre les pas d'une valse lente. Ici, on n'embrasse jamais, il ne faut jamais perdre de vue qu'il doit toujours y avoir entre le jeune homme et la jeune fille la distance du trottoir au balcon. Le baisemain y est inconnu.

J'aurais très volontiers baisé le front de ces belles Atlantes mais hélas! ce plaisir ne m'a pas été donné.

STEREDEN-MOR.

Quelle impression de légitime orgueil et de satisfaction que de savoir que votre costume est une preuve d'élégance et de distinction, depuis le coquet petit chapeau jusqu'aux pieds mignons chaussés de Zippers.

Seuls les
Zippers authentiques
peuvent vous
donner le style et
l'ajustement
des Zippers



Vous pouvez vous éviter un grand désappointement en vous rappelant que les Zippers de Goodrich ont été les premiers et sont encore les seuls pardessus Zippers.

C'est seulement quand vous portez des Zippers authentiques de Goodrich que vous avez la certitude d'avoir cette délicate élégance, cet ajustement confortable et semblable à celui d'un gant, ce style gracieux qui ont rendu les Zippers fameux dans tout l'univers.

Noirs et de couleurs attrayantes, de formes hautes ou basses, les Zippers ajoutent ce fini de distinction à l'élégant ensemble d'hiver qui identifie les personnes qui les portent, comme faisant partie de cette élite qui connaît la mode et la suit.

CANADIAN GOODRICH CO., LTD., Montréal, Qué.

Recherchez le nom sur la
ganse

La meilleure manière de vous assurer que vous avez des Zippers authentiques est de chercher sur la ganse, le nom "Goodrich Zipper Boot". Vous aurez alors la certitude d'avoir le fermoir breveté sans oeillets qui ne se bloque pas, fonctionne bien et ne rouille pas — que seuls les Zippers possèdent.

Les Zippers de Goodrich



COFFRET DE "PIECES CHARMANTES" AVEC MIROIR A L'INTERIEUR DU COUVERCLE

Huit fourchettes à salade, huit couteaux à beurre, huit cuillers à thé glacé, une fourchette à viande froide, une cuiller à sauce, une cuiller à petits fruits, une serveuse à dessert. Vingt-huit pièces, \$59.50.

Présentation de PIECES CHARMANTES

Ce que sont au juste les PIECES CHARMANTES?... Simplement ce qui répond aux nécessités de tout repas quotidien — les couteaux, fourchettes et cuillers ordinaires — et vous les avez toutes cataloguées.

Car les PIECES CHARMANTES sont toutes de ces pièces de vaisselle de table que presque chaque femme envie et que si peu achètent... les fourchettes à huîtres, cuillers à bouillon, fourchettes à salade, fourchettes à crème glacée... et aussi cette brillante réunion de pièces individuelles pour le service correct des viandes, marinades, gelées, condiments et desserts.

Les PIECES CHARMANTES en Argenterie 1847 ROGERS BROS.! Quel nom bien approprié! Et quelle superbe présentation pour cette gaie saison des Fêtes.



On peut obtenir les PIECES CHARMANTES dans le somptueux coffret illustré ci-dessus (avec le porte-articles enlevé, il peut servir comme joli coffret-vanité pour votre table de toilette), ou dans un superbe plateau, ou encore en articles séparés, en boîtes particulières à cadeaux.

Vous avez le choix d'une variété de jolis dessins impeccables, et parmi eux, l'Anniversaire, l'Ancestral, l'Ambassadeur et le nouveau modèle Galion (Argosy).

"TREASURER BOUND ON THE GOOD SHIP BUDGET"

Lorsque vous aurez vu une seule fois les Pièces Charmantes, vous n'aurez plus de satisfaction avant que votre service d'argenterie soit complet. Et, pour ce faire, c'est la chose la plus facile au monde actuellement. Demandez la nouvelle brochure, "Treasure Bound on the Good Ship Budget", et apprenez la façon d'acheter systématiquement et avec une agréable économie les Pièces Charmantes. Demandez la Brochure C-10, en vous adressant à International Silver Company of Canada, Limited, Hamilton, Canada.

• 1847 ROGERS BROS. •
SILVER PLATE

INTERNATIONAL SILVER CO. OF CANADA LIMITED